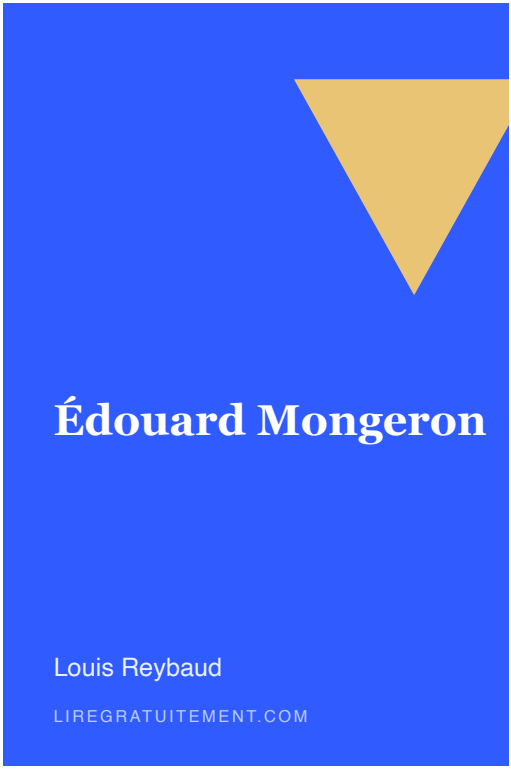

Édouard Mongeron

Louis Reybaud

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Édouard Mongeron

De ce que j'avais vu et entendu pendant ma visite à Bernard, un point m'avait surtout frappé; voici lequel. En dehorsde ses émoluments, riionnéte employé avait su se ménager des ressources accessoires; il tirait parti de ses loisirs. Ce fait eut pour moi la portée d'une découverte. Pourquoi n'essayerais-je pas d'eu faire autant et d'accroître mon revenu par quelques occupations lucratives? Je supprimais ainsi bien des délais, j'avançais l'ijeure de mon bonheur. Cette pensée me donna du courage. Je résolus de me mettre en quête et de pousser les choses jusqu'au bout.

Quand je revis Bernard, le lendemain, ma première question lut celle-là. Je voulus savoir de lui comment il fallait s'y prendre pour trouver un surcroît de ira-

vail, et, par conséquent, de salaire. Le commis d'ordre n'était pas très au courant de ces sortes de négociations; le hasard seul lui avait procuré les deux emplois auxquels il réservait ses soirées :

— Mongeron, rae dit-il, écoutez. Il n'y a qu'un homme ici qui puisse vous aider dans votre recherche. Adressez-vous à lui.

— Et cet homme? répliquai-je avec un accent qui marquait netteaîent l'inierrogation.

— Beile demande, dit le commis d'ordre, c'est Fi cdéric. Trouvez-en un aulre qui sache comme lui ce qui se faii, ce qui se pré-

pare! Je parie que dans les vingi-qualre heures il vous arrange votre affaire.

— Vous croyez? répondis-je d'un ton qui trahissait quelques doutes.

— Frédéric! poursuivit Bernard avec chaleur. Vous ne le connaissez donc pas; c'est un garçon qui est partout. Figurez-vous, Mongeron, que huit jours avant la dernièie crise ministérielle, il savait comment les choses se passeraient. Personne n'est au courant comme lui; allez le voir.

Bernard, avec son bon sens exquis et son calme inébranlab'e, était cependant une nature disposée à l'admiration. Autant il s'efl'açait lui-même volontiers, autant il aimait à faire valoir les autres. Il voyait partout des aigles et des soleils. Je connaissais cette disposition d'esprit et faisais subir un rabais considérable à l'importance qu'il attribuait à Frédéric. Cependant comme une démarche ne pouvait avoir qu'un toi i, celui de rester inutile, je résolus d'aller pressentir notre ancien camarade le jour même et à l'heure du déjeuner.

On a vu comment Frédéric comprenait les devoirs

de remp'oyé; l'âge et l'avan cernent avaient changé peu de chose à son système. Il continuait à dire que l'Etat paye trop peu ses serviteurs pour que ceux-ci soient tenus de lui consacrer la somme entière de leur intelligence, et qu'il en est de ce marché comme de tous les marchés du monde où l'on ne doit donner qu'en raison de ce que l'on reçoit. Appuyé sur cette théorie, Frédéric prenait sa besogne fort à l'aise et ne nourrissait qu'une

crainte, celle de dépasser la mesure de ses obligations. Cependant, sa carrière n'en souffrait pas; il savait par quels moyens on supplée au zèle et faisait rapidement son chemin. Pour le moment, il occupait dans l'une des grandes caisses du Trésor une position à laquelle étaient attachés de beaux émoluments.

C'est dans ce local que je Tallai rejoindre, à l'heure où l'usage accorde quelque liberté aux serfs administratifs, il était dit que nos grandes rencontres avec Frédéric se mélangeraient d'incidents gastronomiques. Je le surpris la fourchette en main, et discutant les mérites d'un haricot de mouton qui formait la base du déjeuner commun à tous les membres de son bureau. A ma vue, il se leva, me serra la main et insista pour que j'acceptasse les fonctions de convive. Je m'en défendis et me bornai à celles de spectateur. Ceci réglé, il en revint à sa thèse :

— Prosper, disait-il, je le répète qu'il manque quelque chose à cet entremets. Ci ois-moi, mon vieux. Maintenant te dire quoi? je l'ignore.

Celui à qui Frédéric s'adressait était un gros homme, porteur d'une bonne ligure,etdontuneservîeite, nouée en forme de labl.ei-, trahissait les ailributions. Un taleul spécial l'avail élevé au grade de cordon bleu de

la communauté. Au lieu de s'adresser au fournisseur privilégié du ministère, le bureau avait trouvé un avantage réel à défrayer ses besoins à l'aide d'un fonds etd'une cuisine constitués à l'état collectif*. Or, Prosper était le pivot de cette combinaison. C'est son œuvre que Frédéric attaquait ce jour-là et que l'auteur essayait de défendre :

— Non, mon gros, disait le critique, ne l'obstiné pas. Tu sais qu'à l'occasion je m'élève à ton égard jusqu'à l'enthousiasme. Pétrone n'a pas prodigué au banquet de Trimalcion des épithètes plus flatteuses que celles dontj'ai combléles objets que tu as réussis. Plus d'une fois je l'ai comparé aux chefs les plus célèbres de l'antiquité, notamment à l'inventeur de la sauce au gratin, Apicius. Que te faut-il de plus? N'ai-je pas prouvé que je te rendais justice? L'autre jour encore, tu nous as livré un veau à la bourgeoise qui me semblait être la dernière expression de l'an. Me suis-je refusé à le reconnaître? Non. Eh bien! qu'il me soit permis de diie que ce haricot de mouton est incomplet el qu'il n'ajoute rien à ta gloire.

Prosper ne passait pas facilement condamnation sur ses titres d'artiste : aussi fit-il quelque résistance. Il voulut savoir en quoi péchait l'article qui encourait la censure de ses clients et demanda d'une manière formelle que l'on précisât l'accusation.

— Ce qu'il y manque, s'écria Frédéric, poussé à bout, je vais te le dire, Prosper; mais n'en abuse pas. Il y manque deux feuilles de laurier et une tète de girolle. Avec ces deux ingrédients lu allais aux nues. Vois à quoi lient le succès!

" Le fait est liisloritjue; il faut ajouter que cet abus n'existe i)lu9 aujourd'hui.

Cette plaisanterie termina le déjeuner, el les employés regagnèrent leurs places respectives. Néanmoins ils furent plus d'une fois encore détournés de leurs travaux par les incartades de Frédéric. L'une des prétentions de ce brillant employé était de se tenir au courant des fluctuations politiques, et de s'aider pour cette

élude des mouvements extérieurs de l'hôtel du ministre. Une voiture accostait-elle le perron? Frédéric voulait d'abord savoir qui en descendait; puis il cherchait à lire sur les physionomies le motif qui amenait les visiteurs. Le moindre incident lui fournissait matière à des conclusions formidables : pour un rien, il bouleversait le cabinet et changeait la face de l'Europe. Si le ministre sortait un jour à pied, c'était le présage d'une crise; s'il y avait conseil, c'était une rupture avec le continent. Chaque détail amenait un pronostic, chaque observation un augure. Un huissier afl'airé, une toilette en défaut, les allées et les venues, tout servait d'aliment à cette curiosité savante qui concluait de l'aspect des cours à l'état des cœurs, et jugeait les grands intérêts de l'Etat sur la circulation des équipages.

A peine les collègues de Frédéric venaient-ils de reprendre la suite de leurs additions que la pièce retentit des éclats de sa voix.

— Encore le coupé de l'ambassadeur d'Angleterre! s'écria-t-il. Prosper, que te disais-je hier? Albion nous force la main; c'est évident. Voici la troisième fois depuis huit jours que ce diplomate vient frapper à la porte du ministre. Qu'en inférer, sinon que la combinaison actuelle ne durera pas?

Pendant toutes ces diversions, je n'avais pu encore expliquer à Frédéric le motif qui m'amenait. Au mo-

ment où je croyais le ienir, il me glissait des mains et allait vérifier ce qui se passait au deliors. Enfin, il s'assit, et j'abordai la question.

— Mon clier collègue, lui dis-je, pardon si je vous dérobe quelques minutes : je viens...

J'en étais là quand un bruit sec retentit sur la planche du guichet qui surmontait le bureau de Frédéric. L'heure de son travail arrivait; nous louchions à une fin de mois et il était le caissier spécial de tous les inspecteurs de France et de Navarre. Rien aujourd'hui ne rappelle cette organisation que le temps a emportée. L'art de l'inspection n'avait pas pris l'essor que lui ont imprimé tant d'hommes éminents et de noms glorieux. Celait une institution au berceau; il est vrai qu'elle donnait des promesses. On inspectait déjà beaucoup; on aspirait à inspecter plus encore. Tout taisait augurer de l'avenir et présageait un beau mouvement.

Frédéric, à l'appel du dehors, ouvrit son guichet el reconnut à qui il avait aûàire. L'émargement eut lieu avec toutes les formalités qui accompagnent celle opération. Quand elle fut terminée :

— Quel est ce monsieur? lui disje.

— L'inspecteur particulier des champignons, me répondit-il, expiessément chargé de surveiller cette classe dangereuse de la végétation. Homme précieux, mon cher, et qu'on ne saurait porter trop haut! Il s'agit, avant tout, dans une culture quelconque, de séparer l'élément sain de rélémeni vénéneux, autrement la contagion s'en mêle et les mauvaises natures corrompent les bonnes. De là des inspecteurs chargés d'opérer ce classement. (3n vient d'ailleurs de(iécouvrir uu procédé qui simplifie étrangement leur tache.

Il se présente, je suppose, uncbampignon raalsainet qui se met en révolte avec la société, à rinsiaiit on s'en empare et on le place sous le séquestre le plus absolu. C'est tout bénéOce. Premier bénéfice : il a le temps de faire ses réflexions et de s'améliorer si le

cœur lui en dii. Second bénéûce : il n'en détériorera pas d'autres. Troisième bénéOce : on n'est plus exposé à le rencontrer au coin du bois oii il a longtemps distillé ses poisons. Vous le voyez, mon cher, la recette est expéditive, efficace. Les classes dangereuses de la végétation n'ont qu'à bien se tenir; séquestrées et inspectées, il faudra nécessairement qu'elles capitulent.

La tirade était achevée, et j'avais lieu de croire qu'il me serait enfin permis de placer un nio!, lorsque sur un nouveau roulement de voiture, Frédéric s'élança du côté de la croisée.

— Vile, Prosper, s'écria-t-il, en portant encore une fois le trouble parmi ses collègues, vile ici, mon gros. Je veux absolument que tu assistes à ce spectacle. La femme du ministre qui sort en châle six quarts et des marabouts au chapeau. Tenue de rigueur et l'air mélancolique. En suite, vois donc, l'équipage des grands jours, le cocherin/toc/a" le chasseur en tra la la! Que te disais-je, il n'y a pas seulement deux semaines? nous sommes à la veille de grands événements; nous addiiionnotis sur le cratère d'un Vésuve. Parions cent cinquante louis, Prosper, que le ministre est en disgrâce et que son épouse va se jeter aux pieds du roi. Allons, voilà que le carrosse s'ébranle. Bonne chance, madame la comtesse, et ne m'oubliez pas auprès de Sa Majesté.

Un avantage qu'offrait la conversation de Frédéric ,

c'est qu'on n'était pas obligé de lui répondre. L'orateur suffisait à tout et se passait volontiers d'interlocuteur. De cette façon, il avait beaucoup pius de temps p^tir exposer ses propres idées et leur donner des développements dontelles étaient susceptibles. Au milieu de ce flux de paroles, Prosper continuait, tant bien que

mal, ses additions, tandis que les autres employés poussaient les choses jusqu'à la révolte.

— Silence, disait-on.

— On ne peut avoir dix minutes de repos, s'écriait une auire voix. Au diable le bavard!

Ces symptômes d'insurrection ne troublaient pas Frédéric, n'altéraient pas sa sérénité. Il restait sur son terrain en homme qui sent sa force et ne relève que de sa propre opinion. Les murmures venaient se briser à ses oreilles comme le flot sur les rochers du rivage.

Cependant j'étais toujours là, en quête d'un momen t propice et résolu à saisir l'occasion aux cheveux. Frédéric venait de se rasseoir : je le pris par l'un des revers de son habit afin de m'assurer de son attention et de l'entretenir de l'objet de ma visite :

— Mon camarade, dis-je en abrégeant les préambules, je viens pour vous prier...

A l'insianr, un deuxième coup retentit sur la planche du guichet, et mon homme se dégagea de mes mains pour l'aller ouvrir derechef. C'était en core un inspecteur; il fallut l'expédier, recevoir sa signature et lui donner en échange un mandat sur le caissier central.

— Celui-ci, me dit Frédéric en se rasseyant, est l'inspecteur des lanternes du royaume. Une fonction essentielle, mon cher, et qui appartient à notre épo-

qw. Avant nous, il existait des lumières en France; mais on ne se rendait pas compte de la manière dont elles s'y répandaient. L'inspection des lanternes y a pourvu; elle ne tolère que des lumières de la même force, du même éclat, des lumières conforines au modèle que nous lui fournissons. Malheur à qui voudrait éclairer autrement le pays! L'inspection en ferait justice.C'est l'honneur et le but de l'institution; il est vrai que nous y mettons le prix.

11 était dit que je ne parviendrais pas à placer un mot, car à peine Frédéric achevait-il sa phrase, qu'un appel se fit encore entendre du côté du guichet.

— Ah çà! lui dis-je, c'est à n'en plus finir.

Et je fis le geste de quitter mon siège afin de laisser la place libre aux importuns. Frédéric me retint par le bras.

— Un peu de patience, me dit-il; je vais les expédier et je suis à vous.

C'était un troisième inspecteur qui se présentait pour accomplir le devoir si doux de l'émargement. Frédéric mit son aftaire en règle :

— L'inspecteur de tous les musées do province, me dit-il quand il eut refermé le guichet, un connaisseur de premier mérite. Personne ne se doutait des richesses que renferme la France en objets d'art; seul il est parvenu à les mettre en relief. Il a déjà découvert soixante Raphaël, cent Primatice, deux cents Poussin et je ne sais combien de Véronèse enfouis dans des villes obscures, dans des musées perdus. Qui se serait douté de cela? Tenez, un seul exemple, et qui ne remonte pas bien loin. Il y a

quatre mois, rinspecteur se trouvait dans une petite ville ducomtat Venaissin, àCucuroD, je vous demande grâce pour le mot, ce

n'est pas moi qui l'invente. Au sein de ce bourg, si singulièrement nommé, noire inspecteur s'en va par un pur hasard visiter l'église principale, et dans un coin de la nef, sous le jour le pius odieux, au milieu d'une enveloppe immonde de toiles daraignée, que découvre-t-il? UneViergedu Coi rége, originale, mon cher, tout ce qu'il y a de plus original. Un trésor enfoui! Ce que c'est que l'éclat et la gloire! Supprimez l'inspection, et ce Corrége restait éternellement méconnu. Aujourd'hui du moins, Cucuron sait ce (ju'il possède.

Celte digression nous avait conduits loin, et un peu d'impatience se peignait sur ivA physionomie; aussi Frédéric crut-il devoir faire un pas vers moi :

— Ah çà! me dit-il, Mongeron, arrivons maintenant à ce qui vous touche, et voyons en quoi je puis vous être utile. Nous voici libres, parlez.

— Il s'agit de peu de chose, lui répondis-je; je voudrais seulement savoir

L'infernal guichet lit encore entendre un averiisseinent sonore; c'était à se désespérer. Cette fois, Frédéric se montra tout aussi contrarié que moi et voulut |)asser outre.

— Parlez, Mongeron, me dit-il, on attendra.

— Je voudrais savoir, coniinuai-je, si vous pourriez

Malgré toute ma bonne volonté, je ne me sentis pas la force d'aller plus loin. Le personnage qui assiégeait le guichet exécutait

sur les panneaux un rouli'menl dont la précision annonçait une oreille exercée et des connaissances rythmiques de premier ordre. C'était cadencé avec art et conduit avec une énergie croissante. Frédéric se leva :

— Je parie, s'écria-t-il, que c'est l'inspecteur des écoles de musique du royaume.

II ne se trompait pas; cette main savante ne pouvait appartenir qu'à un artiste de ce rang, et sa manière de s'annoncer témoignait en faveur de son importance. Frédéric s'wécuta, il délivra à ce personnage Je mandat mensuel après avoir échangé avec lui quelques mots aflectueux :

— Voi!à un homme, me dit-il, après l'avoir congédié, sans lequel la France serait livrée à l'anarchie des sons et des méthodes. Qu'avait voulu l'empire? constituer dans le pays une puissante unité. Tout devait partir de Paiis qui est le cerveau du royaume, pour se répandre dans les départements, qui en sont les membres. Il y avait là un principe unique et une vie uniforme. La capitale donnait l'impulsion, la province la recevait. Eh bien! mon cher, dans cette admirable organisation, il existait une lacune, et pourquoi cela? faute d'une inspection. On remarquait que les écoles de musique ne chantaient pas toutes dans la même clé. Il y avait aussi des nuances dans la valeur des notes, dans leur émission, dans la manière de les lancer et de les soutenir. Les uns cultivaient les sons de tête, d'autres, les sons de poitrine. Partout du désordre et une licence dont vous n'avez pas la moindre idée. Ainsi, le fa de la Normandie était bien au-dessous du fa de la Lorraine; et pour le mi bémol, il y avait autant d'intonations que de provinces. On avait le i/jibémol gascon, le ?/ii bémol picard, ^ enfin une vraie Babel, une contusion aflligeante.

C'est dans cet éiat que notre inspecteur a trouvé les écoles de musique du royaume; il fallait du génie pour les mettre d'accord, il en a eu. Son premier

travail a été de créer ce qu'il appelle la gramme normale et de l'imposer à toutes les voix placées sous sa surveillance. On ne peut plus chanter aujourd'hui que par saméthode; prix : 10 francs le cahier. Il vend aussi des solfèges et jusqu'à des bâtons de musique de son invention. La passion de l'unité le dévore; il la porte jusque dans ces détails. Voyez pourtant, mon cher, à quoi tient l'harmonie générale ? A. une inspection. Il est vrai qu'il faut aussi ajouter : Quelle inspection!

La manie du développement emportait si loin mon interlocuteur, que je n'osais plus me promettre de parvenir à mon but, et d'avoir avec lui quelques minutes d'entretien suivi. Entre les soins qu'exigeait le passage des inspecteurs et les éclaircissements qu'il se croyait obligé de me fournir, il ne s'écoulaitjamais un temps suffisant pour que je pusse achever mon explication. Aussi, m'étais-je à peu près résigné et avais-je fini par assister à cette exhibition d'inspecteurs comme à un spectacle.

'__ Ah çà! (lis-je à Frédéric au moment où il venait d'expédier le cinquième, voilà bien des inspecteurs qui se succèdent; la série en est-elle longue encore? — Nous ne sommes qu'au début, mon cher. Voyez que de noms! ajouta-t-il en me montrant une immense liste. D'abord l'inspecteur des cours d'eau du royaume, tâche délicate et laborieuse. Il s'agit de constituer l'unité des fleuves comme nous avons o constitué l'unité de la musique. Tout en France doit avoir ce caiactcre d'unité. La (iaronne doit

couler d'après le même procédé que le I\hône, la Loire sous la même loi que la Marne. Il y a encore des rivières rebelles, mais on les domptera. Nous avons ensuite

Hnspecteur des baras : celui-ci veille à l'unité des chevaux et des juments poul nières. L'inspecteur des tabacs qui nous garantit l'uniié des cigares et des poudres à priser. L'inspecteur des écoles inférieures qui préserve l'unité des abécédaires, l'iuspecieur aux vivres qui préside à l'unité du pain de la troupe. Toujours, Mongeron, des sacriOces à l'unité. Partout des services qui ne vivent que par l'inspection et qui s'en iraient à l'aventure, si ce n'était le frein de cette institution salutaire. Inspecteur des enfants, inspecteur des vieillards, inspecteur des insensés, inspecteur des infirmes; voilà pour les personnes. Inspecteur des trottoirs, inspecteur des réverbères, inspecteur des boissons, inspecteur des pierres druidiques; voilà pour les choses. Avant peu, rien ne se créera sans qu'on ne crée un inspecteur à côté,

— Cela fait beaucoup d'inspecteurs, dis-je avec une certaine retenue.

— Que dis-je, un inspecteur? reprit Frédéric, c'est Tenfance de l'art. Si Dieu nous prête vie, Mongeron, l'inspecteur ne suffira plus aux besoins des sociétés modernes. Il faudra y ajouter, comme un complément nécessaire, le surinspecteur, le sousinspecteur et le contre-inspecteur. Tout objet sera surinspecté, sousinspecté et contreinspecté. C'est la marche irrésistible des choses. Voviz-vous d'avance, Mongeron, les merveilles qui doivent résulter de ce bel ensemble' d'inspection , de surinspeciion , de sousinspection, et de contre-inspection? Je m'enivre de celte idée, et je suis ob'igé de convenir, à Thonneurde mon temps, que l'anti-

quité n'ar'en fait, rien imaginé de pareil. Aussi n'avait-on jamais obtenu la grande, la majestueuse unité à laquelle nous pré-

tendons, et qui sera notre titre dans le cours dus siècles. Mongeron, retenez bien ceci. Je vous le donne pour un axiome que le temps jusiifiera : S'il doit jamais exister sous le ciel une société parfaite , à coup sûr ce sera celle qui aura porté le plus loin les bienfaits de Tinspection, et qui aura su raujener dans son giron toutes les existences qui s'y dérobent.

— Mais il me semble, dis-je humblement, que cela va déjà (l'un assez boa train.

— C'est encore trop terre à terre, mon cher, poursuivit Frédéric, et point assez systématique. Il faut arriver à ceci que la moitié de !a France inspecte l'autre moitié. On falsitie le pain; pourquoi? Faute (rin>pecieurs. On falsiOe le vin, on met du coton dans la laine, on altère les substances nécessaires à la vie de Thomme, celles qui ont des vertus efficaces et salutaires, on triche sur les mémoires d'avoué, d'huissier, de médecin, ou change les bourses de commerce en coupe -gorge, on pratique l'usure cffrontéinent, on spécule sur la santé de l'adulte, sur lesforcesderenfani,surledénûmentde la femme, on laisse les générations s'en aller vers l'abrutissement et la débauche; tout cela faute d'inspecteurs. 11 faut des inspecteurs pour surveiller le manufacturier, des inspecteurs pour surveiller le débitant, des inspecteurs pour garantir la qualité des choses, des inspecteurs pour en fi.ver les prix. Il faut que l'économie morale de la nation soit inspectée en même temps que son économie matérielle. Autrement il y aura encore des abus, des fraudes, que dis-je? des crimes. La bonne Un et la vertu, mon cher, ne descendront sur la terre que sous la forme de l'inspection, avec le

glaive de justice à la main, et portant au front l'auréole administrative.

Un nouvel appel interrompit celte théorie et ramena l'orateur vers des devoirs moins spéculatifs; ce fut encore l'affaire de quelques minutes.

— Quel est celui-ci? lui demandai-je.

— Vous m'embarrassez, Mongeron, me répondit Frédéric. Tout ce que je sais, c'est qu'il émarge beaucoup plus que les autres. Quant à ses fonctions, elles sont peu délinies, et au fond cela m'importe peu. Tenez, mon cher, ajouta-t-il d'une voix plus mystérieuse, je crois que cet inspecteur a une tâche générale et un rôle de supré.natie. Ce'a se voit à l'argent qu'on lui donne. Probablement il aura été changé d'inspecier tous ses collègues.

— Peste! m'écriai-je, voilà un homme bien occupé!

Il, _ le vaudeville dans radministratioD.

Quand Frédéric en eut fini avec ses inspecteurs et qu'il se fut assuré du retour de la femme du ministre, il trouva enfin un moment à me donner. Je lui exposai hrièveuient roi)jet de ma démarche et l'mtention où j'étais de chercher, à côté de mon emploi, une occupation accessoire. A pe'ne eus-je laissé échapper ce mot, qu'il reprit la parole :

— Mongeron, me dit-il, vous arrivez vingt-quatre heures trop tard; hier encore j'avais en main une place de seconde clarinette au théâtre de la Gaieté. C'est Prosper qui l'a eue. Une jolie posi-

tion, parbleu! Quatre cents francs et des égards. Demandez à Prosper.

Ces mots me suffirent; je compris de quel genre d'emplois Frédéric pouvait disposer et renonçai à pousser les instances plus loin.

Cependant l'idée d'accroître mon revenu ne m'abandonnait pas; elle était inséparable de mes plans de bonheur domestique. Je frappai à une foule déportes et n'y trouvai que des refus ou des embûches. J'étais devenu un lecteur assidu des affiches et des annonces, un client attentif des propositions qui y trouvent place. Quand j'y découvrais un emploi, un poste de confiance, sur-le-champ j'allais aux enquêtes, craignantd'arrîver trop tard et d'être devancé. Le seul résultat que j'obtins de ces courses multipliées, ce Hit de grever mon, budget d'un supplément de chaussures.

Dieu sait dans quels pièges je faillis tomber! Un jour il s'agissait d'une place de mille écus généreusement oHerte par une compagnie tontinière. J'y cours; lien de plus beau, déplus séduisant. Trois heures de travail à mon choix, dans mes moments perdus. Seulement, comme il y a des fonds à manier, on exige une garantie, la garantie imposée à tout comptable, un cautionnement de 4,000 francs. Ce n'était rien d'excessif, surtout en présence des avantages attachés à la position. J'allais en parler à ma tante et engager peutêtre ma famille dans la voie onéreuse des emprunts, lorsque la compagnie tomba brusquement en déconfiture. Quelle leçon! Je me promis d'en profiter et de n'engager désormais que mon temps au service des entreprises.

Dans une autre occasion, j'allai plus loin. En parcourant les mille prospectus dont Paris est inondé, je découvris une de-

mande d'employés pour une compagnie d'assurances contre les bris et fractures de nicm-

bres auxquels donne lieu la circulation des rues. Dans l'intérêt des citoyens, susceptibles d'être estropiés, la compagnie garantissait à ses souscripteurs, moyennant une faible prime, l'intégrité de leurs personnes, s'engageant, en cas d'avarie, à en payer le montant à dire d'experts, et à raison de tant pour une jambe, tant pour un bras, tant pour une luxation, tant pour une foulure. Si l'un des assurés venait à périr par suite d'accident de circulation, on évaluait le mort qui était remboursé à sa famille. Certes, il y avait là des avantages assez marqués pour que les listes d'assurances se couvrissent de signatures. La compagnie prenait comme point de départ le chiflre d'un million d'àmes, et fixait la prime à 3 fr., afin de la mettre à la portée de toutes les bourses. Eile s'appuyait ainsi sur trois millions de recettes, tandis que les calculs les plus désastreux ne portaient pas à plus de cent mille écus la valeur des membres qui se brisent annuellement dans Paris. Quelle mai ge considérable! Encore la compagnie entendait-elle se substituer aux droits des estropiés vis-à-vis des auteurs du dommage, de sorte qu'elle se tiouvait dans le cas de toucher en indemnités judiciaires au delà des sommes qu'elle aurait déboursées en réparations de sinistres.

On le voit, rien ne manquait à cette ingénieuse combinaison, ni l'amorce pour l'assuré, ni l'attrait du dividende pour l'actionnaire. Je crus y découvrir des conditions viables, et mis ma plume au service des administrateurs. J'expédiais des circulaires de sept à neuf heures du soir, et, en retour, on devait me compter cinquante francs par mois. A la première échéance, je me présen-

tai à la caisse, croyant y retrouver les habitudes de ponctualité du trésor public. Mélancolique

et morne îocal, idéal du vifieetdela solitude! A peine fus-je entré que je pressentis un piège. Evidemment l'entreprise avait plus de cartons que d'argent et plus d'employés que de ressources. J'exposai ma demande à une ombre de caissier qu'on avaii logé dans une niche obscure, où il sonjmeillait tout le long du jour. Quand il eut vérifié mes liiies, il sortit gravement de son poUefenille un chifion de papier, qu'il me lem't avec une cetlaine majesté. Déiision! c'était un coupon des acioos de la société. V(»il;i (le quelle monnaie on enienc'aii paver mes services. Dès ce jour même, il y eut divorce enli'e moi et l'eniteprise; je lui retirai l'appui de ma taHigraphie.

Ainsi je ii'abou'issais à l'ien et m'ogiioiS sur place. Les mois s^écon'aient sans apporiei- de changement à ma sitnai'on. On eût dit qu'un génie mal aisaoi se meiiail à la navet se de loi^s mes desseins et m'accablait sons le poids ô\]ne perpéiuelle ironie. J'avi'îs faii des démaiches dans Tintérél de mon avancement; elles n'avaieni pas réuss». Quelques))rome.^sesei beaucoup de paroles évasives, voilà on j'en éJais. Les insl'ii'nenis que j'empioxais semblaient se briser entre mes mains ou y perdre nne panie de lec' vertu. Peu à peu l'ameriume et le désespoir envahissaieni mon cœur; je sema's l'aveuM' m'échapper et le lei raio se dérober sons mol.

Un jour que j'en éia'S arrivé au dernier degré du découriigempiii, mon chef de bureau me fit prier (le passeur dans son cabinet. J'ai dit ce qu'était ce supérieur et raconté les détails de notre première entrevue. Depuis ce moment, je n'avais eu avec lui que des

rapports fugitifs et seulement ponr ce qui concernait lesorvire. Parfois même j'avais cru m'apercevoir qu'il

était assez mal disposé à mon égard et j'attribuais à celte froideur une partie des mécomptes que j'essayais dans ma carrière.

Cet ordre inopiné me surprit; je ne sus ce qu'il fallait y voir : ou un retour à de meilleurs sentîments, ou une nouvelle disgrâce. On sait combien j'ai la tête ardente et prompte aux conjectures! Dans le seul trajet d'un corridor, j'eus le temps de me lancer, comme à l'ordinaire, dans les espaces, et de faire et défaire mille combinaisons.

L'accueil que je reçus de mon chef ne fut pas d'abord de naïuie à éclaircir mes doutes. Ji régnait dans ses manières et sur son visage un air mystérieux qui ne lui était pas habituel. A peine eusje été introduit qu'il appela son garçon de bureau :

— Michel, lui dit-il, vous ne laisserez entrer personne. Je suis en affaires de service, en affaires pressantes, entendez-vous? el cela, pour tout le monde.

Le garçon fit un geste pour lémoigoerqu'il comprenait le sens de la consigne, salua profondément et sortit. Alors mon chef se retourna vers moi, et m'adressant un gracieux sourire :

— Monsieur Mon§eron,me diî-il, à partir d'aujourd'hui vous ne quitterez pas mon cabinet : j'ai à vous donner un travail de confiance.

Je crus mon heure arrivée. Au bout d'une semblable ouverture, devait, à mon sens, se trouver une épreuve décisive pour mon avenir. Qui le sait? peut-être mon chef allait-il me confier la rédaction de que'que rapport, de quelque exposé des motifs, en-

fin Tune de ces besognes solennelles qu'ordinairement les supérieurs se réservent et ne délèguent à personne. Je ne comprenais pas d'où pouvait me venir un tel honneur;

mais je me promettais bien de ne pas rester en dessous de ma tâche, si haute qu'elle fût. Je me recueil- Jais déjà, j'invoquais toutes les puissances de mon style, en me recommandant d'avance au dieu de l'idiome officiel et aux muses de la période administrative.

Mon illusion ne fut pas longue. Sur une table, disposée près de son bureau, mon chef me fit voir un ample cahier de papier blanc, de l'encre et une plume, enfin l'arsenal complet de l'expéditionnaire, puis modérant à dessein l'essor de sa voix ;

— Monsieur Mongeron, me dit-il, peut-on compter sur votre discrétion; le peut-on, mais, là, d'une manière complète?

Je me répandis en protestations; il vil bien qu'il avait afl'aire à un garçon loyal, et continua avec une certaine aflectation de dignité :

— Ecoutez, mon jeune collaborateur, je vais vous faire un aveu. J'ai par-ci par-là quelques affaires avec les théâtres, celui de la rue de Chartres, notamment. On m'y joue sous le nom de Saint-Léon, un nom de guerre. Maintenant il s'agit de mettre au net un vaudeville que je lui destine, et que le comité doit entendre demain. Vous voyez que le temps presse; j'ai songé à vous comme à la plume la plus brillante ei la plus rapide du bureau.

— Je m'efforcerai, monsieur, de justifier votre confiance, répondis-jc de l'air d'un homme qui veut plaire à tout prix.

J'avais compris l'avantage de la position; je tenais mon supérieur par l'une de ses faiblesses. Saint- Léon me livrait le chef du bureau. Après ce service de confiance, la distance s'effaçait entre nous pour faire place

h des relations plus familières. Celait un premier échelon d'assuré vers l'avancement et les gratifications annuelles. D'un coup d'œil, j'entrevis cela pendant que je disposais autour de moi ce qu'il me fallait pour écrire.

Mon chef tira son œuvre de l'un des cartons officiels où elle reposait en feuillets épars. Le carton portait pour intitulé : Affaires urgentes, et l'enfant de la Muse avait dû y respirer à grands flots le parfum des circulaires. On voyait d'ailleurs, que c'était un produit des loisirs du bureau. Le papier sur lequel l'ouvrage était écrit, montrait à chaque tête l'empreinte de son origine. Le gouvernement avait ainsi fourni son contingent de collaboration; je doute pourtant qu'il soit entré en partage dans les droits d'auteur.

Mon chef ne me livra pas le manuscrit entier; il se contenta de me le donner feuillet par feuillet, après avoir revu et retouché les parties qui lui paraissaient susceptibles d'amélioration. Nous formions ainsi un tableau d'où se détachait une pensée morale, celle delà tolérance de l'Etat en matière de service. J'étais accoudé sur ma table, la plume en arrêt, et prêt à faire passer dansmacou'ée un prestige égal à celui de mes rêves d'avenir. Saint-Léon (qu'il me soit permis de m'aflfranchir des formules du respect pour le désigner sous son nom de guerre) Saint-Léon avait rassemblé autour de lui deux ou trois petites brosses, un peigne à favoris, cinq

ou six cure-dents, un miroir de poche, enfin le mobilier portatif qui lui servait à corriger, pendant son séjour dans les bureaux, les oublis ouïes erreurs de sa toilette. Pendant tout le cours de notre longue séance, il ne cessa pas de se porter au secours

(le quelque détail : ianiôt les cbeveu';, tantôt les favoris, puis les sourcils, lesdenrs, les oreilles, les ongles. Ces soins personnels étaient si bien dans seshabiitides, qu'ils ne reuipêcbaient pas de se livrer à la 1 ecberebe d'une limo, au perfectionnemenl d'un couplet. Cuaime César, il se pariageaii sans s'amoiudrir, et ne perdait licii poi'r se pi odiguer.

Je commençai ma copie; c'était un vaudeville dans Je goût de l'époque, à cinq acteurs, tout ce qu'on peut imaginer de plus uni et de plus innocent. Un banquie*', sa femme, et sa fille, un aimable neveu, un fu. turde prov.nce. puis un médecin brocbant sur le tout, personnage épisodique. Le liire m'est resté dans la métiioire : La dernière ressource cCiiae Femme, En reaioniani un peu baut dans le répejtoire du Vaudeville, on retrouverait les traces de ce météore cbantani. Son sillonne lut pas très-lucnineuç; cependant il eut vingt jours d'affirbe, ce qui, pour ces corps follets, est presque de la gloire.

J'ai parlé de l'innocence de l'intrigue; qu'on en juge. L'épouse du banquier a, poui gouverner son n>a/i, un moyen souverain, les crises de nerfs; c'est ce que Saint-Léon appelait la dernière ressource des fciumes. Or, il est grand temps, lorsque la toile se lève, d'eniployer celte ressource. Le banquier veut marier sa fille à un industriel de Rouen, M. Thomas, nom assez généralement porté par les êtres ridicules. La jeune fille aime son cousin; il va

sans dire que c'est un Aribur; qui dit moiiel adoré, dit Arthur. On pressent la complication. Les amants se défendent comme c'est leur droit; mais le ban(juier reste inllexible, Thomas est licbe, Aribur n'a lien; la fortune n'en fait jamais d'autres. Ce serait déjà un motif décisif pour

le banquier, et sa femme, qui doit le connaître, en parle ainsi au.\ jeunes atnoureus.

Ai»". Av temps lœureut de la c^-evalerie.

Daos cet hyoïeo fji'i tous irois nous locinmeate,

MoQ c'oei' époux, je le .lu^e d'ici.

A vu (i'3hot(« ceût mille fcaocs de rente :

D'un viai baoquie»-, c'est le pi-emier souci.

l£Oorez-vons que le siècle où nous sommes

De ioiûe choce a su Irouvei- le cours?

Au poids de i of on veut peser les l'ommes,

ELles meilleurs soBt aloi'sles plus lourds. {Bis.)

A mesure que je meilaîs ces vers au net, il m'était facile de re-coDua'He, à leur faciii'e, une 'uuse que le vaudeville avait bercée au sou de ses grelo's. Le siècle où vous sommes, ar» ivanî à point pour » imer avec les /tom/«e5;,caracléri>ail surloul une élude particulière des ressources de la langue. Cependant cette force ne m'iniimidait pas; il mesembla-ique je pourrais m'v élever.

-Nous en étions là quand la porte s'entr'ouvritdoucemenl et laissa passer la tète effarée du garçon de bureau. Mo» chef, qui courait en ce moment à la recherche du couplet Gnal, ne put se défendre d'uQ mouvement d'impatience ;

— Qu'est-ce, Michel, dit-il, vous oubliez donc vos

consignes?

— Maisnon, monsieur, répliqua le subordonné, en éteignant le son de sa voix.

— Eh bien! alors, poursuivit Saint-Léon; pourquoi venez-vous nous iléranger?

Le garçon, voyant qu'il ne pouvait pas se faire

comprendre à dislance, s'était décidé à se rapprocher du bureau.

— Monsieur, dit-il, c'est qu'il y a là un député; vous savez, celui pour qui votre porte est toujours ouverte, M. ***.

— Diable! s'écria Saint-Léon, M. ***? mon protecteur, un homme influent!

Ces mots lui étaient échappés malgré ma présence, tant son premier embarras fut vif et spontané. Il trouvait un danger égal à admettre ce visiteur ou à réconduire. Enfin il prit son parti.

— Michel, dit-il, allez présenter à M. *** mes trèshumbles excuses, et dites-lui que je suis en conférence avec M. le directeur général.

Le garçon de bureau sortit et alla remplir cette mission délicate.

Pendant ce temps, j'avais continué ma copie, et je connaissais le principalnœud de l'intrigue. Il se trouve que le banquier avait été indignement calomnié. Il lient à l'argent, cela est vrai; quel banquier n'y tient pas? Mais il lient encore plus à sa parole. Le père Thomas, au lit de mon, lui a fait promettre de donner sa fille au fils Thomas. Moyen ingénieux autant qu'usé. Il serait dillicile d'évaluer le nombre des lits de mort qui ont ainsi joué un rôle sur le théâtre. Quand vous y apercevez un obstacle insurmontable, un empêchement diiimant, dites: Il y a un lit de mort là-dessous. Bref, la fille du banquier sera madame Thomas, si sa mère n'imac^ine pas une crise de nerfs qui fasse trembler le banquier. Celle crise éclate, le médecin arrive.

Je continuais à me pénétrer ainsi de mon sujet et à y prendre un intérêt de plus en plus vif, lorsque

mon chef me posa)a main sur le bras, afin de me signifier un temps d'arrêt :

— Où en êtes-vous, monsieur Mongeron? me dit-il.

— A l'entrée du docteur, lui répondis-je, scène cinquièoae, troisième réplique.

— Très-bien! ajouta-ti!, nous sommes à temps. J'ai pensé qu'un couplet de facture marquerait à merveille le passage du praticien. Ecrivez, monsieur Mongeron.

— Je suis à vos ordres, monsieur, lui dis-je en prenant une plume neuve en l'honneur de la poésie.

Il me dicta, et j'écrivis ce qui suit avec un titre en demi-gothique :

AIR : Ronde d* Armand Gouffé et vaudeville de madame Favart.

Les vapeurs, Les vapeurs,^ C'est le catalogue Des maux, des douleurs, Qui du sexe causent les pleurs»

Les vapeurs, Les vapeurs, C'est le mal en vogue, Jeunes, vieux docteurs, Ne traitent plus que des vapeurs.

Ce mal, la chose est assurée, Lentement conduit au trépas: On peut prolonger sa durée, Mais, hélas ! on n'en gaérit pas.

Il attaque surtout les femmes.

Et là-dessus certains railleurs Ont pu nommer ces dames Machines à vapeur.

Les vapeurs, etc.

BO EDOrARD MONGERON.

Pendant que mon rhof ajoutait ce fleuron nouveaa à lacoiî'O-Piie de son vaudeville, sa pose s'étaii embellie de «ous les niérUes qu'd ailrii)uait à son couplet. Rien de plus ladieux que sa ph,vï,iooo!nie. Il s'iU'i était avec coiuplaisance sur ebaque veis cooioie s'il eût voulu m'en fa^te mieiK sentir la saveuf, le paiTum et les beauies. Quelquefois il leprenail l'ensemble et s'assurait de l'efieten cbaniaut à demi-voix el s'appesautissiuU sur rbaque mol. Ce manège (Ui»a si lonslemps. que •"'imDafience me ga^na. Je n'ai jamais su résister à une première im|)ression, ei celte fois encofe j'y céda'. Je ne trouvais tien dans ces vers qui pût mo;iver l'épanouisseme-il que je voyais sur îa Gç;uiede l'auieuf, ei je me

disais qu'avec mes souvenirs académiques j'arriverais à en faire d'aussi passab'es. En eOTet. dans l'an des intervalles que me laissaient les fredons du couplet de facture, j'en traçai une parodie sur le papier brouillard qui me servait d'appui :

]lîême Air:

o mon cbef,

o mon cheF, Tu n'es point un aigle, Je le (lis tout bref Dussc-jc en a voie du mécbef!

o mon chef,

o mon chef, Ton vers est en règle, Soit, mais mon grief C'est qu'il manque de relief.

Une fois cet incident vidé, je poursuivis ma tache de copiste avec une attention plus soutenue. Col essai

EDOUARD MONGERON, Si

que je venais de faire de mes Taculiés poétiques flattait mon oroueil; j'y voyais une force qui jusque-là s'était ignorée. La compai-aison me donnaii aussi du cou: âge. En éiudiani de près l'œuvre de .'non snpérJeiT, je n'y trouvais rieo où je çie pusse al eind>-e. Combinaisons, cbarpenie, dialogue, iefrain>. rien n'étaii de naune à plonger un bomme dans le désespoir. J'en venais alors à me demander s'il ne nie serait pas possible de trouver de ce côté la fortune qui semblait me fuir, et si ma vocation ne m'appelait pas au rôle de marchand de flonflons. Celte idée voltigeait autour de moi et semblait se jouer dans les barbes de ma plume. J'étais presque auteur pour avoir seulement copié un manuscrit. Il est vrai que cette il.usion est de toutes la plus commune et la

plus prompte. Qui n'a pas rêvé le Capitole littéraire une fois dans sa vie?

La vois de Saint-Léon m'arracha à ce rêve; il s'agissait encore d'un ornement, qu'il voulait ajouter à son œuvi-e. Voici sur quel point. Le combat s'est engagé entre le banquier et sa femme : celui-là veut Thomas pour gendre, celle-ci penche pour Arthur. Ce dernier, bouillant comme un chevalier de la Table ronde, insulte Thomas. Il s'agit d'un duel, situation bien neuve à la scène et que Saint-Léon voulait rajeunir par un couplet.

Il brossa ses favoris, se recueillit, et commença à me dicter ce qui suit :

ARTHUR

AIR : Des Scythes et des amazones.

Ah! vous pensiez...

Le garçon de bureau, en reparaissant à travers la porte entrebâillée, coupa brusquement les ailes à cette improvisation. Saint-Léon accueillit cette importunité par un violent coup de poing appliqué sur sa table, et cela d'une manière si malheureuse, qu'il brisa deux de ses peignes.

— Michel, iMichel, s'écria-t-il, ceci est trop fort!

— Monsieur, répliqua humblement le mercenaire, c'est le directeur général qui vous envoie demander.

Le cas était grave; cependant mon chef se sentit assez fort pour passer outre :

— Faiies-lui répondre, Michel, que je suis en conférence particulière avec M.***, le député. Bien imaginé, ajouiat-il quand le garçon se fut éclipsé; je les mets dos à dos; c'est une scène de vaudeville. Maintenant, à notre besogne, monsieur Mongeron. Où en étions-nous?

— Ah! vous pensiez, répondis-je, en lisant.

— Recommençons tout cela, dit-il, et il reprit sa dictée.

ARTHDR.

Air : Des Scythes et des amazones.

Ah ! vous pensiez qu'immolant ma tendresse, Amant timide et rival supplanté, Je vous verrais épouser ma maîtresse Avec sang-troid et mc^me avec gaîlé.

Non, non, mon âme au désespoir se livre. Je brave tout, oui, tout, et me voilà Bien résolu de vous apprendre à vivre...

THOBIAS.

Faut-il, monsieur, me tuer pour cela?

Faul-il doac me tuer pour cela !

Ce couplet me dompta; je le trouvai d'une certaine force. D'ailleurs, Taction s'engageait rapidement, les deuxrivauxéiaient en présence, lun avec le père pour

second, rautre avec la mère.Le père lutte de toute on énercTle d'homme, la mère de tous ses nerfs de femme. Laflîîe ne veut en-

tendre parler que de son Arthur. Thomas, qui est venu de Rouen exprès pour épouser, se demande à pi usieurs reprises s'il n'a pas eu tort de quitter la ville où se fabrique le sucre de pomme. EnGn,fatigué d'être repoussé parla ûUe, provoque par l'amant, il s'exécute et dégage le banquier dune parole trop légère donnée devant un lit de mort. A ranoui de ce bon mouvement, la femme du banquier se livre à sa quatrième crise, et tous les obstacles disparaissent comme par enchantement. Sceae vingtcinquième et dernière. La financière qui a abuse de ses nerfs, s'avance vers la rampe, conduite par son neveu, et y chante le couplet final d'une voix émue et convalescente.

Air; Faudeville des frères de lait.

Ici je n'avais qu'un complice.

{Elle montre Jrthur.) Mais j'en vois d'autres devant moi; {Elle désigne le public auec un geste plein de grâce. Qu'ils sactient donc que je suis au supplice, Oui, maintenant, messieurs, de bonne foi. Je suis mourante et de trouble et d effroi. Par des bravos soutenant ma faiblesse, 1)6 sons aigus n'allez pas m'attnster ;

{Avec le geste d'applaudir.) Dans mon éiat ceux-là n'ont rien qui blesse, (Avec un geste indiquant l'opération contraire.) Ceux-ci pourraient me faire rechuter. {Bis.)

oh EDOUARD MONGERON.

Ainsi se terminait ce chef-d'œuvre où brillaient la main ei le méiier. Depuis ce temps, le vaudeville s'est bien fansformé; il y a aujourcriiui le vaudeville culoité, le vaudevil'e dansé, le vaudeville chanté; alors il n'y avait que le vaudeville pur et simple. Encore moins avait-on songé à lirer parti des écarts du vêlement et

de la richesse des hanches. C'était Page naïf du genre, le temps de Mimi Senlbon et de Fanciion la Veilleuse.

Ma besogne achevée, je me retirai; mais à peine avais-je fail quelques pas dans le corridor, que j'entendis mon chef me rappeler. J'accourus et demeurai aiter'é m le voyant. J'avais oublié de détruire mon improvisation irrespoctiiPuse;elle lui élaii tombée sous les yeux; il la parcourait. Je me crus en pleine disgrâce. Cependant la Ggure de Saint-Léon n^exprimait ni dépit ni colère.

— C'est vous qui avez fait ceci, me dit-il; vous savez donc tourner le vers? Ne vous en défendez pas, monsieur Mongeron, ajouta-t-il envoyant mon inquiétude.

— Eh bien! oui, lui dis-je.

— Que ne parliez-vocs plus toi, mon jeune ami? pou) suivit-il d'une voit amicale, je vous aurais donné mes couplets à dégrossir et mes répétiiio is à suivre. Ce n'est point mal, vraiment, ce n'est point mal.

En mèine temps, il relisait le couplet où il éiait maltiaiié, avec la même liberté d'esprit que s'il n'y eût point éié question de lui.

— Monsieur, lui dis-jc...

— Ah! vous savez manier le vers, continua-t-i!. Pr.rbk'ii! il y a longiemps qne je cherchais dans l'admiiuslration un sujot comme vous. Dorénavant,

monsieur Mongeron, nous aurons souvent affaire ensemble.

Il me congédia sur ces mots. Décidément mon éloiie semblait quilter les régions nébuleuses pour sYIever dans une sphère où régnait plus de sérénité.

m. — Ine reine de lb('. (re.

Je devins le copiste ordinaire de Saint-Léoo, et il ne se passa guère de mois où il n'eût quelqiie enTant dramatique à confier auî soins de ma plume. Souvent même celle fonction s'ennobl's-sait el s'élevait jusqu'aux détails qui sont du ressort d'un collaboraieur. Combien de fois, sur une sii nation donnée, ai-je aiguisé un couplet que l'auteur intercalait dans sa pièce et qui ne déparait pas les siens. Jindiquais aussi des mouvements de scène, des combinaisons d'inirigue, des finesses de dialogue, el Saioi-l.éon qui availTàuie ouverte au.\ emnrunis, acceptait tout, amalgamait toui, de manière à en Taire sortir cette glande el majesiueuse uniié que Ton nomme un vaudevi'le.

Ainsi que je l'avais prévu, ces rapports me firent spi'-)e-champ une position tout autie. Tani que mes services n'avaient eu pour objet que les aQàires de l'Etat, les chances d'augmentation de traitement étaient demeurées pour moi iug'ates et nulles. Dès que je me fus rendu peisonaeilemenl utile à mon che'*, le ciel de l'avancement s'embellit et la rosée de la gratificat on descendit sur ma tête. Au bout de ran-

née, mon traitement fut porté à dix-huit cents francs, faveur à laquelle j'avais depuis longtemps des droits. Je restais, il est vrai, dans mon grade, mais il y avait cent écus de moins entre Mariette

et moi, et, dans Fheureuse veine où je me trouvais, il était naturel de croire que la distance entière serait bientôt franchie.

J'apportais ces bonnes nouvelles à Verrières où elles étaient accueillies avec un enthousiasme général. Ce jour-là on dînait en famille, et le père Grandchamp immolait à notre bonheur prochain son plus beau cantalou et ses plus belles pêches. J'avais Mariette pour voisine, et, au dessert, quand les esprits étaient un peu montés, je rapprochais mon genou du sien et buvais furtivement dans son verre. Ma tante Brigitte prodtait de ces occasions pour réveiller chez le pépiniériste la fibre politique et l'amener à des protestations nouvelles contre l'impôt, puis elle se retournait de mon côté et m'accablait de questions à propos des affaires du jour.

— Qu'est-ce que j'ai entendu conter, mon fils, me disait-eile, que l'on recommence la guerre d'Espagne? Ils veulent donc paver lu terre de morts, comme à Saragosse!

— Je ne sais pas au juste, répondis-je, on assure pourtant que nos troupes sont entrées à Cadix.

— Oui, oui, dit la générale avec incrédulité : ils font glisser cela dans leurs papiers publics : histoire d'amuser le tapis. C'est comme leur Trois quarts d'Héros.,,

— ïrocadéro, ma tante.

— Soit, dit-elle; le mot n'y fait rien. Le fond de la chose, c'est une demi-lune d'cidevéc. Ceux-ci, enlever

uneden)i-lune! Allons donc, autant croire qu'ils l'ont prise eniière avec les dents.

Cependant, à mesure que mon chef appréciait mieux mes services, je voyais s'accroître la confiance qu'il me témoignait. En tioinme plein de tact, il savait garder son rang, tout en restant avec moi dans :es termes d'une familiarité afl'eciueuse. Ses deux travers étaient la prétention au bel esprit ei l'égoïsme du petit-maître. Avant tout, il songeait à lui, s'écoutait parier et se regardait sourire. Cette part une (ois faite, et elle était grande, il ne se refusait pas à songer aux autres, à se montrer serviable et facile à ùvre. Ses collaborateurs en vaudevilles le nommaient un bon garçon, et il l'était en effet, mais à ses heures et sans qu'il en coûtât rien à raaiour qu'il se vouait.

Sur un point cependant, cet égoïsme s'était laisré entamer. Saint-Léon avait un faible pour les reines qui s'en'uminent de carmin et biillent le soir sur It^s planches. Les papillons émériies exposent volontiers leurs ailes à ces (eux trompeurs. Il y a, dans les succès de la scène, je ne sais quoi d'enivrant qui révei le les cœurs blasés, un prestige dont les sens s'inspirent. Quoi de plus flatteur, en effet! Voici une femme qui vient de tenir, pendant trois heures, tout un public enchaîné à sa \oix, captivé par sa grâce, et pendant que tous y songent, que tous la désirent. elle se dérobe à ces hommages pour n'en accepter qu'un seul, et arrive vers son heureux maîire encore émue du bruit qu'elle a soulevé, de l'enthousiasme qu'elle a fait éclore. C'est presque l'associer à cet enthousiasme et à ce bruit, ou plutôt c'est les mettre à ses pieds comme une faveur de plus et un dernier sacrifice.

Saint-Léon, vivant au milieu du monde des coulisses, n'avait pu se préserver de ce danger, et celte partie de son histoire comptait maint chapitre glorieux parsemé de pages cruelles. Ainsi en est-il des hommes qui ne consentent pas à vieillir : jamais ils ne se retirent à temps d'un commerce où la jeunesse constitue la principale mise de fonds. L'âge a beau leur donner des avertissements signiûcatifs; ils y résistent de toute la force de leurs illusions. Rien n'éteint chez eux la soif des conquêtes; ils marchent au feu comme s'ils avaient vingt ans.

A diverses reprises, Saint-Léon m'avait fait, à ce sujet, des ouvertures assez délicates. Son dessein était de m'accréditer auprès des théâtres qu'il honorait de ses productions, comme un suppléant, comme un autre lui-même. Les heures des répétitions étaient précisément celles où son devoir l'enchaînait dans les bureaux; de sorte qu'il ne pouvait donner à ses pièces les soins minutieux qui seuls en assurent la réussite.

— Mongcron, me disait-il souvent, tout noire travail est là, près de la rampe. Qu'est-ce qu'un manugcrii? un squelette. Pour lui donner du corps et l'animer, il faui la vie des planches, et ce feu sacré que l'on ne trouve que sur le terrain. Une actrice livrée à elle-même n'est qu'une perruche récitant sa leçon. Si, au contraire, l'auteur est à ses côtés pour lui souffler le trait, la perruche devient un petit ange, et l'ouvrage s'en va aux nues. Oui, mon jeune ami, les pièces sont ce qu'on les fait. Devant nous, c'est enlevé; loin de nous, c'est froid comme glace. Alors viennent les débâcles de l\ussie, et j'en sais quelque chose. Faute d'avoir soigné mes répétitions, j'ai eu vingt-deux pièces tuées sous moi; oh! par exemple,

bien luées, du premier coup, sans souffrir; enOo, une belle mort, s'il est des morts qui soient belles.

Plus d'une fois, Saint-Léon revint à son thème favori en me livrant les secrets du métier, comme uq maître à son élève.

— Rien de petit dans notre art, me disait-il. Le plus beau succès que j'aie eu, je le dois à une porte fermée à propos. Où avais-je trouvé cet effet? sur les lieux mêmes, le dernier jour. Un cabaret mal placé m'a valu une chute. Imaginez un geste bouffon qui revienne dix fois dans un ouvrage, et vous pouvez presque vous passer de dialogue. Le public est ainsi fait : il faut le prendre par les yeux. Voyez la foule : comment l'altire-t-on? Par de grands coups de pied administrés aux queues rouges. C'est ce que j'appelle de la mise en scène : tout le secret du théâtre est là.

La conc usion naturelle de ces confldences fut de m'investir d'une besogne où un intérêt si direct se trouvait engagé. L'absence d'un chef de bureau, aux heures imposées par le règlement, eût été remarquée; le service en eût souffert; l'absence d'un expéditionnaire était une de ces dérogations insigniûantes que couvre suffisamment la tolérance d'un chef. Saint- Léon avait ainsi sous la main un instrument docile dont il pouvait disposer en toute sécurité. Peut-être aurais-je essayé de m'en défendre, si le besoin d'un protecteur n'eût pas dominé mes scrupu'es. Je songeais à Mariette et aux douze cents francs qui s'élevaient encore entre elle et moi. Ensuite, faut-il le dire, le rôle avait un côté qui m'attirait. J'allais voir de près le peuple des comédiens et ces manufactures d'esprit qui débitent chaque soir leurs produits à la foule désœuvrée. Ne fût-ce qu'à titre de curiosité, je devais

trouver là matière à une étude piquante en môme temps qu'un spectacle plein crintérêt.

Pour m'accréditer auprès de son théâtre ordinaire, Saint-Léon attendit une occasion favorable. Il crut l'avoir trouvée dans une pièce sur 'aquelle il comptait et où j'avais fourni un contingent dont j'étais fier. Le comité devait être au grand complet : le directeur, l'actrice en vogue et quelques doublures dont l'opinion n'avait guère d'autre force que celle d'un écho.

Quand nous abordâmes le petit foyer où ces juges étaient réunis, il régnait dans les poses un abandon qui me prouva que nous étions reçus en famille. L'actrice en vogue formait, h l'un des angles de la salle, un groupe d'expression avec son directeur. Il était assis, elle debout, et pendant qu'il lui enlaçait la taille d'un bras amical, elle exécutait des gammes brillantes sur son crâtje, changé en clavier. Ces exercices ne semblaient guère du goût du paiicnt, et de temps à autre il s'y dérobait à l'aide de mouvements de tête; mais sitôt qu'i! se replaçât à portée, la virtuose reprenait le cours de ses variations et les relevait par un doigté sonore.

Cette femme se nommait Coralio; elle était blonde, grande, svelte et dans toute la fleur de sa beauté. Ses joues ollraient les tons mats que donnent l'usage du rouge et les fatigues d'une vie aidenie; mais l'éclat de ses yeux et la richesse de ses formes ne laissaient rien à désirer. Elle avait puisé dans l'habitude des planches certains airs de reine que tempéraient un abandon cavalier et un langage pittoresque, animé d'une grâce impérieuse. Il résultait de ce mélange un charme auquel on se dérobait ditTicileinent, et qui l'avait investie d'une influence sans bornes iiur tout ce

qui l'approchait. Au moment où je la vis pour la première fois, elle exerçait sur le théâtre de la rue de Chartres une autorité souveraine et discrétionnaire. Rien ne s'y faisait que sous son bon plaisir; elle entendait disposer de tout, des grandes comme des petites choses, et ne souffrait pas que personne fît ombre à son pouvoir. Jamais dictature ne revêtit les formes les plus absolues et les plus séduisantes.

Il faut dire que cette position était justiflée. Coralie avait la vogue; elle tenait dans sa main la fortune de l'entreprise. Son nom suffisait pour remplir la salle et porter les recettes à leur chiffre le plus élevé. Ce n'est pas que son talent fût accompli; elle avait seulement le don de plaire au public, d'animer la scène de ses regards, et de distribuer si bien son sourire, que chacun, dans la salie, croyait en avoir et en emporter sa part. Sa voix, sans être fort juste, débitait le couplet avec un art inûni et avait ce timbre argentin qui s'empare infailliblement de l'oreille. Enfin telle était la souplesse de son jeu, qu'elle passait dans la même soirée des emplois de reine à ceux de villageoise^ alliant ainsi la majesté et le naturel, les grands airs et les manières naïves.

Comment un directeur aurait-il pu lutter contre une influence qui reposait sur de telles bases? Il l'essaya vainement ; Coralie était trop bien armée contre lui,. D'ailleurs, elle se montra bonne princesse» et tendit la main au vaincu. Il en résulta, pour le théâtre, un gouvernement qui ressemblait à celui de la couronne anglaise (juand elle échoit à des femmes. Ce n'eût point été un mauvais régime, si la souveraine n'avait eu quelques-uns de ces caprices et de ces accès d'humeur qui tiennent aux nerfs. Serait-on femme supé-

rieare sans cela? Où est le talent qui n'ait point de faiblesses? Celle de Coralie était de ne rien souffrir autour d'elle qui lui portât ombrage, et de s'effaroucher de tout nom qui faisait du bruit à côté du sien. Elle voulait rester ce qu'elle était en effet, la colonne de l'entreprise, l'idole unique du public, le principe et la cause des receltes. Elle eût mieux aimé le vide que l'abdication.

Notre présence dans le foyer fut à peine remarquée des personnes qui s'y trouvaient. Chacun semblait être à son affaire et ne pas s'occuper du voisin; les paroles se croisaient, les lu et les toi voltigeaient de toutes parts. Sous ce rapport, rien n'égale la liberté qui règne sur les petites scènes et dans les théâtres secondaires. On ('irait une bande de joyeux compagnons qui se sont mis d'accord pour faire bon marché de l'étiquette. La reine du foyer n'y mettait pas pins de pruderie qu'une autre, et volontiers elle échangeait à droite et à gauche des propos lestes et vifs.

Saint-Léon me présenta, puis se mêla aux groupes en habitué. Il serra la main aux hommes, conta fleurette aux femmes et offrit du cachou à droite et à gauche, afin de séduire ses juges et de préparer le succès de sa lecture. Je le suivais pas à pas, comme un clerc suit Tofficiant, ne sachant guère quelle contenance garder sur un terrain si nouveau pour moi. Dans Tune de ces évolutions, le hasard me servit à souhaiL Le directeur et la souveraine du lieu s'étaient retirés à l'écart, el un entretien fort animé venait de s'engager entre eux. Je n'en perdis pas une syllabe.

— Albert, lui disait l'actrice, il n'y a qu'un mot qui sorve. Je vous déclare que c'est à clioisir entre elle et moi. Prenez-en votre parti.

— Encore! répondit rinterloculeur d'un ton découragé; ce sera donc éternellement la même histoire!

— C'est comme cela, dit l'actrice avec une fermeté implacable.

— Alors il n'y a pas moyen d'en garder une, Coralie. Dites plutôt que vous voulez rester seule, ce serait de la franchise au moins. Voyez un peu, mon enfant, ajouta l'infortuné directeur, quelle position vous me faites! Combien en voiià-t-il que nous renvoyons depuis une semaine!

— Des pécores, dit la comédienne; oii est le mal?

— Il n'empêche que c'est un métier monotone. A peine entrées, il faut leur donner congé. Il y a cinq jours, c'était Pauline.

— Une pie-grièche, dit l'actrice. Est-ce que vous voudriez la défendre?

— Moi, Dieu m'en garde; je ne veux qu'en faire le compte. Nous disons donc, Pauline, il y a trois jours. Avant-hier, c'était Hortense.

— Une perruche, dit l'actrice, avec un geste d'un mépris souverain.

— J'en conviens; qui nie ses torts? N'avez-vous pas toujours raison? Mais cela n'en fait pas moins deux que je renvoie dans la semaine. Et vous exigez encore que je me défasse de Maria?

— Une impertinente, une sotte, une mijaurée, s'écria la princesse que ces observations commençaient à lasser. Vous ne voyez

donc rien? Il n'y en avait bientôt plus que pour elle. Ça vous prend des airs, ça vous fait un volume.

— Une enfant! s'écria le directeur en essayant de défendre son sujet.

— C'est cela, dit l'actrice irritée. Il ne manque plus

Uh EDOUARD MONGERON.

que de l'afficher. Un minois chiffonné et un peu de hanches, il ne leur en faut pas davantage, à ces messieurs. Et vous croyez que je resterai là comme un pis aller?

— Coralie, comme vous le prenez!

— Je le prends comme il faut le prendre. C'est à choisir : qu'elle parte aujourd'hui, ou c'est moi qui pars demain.

— A merveille! Et comment jouerons-nous ce soir?

— On jouera comme on pourra, monsieur, dit la souveraine d'un ton résolu; ma s je ne veux plus avoir celte guenuche à mes côtés. Je ne le veux plus, ajouta-t-elle en pesant sur chaque mot. J'en ai assez souffert; il faut qu'elle nous montre les talons. Ah! vous faites vos grâces, mademoiselle; vous visez à l'effet; eh bien! on vous donnera des leçons de tenue. A la porte, la sucrée! et qu'd n'en soit plus question.

— Si nous attendions quelques jours, dit humblement le directeur; j'aurais le temps de chercher un autre sujet.

— Attendre! dit impétueusement l'actrice; j'aimerais mieux aller faire un plongeon dans la Seine. Vous êtes bien tous les mè.nes! On dirait que vous ne sentez rien; que vous avez des

écailîes sur le dos, comme les rhinocéros. Oh! h s hommes! les hommes!

Lorsque Coralie en arrivait à ces moyeiis lamentables, toute la force du directeur s'évanouissait; il s*exécuiait après avoir exhalé un long et dernier soupir. Cependant les choses, cette fois, avaient été poussées trop loin. Trois caprices dans l'espace de huit jours dépassaient la mesure ordinaire; c'était d'un mauvais exemple, il essaya de prolonger la lutte.

— Mon Dieu, ou:, nous sentons, Coralie, moins vi-

?ement que vous, il e::t vrai, dit-il en cherchant à se dérober à l'aide d'une sentence.

— Mais si cela durait, Albert, je n'y tiendrais pas, poursuivit la comédienne. Elle me porte sur les nerfs, celte petite; elle m'enlève tous mes moyens; et puis des airs de princesse, et des procédés! Mais quand je disais que vous n'y voyez rien, vous autres, que vous laisseriez mourir les gens à petit feu sans seulement leur dire : Qu'as-iu donc? Un tas d'égoïstes que vous êtes!

— Ah! Coralie, Coralie.

— Non, mais c'est que j'ai l'air d'une fenMne déraisonnable, d'une créature exigeante, d'un despote qui ne peut rien souffrir à ses côtés, tandis que j'avale couleuvre sur couleuvre, et que je me mets un bâillon sur la bouche afin d'étouflér la douleur. Parions cinquante louis que vous n'avez rien vu, rien remarqué.

— Mais non, je vous assure, répliqua le directeur avec le calme d'une conscience pure.

— Eh bien! que disais-je? n'est-ce pas le comble? Comment, monsieur, vous n'avez rien vu dans la représentation d'hier soir?

— Rien vu, Coralie, sur mon honneur; et si j'avais vu quelque chose, où serait le motif de m'en cacher?

— Alors, monsieur, il ne vous reste plus qu'à faire une chose, c'est de demander une place aux Quinze- Vingts ou de relever le numéro de vos lunettes. Albert, Albert, prenez-y garde, votre infirmité vous fera du tort. Ah! vous n'avez rien vu! ajouta l'actrice avec ua regard écrasant.

— Ma foi non! répliqua le directeur.

— Rien, ajouta la comédienne, pas même ma robe

pou -de -soie lilas? C'est bien flatteur pour moi.

— Comment donc! mais très-bien, au contraire; une robe charmante, qui vous habillait à ravir, s'écria le directeur, enchanté de trouver une issue.

— Charmante, monsieur, dit l'actrice; oui, elle l'eût été, si voire Maria ne s'était attifée de je ne sais quels odieux pompons jaunes! Du lilas et du jaune, jug€Z comme cela marchait. C'est-à-dire que j'en ai été écrasée. Et vous voulez que l'on supporte des impertinences pareilles! Voyons, répondez?

— Oh! à présent, je conçois vos griefs, répliqua le directeur en hom!r.e qui opère sa retraite.

— Un affront public! s'écria l'actrice. Un soufflet donné devant mille personnes! Voyez-vous d'ici cette toilette jonquille; la salle

n'avait des yeux que pour cette horreur. Et la commère qui se pavanait làdessous, il fallait voir! On eût dit un loriot prenant ses ébats; et moi j'étais à ses côtés pour lui servir de repoussoir. Une toilette de cinq cents francs perdue, un effet mantiué! Est-ce que cela se pardonne?

— Je comprends que non, dit le respectueux direc* leur.

Coralie triomphait; c'était la conclusion habituelle de ces engagements. On a dit d'Annibal qu'il savait mieux vaincre que profiter de la victoire. La comédienne eût donné des leçons au héros carthaginois. Elle n'épargiiiiit pas l'ennemi, même à terre, et volontiers, elle abusait du succès. Malgré la résignation du directeur, elle continua :

— Albert, Albert, vous n'êtes pas pour moi ce que vous devriez. Non, monsieur, dit-elle en répondant à un de ses gestes, vous vous en défendriez en vain, je

n'obtiens pas de vous les satisfactions que j'en devrais

EDOUARD MO'GERON. Ul

attendre. Il faut vous forcer la main, vous indiquer les choses. Vous n'avez pas de ces prévenances qui vont au cœur. Point d'aiteniioiis, point de délicatesses, rien de ce qui touche les femmes. Mais les hommes sont tous ainsi. Oh! messieurs, que vous nous comprenez mal, et combien peu d'entre vous savent nous prendre!

L'accent de la comédienne en était graduellement arrivé aux notes de la plainte et de la mélancolie; il pénétrait la victimejusqu'au fond de Tàme. L'œil achevait cette défaite par des alternatives de menace et de fascination. Coralie jouait son rôle et y ap-

portait des qualités d'artiste; sur les planches mêmes elle n'eût pas soigné davantage son geste et son débit. Le directeur paraissait afl'aissé sous le poids de ses paroles.

— Quel reproche! s'écria-t-il, et Dieu sait si je Tai mérité.

— Vous, dit vivement l'actrice; est-ce que voussongez seulement à moi? Voyez un peu ce qui se passe dans les plus petits détails, dans les moindres choses? Votre claque, par exemple.

— Ma claque, l'un de mes plus beaux titres! s'écria le directeur. On la cite partout.

— Vraiment, Albert? dit la princesse avec ironie; cela prouverait alors que la gloire s'acquiert à peu de frais. Ah! on la cite! Une pareille collection de brutes!

— Coralie, vous êtes bien sévère.

— On le serait à moins, monsieur. Oîj ces gens-là ont-ils l'esprit! Comment marchent-ils? Quel est leur mot d'ordre? Qui les dirige? Il y a des moments où je me demande s'ils ne sont pas là pour nous servir de poire d'angoisses!

— Toujours de l'exagération, ma chère ! Ne seraientils pas bien pour vous, par hasard?

— Moi, monsieur, s'écria la princesse d'un ton tragique; j'aimerais mieux les silïlets de vos manants que ce bruit ignoble avec lequel ils nous accueillent. Savent-ils seulement choisir leurs sujets et ménager les nuances? Du tout, c'est le même tapage pour tout le monde, un tapage sans discernement, odieux au public et blessant pour les artistes d'élite.

— Vraiment, Coralie, je ne vous reconnais plus; qui a pu vous monter ainsi?

— Qui? vos sottises, monsieur, et celles de vos salariés. Hier, quand Maria est entrée en scène, j'ai cru que la salie allait crouler. Est-ce que vous devriez souffrir de pareils scandales? Que signifie tout ce fracas pour une péronnelle? Serait-elle déjà si avant dans vos bonnes giâces?

— Encore cette absurde supposition!

— Alors, monsieur, soyez maître chez vous. Réglez les mouvements de vos gens à gages; ne nous laissez plus à leur merci. Il ne faut pas que, moyennant quelques écus, le dernier choriste de la troupe puisse les enrôler à son service, et se faire administrer une dose d'applaudissements qui écrase la nôtre. Mettez-y bon ordre; c'est insultant pour les premiers sujets.

— J'y veillerai, Coralie; ayez l'esprit en repos.

— Encore deux mots, monsieur, doux mots sans plus, et j'ai fini. Premièrement, j'exige une chose : c'est qu'on ne fasse que mon entrée,

— Allons, soit; j'y consens.

— El puis, j'exige, qu'avant deux mois, vous me procuriez un rôle d'homme, des couplets sur un air

nouveau et une scène dansée. Mon pardon est à ce prix.

— J'adhère, mon Dieu! j'adhère, s'écria le directeur, désormais sans force pour résister.

— A la bonne heure, Albert; autrement je quitte la partie. Je sens que je n'y tiendrais pas. Et lâchez une autre fois de m'épargner ces explications; elles me tuent.

Cette conversation orageuse s'arrêta là; le moment était venu de commencer la lecture. Il se fit un peu de silence dans les groupes, et chacun s'arrangea aussi commodément que possible pour franchir sans trop d'ennui cette heure de corvée. Ainsi lues, les œuvres perdent beaucoup de leur intérêt, et le tact du comédien peut seul démêler la valeur qu'elles auront à la scène. Parfois même les Jugements qui se forment sur l'audition sont précisément l'inverse de ceux que le public prononce. Tel ouvrage aura été accueilli par les comédiens avec un éclat de rire universel qui rencontrera plus tard une explosion de sifflets non moins unanime. Cela tient au prestige du débit, au caractère de la pièce, enfin au hasard, ce dieu de toutes choses. Quoi qu'il en soit, bien lire son œuvre est un point essentiel pour l'auieur; il est bon de prévenir favorablement ceux qui doivent en être les interprètes.

Saint-Léon avait été jadis un excel'ent lecteur; personne ne faisait mieux valoir une pièce, n'en détaillait les agrémenis avec plus de finesse. Malheureusement l'âge avait aflaibli ce don. A mesure que l'art meublait sa bouche aux dépens de la nature, sa voix se chargeait de notes sifflantes et confuses, si bien qu'elle en devint presque inintelligible. Aussi m'avait-

il chargé celle fois de le suppléer, après m'avoir fait subir quelques épreuves et donné les indications nécessaires.

Je commençai, et aux visages épanouis de l'auditoire, je pus comprendre que, pour un novice, je ne m'en tirais pas trop mal. Coralie, surtout, tenait son œil atiaché sur le mien, et de temps

en temps y ajoutait un sourire plein de grâce. Je réussissais. Il est vrai que j'avais pour moi les beaux relleis de santé et les airs florissants que donne la jeunesse. Quand j'eus fini, ce fut à qui me ferait compliment de mon débit et m'encouragerait à persister dans la carrière. On me prenait pour un collaborateur de Saint-Léon.

Coralie seule se tenait à l'écart et ne semblait pas joindre son suITrage à celui des autres membres du comité. Celte atiitude inquiétait mon chef; il savait que la moindre objection de la comédienne pouvait lui coûter la partie. Il s'approcha d'elle d'un air soumis en me faisant signe de venir joindre mes sollicitalions aux siennes.

— Saint-Léon, lui dit la princesse avec une familiarité qui datait de loin, la pièce marche, nous la jouerons; seulement il faut que tu te résignes à des retouches.

— Tout ce que tu voudras, Coralie, répondit mon chef; lu sais si je suis bon prince.

— Tu as deux rôles de femmes, moucher, continua l'actrice; l'un est trop marqué, Taiitre pas assez; voilà le tort de ton vaudeville. Il faudra ôter au premier et ajouter au second; pas plus malin que cela. Deux rôles de même force, ça ne marche jamais. Tu urentends?

— A merveille, dit Saint-Léon, j'irai demain le voir.

Tout en ayant Tair de ne traiter qu'avec mon chef, Coralie me poursuivait d'un œil si opiniâtre, que j en éprouvais quelque embarras. , . ^ „„

— Non, Saint-Léon, dit-elle en repondant a son offre; ne te dérange pas. Il suffit que tu m'envoies ton collaborateur; j'arrangerai la chose avec lui.

— Comme tu voudras, Coralie, répondit Saint-Leon,

Mongeron ira. -.. u „

Le directeur survint, et l'entretien s arrêta brusquement. Je quittai le foyer, mais ce ne fut pas sans avoir essuyé un nouveau regard, un regard de feu qui eût porté le trouble dans un cœur moins bien garde que le mien.

ÎV. — le boudoir.

Coralie occupait, sur l'un des boulevards de Paris, au centre même de la vie élégante, un entresol qu elle avait fait meubler avec un faste royal. Les arts qui concourent à Tembellissement de nos demeures, n avaient pas encore imaginé les merveilles dont nous sommes témoins; il avait fallu que Tactrice y suppléât à force de goût, et qu'elle marchât en avant de son siècle. L'ébénisterie en était aux lignes simples et calmes qui distinguent la décoration grecque; a peine s'élevait-on jusqu'aux têles de dauphin, aux chimères ailées et aux cous de cygne. Le bronze continuait a s'inspirer de la mythologie païenne; on ne voyait sur le marbre des cheminées que nymphes des bois ou Vénus accroupies.

L'ameub'ementde Coralie fut la première protesta-

lion sérieuse qui s'éleva contre ces sujets éternellement reproduits. Elle exigea du nouveau et força ainsi l'industrie à étudier l'histoire de l'art et à y chercher l'ébèneet le palissandre; on les assujettit à toutes les empreintes et àtouies les formes. Les pieds des tables des buflfets reproduisaient les dentelures des vieux

dressoirs. On revint au bahut, au prie-Dieu, aux meubles à incrustation, à la tabletterie patiente et ingénieuse de nos pères. La rocaille eut aussi son tour; elle passa dans le bronze et mit les bergers du Lignon sur le socle d'où elle renversait le faune du palais Eorglièse.

Cette révolution ne pouvait se faire sans quelque désordre ni quelques atteintes au goût. A force de recourir à tous les génies, on finit par n'en plus avoir aucun, et donner le spectacle d'une confusion universelle. Le gothique et le byzantin, les trèfles et l'ogive se mêlèrent au hasard; on eut du Pompadour près du moresque, de l'étrusque à côté de Tindou, combinaisons adultères, rapprochements hétéroclites dont l'empire avait donné l'exemple en plaçant des sphinx au pied de colonnes toscanes ou ioniennes.

Il régnait chez Coralie un peu de ce mélange dans les ornements; mais un tel goût avait présidé au choix et à l'assortiment des objets, qu'on n'éprouvait, en entrant chez elle, d'autre sentiment que celui de l'admiration à la vue de tant de merveilles. Tout était soie, or et velours; des glaces sur tous les panneaux, des lapis dans toutes les p èces. Mille futilités, éparses çà et là, trahissaient la femme oisive qui cherche dans la dépense moins une jouissance qu'une distraction. Point de désordre d'ailleurs; rien de ce qui caractérise la vie du ihéiitre. Point de mère non plus, ce meuble

de rigueur dans toute maison d'actrice; mais une suivante simplement vêtue et décente dans son maintien. Coralie, on le voit, faisait à pins d'un titre, exception parmi les reines à qui appartient l'empire des planches.

Quand je me présentai chez la comédienne le jour suivant, elle me reçut dans un boudoir tendu d'étoffe de Perse, ce qui était alors un grand luxe et une grande nouveauté. Sur l'un des côtés de la pièce, régnait une estrade garnie de coussins et assez rapprochée du sol pour ressembler à un divan. Peu de meubles garnissaient celte bonbonnière; mais ils étaient d'un choix parfait : le goût le plus délicat n'eût rien trouvé à reprendre ni à l'élégance des modèles, ni à l'harmonie des couleurs. C'était nouveau sans bizarrerie et riche sans étalage, deux conditions rares et plus rarement réunies. Pour tempérer la lumière qui pénétrait à grands flots dans le boudoir, un double store, l'un intérieur, l'autre extérieur, descendait devantles croisées, et dans chaque embrasure, une jardinière chargée de magniOques fleurs, ajoutait un nouvel obstacle à l'éclat du jour et un charme de plus à la perspective. Tout concourait ainsi à faire de cette pièce un asile calme et doux, discret et voluptueux.

Quand j'y fus introduit, Coralie était accoudée sur son ottomane, tenant un rôle d'une main et supportant de l'autre sa belle tête, d'où s'épanchaient des ondes de cheveux blonds. Elle venait d'achever son déjeuner; on le voyait aux porcelaines qui chargeaient un guéridon de laque, placé à sa portée. A ma vue, elle ne fit d'autre mouvement que celui de relever vers moi ses beaux yeux d'un bleu azuré, etm'Iuvitant par un geste à m'asseoir auprès d'elle :

— Ah! c'est vous, monsieur Mongeron, dit-elle, soyez le bienvenu, je vous aiiendais.

La suivante avait profité de mon entrée pour enlever le cabaret de service et remettre le guéridon à sa place. Elle allait se retirer lorsque sa maîtresse la rappela :

— Ursule, lui dit-elle, de l'encre et des plumes, ce qu'il faut pour travailler : pousse près d'ici le petit bureau.

Coralie désignait un meuble portatif en ébène incrustée de nacre, dont elle se servait comme d'un secrétaire. La suivante le fit glisser jusqu'aux pieds de l'otiomane, et, pour me donner une contenance, j'y déployai les feuillets de mon manuscrit.

— Maintenant, petite, ajouta l'acirice, porte close, entends-tn? et veiles-y toi-même. Nous sommes en collaboration.

Ces derniers mots furent prononcés avec une certaine emphase. Ursule en connaissait sans doute la valeur; mais c'était une fille intelligente, et qui ne voyait jamais au delà de ce qu'elle devait voir.

— Soyez tranquille, madame, répondit-elle, je ne quitterai pas l'antichambre.

Et elle sortit.

Resté seul en présence de la divinité du lieu, je ne pus me défendre d'un moment de trouble. Elle n'avait pas quitté sa pose nonchalante et semblait m'éludier d'un œil caressant et curieux. Un peignoir de mousseline de couleur l'enveloppait d'un tissu transparent et çà et là indiscret. Toint d'ornement, point (le guimpe lîicine, rien qui ajoutât à ce négligé ToMibre d'un appjét, Coralie savait bien où était sa puissance; elle ne voulait pas l'alfaiblir en ladivibanl.

Mon rôle devenait de plus en plus diiBcile à soutenir; je ne savais ni que dire, ni que faire. A tout hasard, je feuilletais mon manuscrit comme un homme qui attend une impulsion et n'ose prendre !a moindre initiative. Celle scène muette ««emblait avoir pour Coralie un charme particulier; elle la prnionçreait à dessein. Sans doute elle n'était habituée ni à cette timidité, ni à celte réserve, et elle en jouissait comme d'un fruit nouveau. EnOu, elle s'empara de Tune de mes mains au moment où je cherchais un point d'appui sur roltoraane.

— Monsieur Mongeron, me dit-elle avec une voix dont i'haruionie me pénéiraif, quel est donc votre nom?

— Mais vous venez de le prononcer, madame, lui répondis-je : c'est Mongeron.

— Enfant, je le sais bien, poursuivit-elle, mais il nes'agit pas de celui-in; quel estl'autie? dites.

— Mon nom de baptême sans doute? répliquai-je en tournant vers elle des yeux étonnés.

Elle ne me (it d'autre réponse qu'un petit mouvement de tèle plein de giâce et d'expression.

— C'est Edouard, madame, ajouiai-je.

— Edouard, s'écria-t-elie avec une vivacité d'enfant, je m'en étais doutée; un nom dont je raffole.

— Rien ne pouvait me llattur davantage, madame, dis-je sans me départir de mon sérieux.

Coralie comi). il que je ne m'enhardissais pas fac lemeni et qu'il f.illait me venir en aide. Elle m'obligea à faire face de son

côié en s'emparant de mes deux mains et ajouta :

— Ecoutez, monsieur Mongeron; notre fort n'est pas l'étiquette à nous autres comédiennes. Nos amis

veulent que nous soyons bonnes filles et ils ont, ma foi, raison, car c'est tout plaisir de l'être. Voulez-vous que je vous avoue une chose? n'ailez pas me mal juger!

— Ah! madame, dis-je avec un redoublement de respect.

— Eh bien! poursuivit-elle, je ne puis pas dire, monsieur, trois fois de suite, sans qu'il me prenne des envies de bâiller. Ça m'écorche la langue; c'est tropsolennel! Monsieur! Monsieur! Au théâtre, passe, le public est là; ici c'est plus fort que moi. J'en mourrais d'ennui.

Tout cela était dit avec une verve adorable, une grâce qu'on ne peut imaginer; j'aurais passé ma vie à l'entendre.

— Eh bien! qu'on dites-vous, monsieur Mongeron? continua-t-elie en appuyant d'une manière grotesque sur ces deux mots. Tant il y a que si vous voulez que je m'habitue à vous, il faudra que je vous appelle Edouard tout court. Voyons, ça vous va-t-il? ça ne vous blesse-t-il pas, monsieur Mongeron? Répondez, Edouard.

Peu à peu ce caquet divin me mettait à l'aise et j'avais un air presque délibéié quand je lui répondis :

— Mais, madame, faites à votre guise; j'en serai vraiment trop flatté.

— A la bonne heure, dit l'actrice, c'est entendu; et honni soit qui mal y pense; n'est-ce pas, Edouard?

— Oui, madame, répliquaije avec chaleur. C'était une interprétation dont j'avais besoin; elle

mettait mon cœur en repos vis-à-vis de Mariette. Coralie remarqua l'intention et releva le mot :

— Comment dites-vous cela? s'écria-l-el!e.

EDOUARD MONGERO^î. 57

— Oui, madame, répétai-je.

— Madame, reprit-elle, tandis que je dirai : Edouard; comme ceiacadrerait! J'aurais Tair de vousavoir connu en nourrice, mon garçon. Si je dis : Edouard, il faut que vous disiez : Cora'ie : cela va comme de cire.

— Oui, madame, répétai-je machinalement.

— Encore, Edouard? Vous êtes donc incorrigible!

— Oui, Coridie, puisque vous l'exigez.

— EnOn, s'éciia 1 acirice, vous en êtes venu à bout. Il a fallu y meitre le temps.

C'était un chapitre d'éducation, et je ne l'achevai pas sans dommage pour mon sang-froid. L'aii- de ce boudoir éiait dangereux; il s'y exhalait comme un parfum de volupté qui énervait l'âme el la livrait au désir. Dans le cadre le plus gracieux du monde, un des plus beaux types de la beauté sensuele, des cheveux étincelants comme l'or, des yeux limpides comme l'azur du ciel, que fallait-il de plus pour inviter à un doux abandon et à une

langoureuse ivresse? Je sus résister pourtant; le souvenir de Mariette prit le dessus. Il se fit alors une révolution dans ma physionomie et je m'appliquai à dégager doucement mes mains des mains de la comédienne qui semblait les retenir en otage.

Coralie avait trop d'expérience pour ne pas s'apercevoir de mes combats : elle lisait dans mon cœur comme dans un livre ouvert et prenait plaisir à en feuilleter les pages. Cette expérience avait pour elle l'attrait de la nouveauté; plus audacieux, je l'eu.^se moins intéressée. Il était peu de passions dont elle ne connût la marche, les phases et le dénoûment. Personne n'aurait pu mieux qu'elle écrire un traité complet d'attaque et de défense, une théorie des résislan-

ces et des capitulations. Elle avaU vu de près l'amour téméraire et raniourtimitle, l'amour méiancoiique et Tamour jovial, celui qui |)rocè<le par le seniimcntet celui qui pétille avec le Champagne; le seul amour qu'elle n'eût pas encore connu, c'était l'amour reculant devant le succès et en proie à des scrupules de conscience. Je lui en offrais îe spectacle.

Nous restâmes ainsi pendant plusieurs minutes à nous observer, moi par prudence, elle par calcul. Ces pausps lui donnaient le temps d'achever son examen, de m'analyser, de me détailler pour ainsi dire. Quand mes yeux, en se relevant, rencontraient les siens, ii s'ensuivait un moment de vertige. Je les surprenais tantôt noyés de langueur, tantôt chargés de vives étincelles. Celte situation ne pouvait se prolonger sans faire rejidllir sur moi un peu de ridicule. Je lis un effort pour en sortir et reporter mon attention vers le manuscrit trop délaissé.

— Madame, lui dis-je...

Elle m'arrêta sur ce mot et ne me laissa pas achever la phrase.

— A l'amende, Edouaid! vous voilà de nouveau en faute! s'écria-l-e!le. Qucile pauvre mémoire!

— Pardon, repris-je; c'est Coralie que je voulais dire; Thabiiude m'en viendra.

— A la bonne heure, Edouard; à cette condition vous êtes pardonné; mais pas de rechute, entendezvous?

— Eh bien! Coralie...

— Parfaitement; vous voyez qu'on s'y fait.

— Coralie, il Fne semble que nous n'avançons guère noire besogne. Si vous ni'indiquiez les changcmenis que vous dés'rez.

EDOUARD MONGEr,0?î. 59

Au lieu de me répondre, elle étendit la main vers le manuscrit, s'en empara et le fit voler à rexlrémité du boudoir, puis se rapprochant de moi et se plaçant de manière à ce que je ne pusse ni éviter son contact, ni fuir son regard :

— Edouard, me dit-elle, laissons ces niaiseries, Saint-Léon y songera. J'ai à vous entretenir de choses plus sérieuses. Mais regardez-moi donc en face, mou garçon! est-ce que je vous fais peur?

— Oh! non, mad... Coralie, veux-je dire.

— Dans ce cas, rapproctiez-vous de moi, poursuivit la sirène... plus près encore... c'est déjà mieux ainsi. Il s'agit d'une confession, Edouard, et vous savez que dans une confession on met

aussi peu de distance que possible entre les lèvres et l'oreille. Allons, voilà qui est bien; maintenant, ne bougez pîus.

— Vous faites de moi ce que vous voulez, lui dis-je.

— Voyez le pauvre garçon, s'écria-t-elle gaiement; et n'est-ii pas vraiment bien à plaindre? Dans un instant, monsieur, vous porterez la peine de tout cela. Mais n'ai-je pas dit : Monsieur?

— Oui, madame.

— A l'amende tous les deuxetconcluons. Edouard, ajouta-t-elle, en donnant à sa voix des inflexions plus douces, voici une heure que je m'occupe à lire dans votre pensée; vous allez me dire si ma pénétration est en défaut. Mais, avant tout, me promettez-vous de répondre avec franchise?

Cette inteipellation directe m'embarrassa; cependant la comédienne m'avait dit cela d'un ton si séduisant et avec tant de bonté dans le regard, que je n'hésitai pas à répondre d'une manière aflirmalive :

— Coralie, je vous le promets, lui dis-je.

— Eh bien! mon pauvre Edouard, vous êies amoureux, voi!à ce que j'ai lu dans votre pensée. Ai-je deviné juste?

Au lieu d'accroître mon embarras, cette question me replaça sur un meilleur terrain. Depuis que l'entrevue avait pris un caractère familier, je me sentais en proie à un remords dont je ne pouvais m'affranchir. Il me semblait que je violais la foi jurée, que ma place n'était point là, que je n'aurais pas dû me laisser entraîner sur une pareille pente. Le terrain où je marchais me faisait l'effet de ces prairies mouvantes, parées de gazon et de fleurs et

qui engloutissent sans retour ceux qui y posent le pied, ijui m'assurait que le souvenir de Mariette me donnerait toujours la force de résister? et, même avec ia certitude de vaincre, le rôle que je jouais était-il celui d'un homme animé d'un amour sincère?

Le hasard m'oflrait le moyen de prendre une revanche; je m'empressai de ie saisir. Au lieu de reculer devant un aveu, de chercher des faux-fuyants, je pris le parti d'être sincère. Déclarer mon amour, c'était venger Mariette de ce qui venait de se passer, et la placer sur une sorte de piédestal. Celte conduite avait des dangers; je pouvais blesser Coralie, et, parconirecoup, l'indisposer contre Saint-Léon. Cependant je n'hésitai pas :

— Oui, madame, lui dis-je d'une voix ferme, vous avez deviné juste. J'aime ma fiancée.

Soit que cet aveu ne blessât point la comédienne, soit que le théâtre lui eût donné le talent de se contenir, mes paroles ne parurent pas éveiller chez elle d'impression fâcheuse. Sa bonne humeur au contraire s'en accrut.

— Eh! mon garçon, que ne parliez-vous? me ditelle. Vous avez une fiancée, el vous me le cachiez! Fi! Edouard, que c'est donc mal d'avoir des secrets pour ses amies! Mais je l'aimerai aussi, votre fiancée! Comment est-elle! Racontez-moi cela. Est-elle blonde? est-elle brune? Où la cachez-vous, cette perle de beauté?

Ces phrases étaient prononcées rapidement, avec une volubilité étudiée, et peut-être, en pénétrant dans le cœur de la femme, y eût-on trouvé les colères d'un espoir déçu. Cependant ce ne fut qu'un éclair; elle en revint bientôt à ce débit harmonieux et enchanteur dont elle connaissait la puissance ;

— Vrai, Edouard, dit-elle, je m'intéresse auxamoureux, venez donc plus près pour médire cette histoire. Là, bien; et vous l'aimez de toute votre âme, n'est-ce pas?

. — Oh! oui, Coralie, de toute mon âme.

— Pauvre enfant, poursuivit l'actrice, voyez donc comme d'y penser seulement, cela l'émeut! Sa figure ressemble à un brasier; sa main est toute tre.ublante! Et son cœur, comme il bai! Mais, mon garçon, ne le prenez donc pas avec tant de feu. Et elle vous aime aussi sans doute?

— Si elle m'aime, Coralie! En doutez-vous?

— C'est juste, Edouard; la belle question que j'ai faite là! Qui vous voit, doit vous aimer. Un air si bon, et puis tant de fraîcheur! Je ne parle pas du caractère; le vôtre doit être excellent. Allons, c'est décidément une fille heureuse que voîre fiancée, ajouta-t-elle avec un accent plein de mélancolie.. Il est si dilUcile de bien s'assortir. Quelle loterie que l'amour! Eh bien! votre fiancée y a eu un bou

lot; tant mieux pour elle. Et cornaient la noaimez-vous, Edouard?

— .Viarietie, répondls-je avec un certain orgueil.

— Mariette, reprit raclrice; encore un nom que j'aime! C'est singulier comme nous nous rencontrons, Edouard! Si j'étais homme, je chercherais une femme qui s'appelât Mariette; c'est un nom doux à prononcer. Et c'est une blonde sans doute que votre Mariette?

— Non, Coraiie, rép!iquai-je, elle est brune, mais avec une blancheur de blonde. Si vous la voyiez, vous en seriez émerveillée.

— Je n'en doute pas, mon garçon, dit la comédienne; il faut qu'elle soit bien, puisqu'elle vous a plu. Biune avec la blancheur des blondes, c'est la perleciion, ajouia-i-elle d'un ton où perçait quelque ironie. Coraîncnt auiiez-vous pu résister à cela, mon bel Edouard? Et sans doute vous la voyez chaque jour?

— Impossible, lui dis-je, elle est trop loin.

— Ah! répliqua t-elle, en laissant échapper un léger cri de joie ou de surprsc.'elle est loin? et où estcUe donc?

— A Verrières, répondis-je.

— Une (ille des champs, s'écria-t-elle, je conçois; une bergère de la banlieue. Eh bien! Edouard, j'en suis enchantée. Vous èies à la bonne souice. Rien n'est divin comme les passions pastorales. J'ai toujours envié les belles dames de l'autre siècle qui s'en allaient rêver dans leurs parcs, la houlette en main et suivies de deux moutons, ornés de faveurs roses. J'auiais été folle de ces plaisirs. J'aime tant les beigeries; il ne nicmauquequ'uu berger qui soit toutàfailà mongoûi.

Ainsi, peu à peu, la comédienne m'amena à lui faire nne confidence complète. Quand je m'arrêtais dans mon récit, elîe savait m'imprimer un nouvel élan et parvint à ra'arracher de la sorte et di'tai! par détail, Thistoiie entière de nos amours. On eût dit que celte passion pleine de fraîcheur allait réveiller dans son cœur aride la sève qui y sommeillait. C'était pour elle comme le bois de

palmiers au bout d'une course ardente, comme un vase rempli de lait après les fumées de l'orgie. Elle semblait se plaire à ces tableaux, s'y retremper, y rattacher un souhait ou un souvenir. Parfois, lorsque j'en arrivais aux plus vifs épisodes de noire Odyssée amoureuse, elle prêta t une attention si grande qu'on eût dit que son âme était suspendue à mes lèvres. Il y eut un instant oijelle se rapprocha de moi au point que nos soulllesse confondaient et que les anneaux de ses beaux cheveux venaient se jouer sur mon visage. Vainement aurais-je essayé de délivrer mes mains de la prison où elle les retenait captives. Elle paraissait en disposer comme d'un bien qui lui apparlenaiiet que j'aurais aliéné.

Tant que la chaleur du récit ui'eiiiporla, je remarquai à peine ces circonstances. J'étais tout à mon amour, et, en parlant de Mariette, je me croyais à Verrières, sous les futaies, cueillant des fleurs pour ma liancée ou l'aidant à replacer des oisillons dans leur nid. Ma pensée s'envolait bien loin de ce boudoir, Lien loin de cette femme, belle comme une Médéeet, comme elle enchante» esse. Je ne voyais rien de ce qui se passait autour de moi; mou imagination seule avait des jeux qui ne tenaient compte ni des obstacles, ni de la distance. Ainsi l'arsenal des séductionss'épuisait dans ic vide; aucun coup ne portait. J'étais trop

bien défendu quand je restais sur le terrain de mes amours. Leur souvenir était pour moi comme l'un de ces nuages secourables dont les dieux païens entourent, au moment du péril, leurs héros favoris. Derrière ma ûancée, j'étais invulnérable.

Coralie s'en aperçut, elle comprit qu'elle m'avait donné un point d'appui et une armure. Je ne sais quel plan nouveau traver-

sa alors son esprit; mais ce ne fut plus la même femme. 11 se passa en elle une lutte évidente entre l'orgueil blessé et une fantaisie mal contenue. Je parlais encore et elle n'écoutait plus. Enfin, comme emportée par une pensée intérieure, elle me serra vivement les mains :

— Edouard, mon ami, comme vous savez aimer! s'écria-t-elle.

Je la legardai, ses yeux jetaient des flammes, son visage respirait la passion. On la voyait éclater surtout dans le fréinissemeni des lèvres. La position devenait critique, etje ne saiscoramentseserait terminée l'entrevue, si la j)orie ne se fût ouverte brusquement. Ursule entra :

— Madame, dit-elle d'un air mystérieux.

— Eh bien! qu'est-ce, petite? répondit la comédienne, retrouvant tout son calme en un clin d'oeil.

— Monsieur Albert, madame! Il monte l'escalier, dit la suivante. Coralie se leva; je l'imitai.

— Fais-le passer parle salon, Ursule, dit-elle. Puis, quand la suivante fut sortie, elle me conduisit

vers l'un dos angles du boudoir, où eilc pressa un ressort caché par la tapisserie. Le panneau joua, et il se fil une ouverture.

— Nous nous rc verrons, Edouard, ajouta-t-elle en m'accompagiianl d'un dernier regard.

Je m'engageai dans Tissue, elle panneau se referma juste au moment où la porte du boudoir s'ouvrait au nouveau visiteur. Je regardai autour de moi et reconnus un couloir sombre où je cher-

chai mon chemin à tâtons. Heureusement la suivante vint à mon secours et me conduisit vers la porte.

Je franchis l'escalier, et. une foisdebors, je respirai plus librement; jamais je n'avais éprouvé un pareil bonheur à fouler le pavé des rues.

V. — L? ^éîe de Sceaux

Quand je revis Mariette, le souvenir de cette aventure me poursuivait encoie, et cependant je gardai là-dessus le silence le plus complet. Il suffisait que je m'en fusse tiré à mon honneur pour avoir le droit de vivre en paix avec ma conscience. A quoi bon d'ailleurs troubler une ame virginale par des confldences de celte nature? Ne valait-il pas mieux laisser à ce lis des champs toute sa blancheur et toute sa pureté? Je me tus; le hasard se chargea de me prouver que c'était une faute.

Jamais nous n'éprouvâmes une joie plus douce, plus tranquille que ce jour-là. L'aprèsdînée s'écoula dans le jardin où le pèreGrandchamp nous suivaitde l'œil, tout en ayant Ta r de soigner ses cobéas et ses géraniums. Le rusé villageois nous laissait une liberté complète, mais à portée de son regard. Lorsqu'une charmille élevait enire nous et lui un rideau trop sombre, il ne manquait jamais de tourner l'obstacle et de se remettre à un meilleur point d'optique. Puis, quand

nous passions à ses côiés, il nous disait avec la bonhomie dont il couvrait ses malices :

— Ne prenez pas garde à moi, mes petits loups, je surveille mes boutures.

Ou bien il se donnât le plaisir de nous intimider avec un peu de science, empruntée à ses étiquettes:

— Venez donc, enfanis, s'écriait-i! de loin, venez voir ce i-ibes iivacrispa! Comme il est chargé cette année!

C'était tout simplement un groseillier à maquereau; et Dieu sait quelle figure fais<iii son nom latin en passant par la bouclie de Grandchamp!

N'iniporie, nous étions heureux; la liberté n'eût rien ajouté à notre bonheur. Je marchais près de Mariette et tenais sa main dans la mienne; je lui racontais ce que j'avais vu chez Bernard, et les plasirs de cet intérieur si calme, si doux, si retiré. Les heures s'envolèrent ainsi, et la nuit allait me forcer à laretraite, quand elle me dit :

— Edouard, vous viendrez dimanche, n'est-ce pas? N'a'lez pas y marjquer!

— Vous savL'zbien, Mariette, répondis-je, que c'est mon habitude la plus chère; pourquoi cette demande?

— Vous n'en devinez pas le motif, Edouard? Voyons, cherchez.

— Non, I\lariette, répondis-jc après avoir réfléchi penrlant quelques instants; j'ai beau chercher, je ne devine pas,

— Vrai, vous auriez oublié notre bal de Sceaux? Qui lanraii cru, monsieur?

— C'est juste! .i;'écriai-je avec le geste d'un homme qui a manqué de mémoire; où avais-je donc la tète?

Il faut dire que cet anniversaire était pour tout le bourg robjei d'un culte très-assidu. On se préparait de longue main à la fête de Sceaux; on en causait un mois avant, un mois après. La société parisienne y affluait, et Verrières profilait de l'occasion pour voir le beau monde sans trop de déplacement. Chatenay, Bièvre, Antony, Bourg-la-Reino, faisaient le même calcul, et i! en résultait un double concours, l'un citadin, l'autre champêtre, qui contribuait beaucoup à l'originalité de la fête.

Mariette n'en dormait pas depuis huit jours; elle aimait la danse comme l'aime toute jeune liile, et il était naturel qu'elle cherchât à s'assurer de l'exaclitude de ses danseurs.

— Surtout ne vous faites point 'attendre, me ditelle, au moment des adieux; ce sera charmant, Edouard. Allons-nous sauter! Allons-nous rire! La famille y vient, nous sommes une maisonnée. Votre mère, non; elle ases offices; mais votre tante en sera. Bah! la carriole est grande : soyez exact.

— Mariette, lui répondis-je, quand il s'agit devenir à Verrières, c'est mon cœur qui me donne l'heure, et il n'est jamais en relard.

— Et vous me ferez monter sur les chevaux du jeu de bagues, n'osi-ce pas, Edouard?

— Oui, Mariette.

— Et nous nous ferons dire la bonne aventure, ajouta-l-elle tout bas et presque dans mon oreille.

— Nous ferons tout ce que vous voudrez, Mariette, lui répondis-je.

Je la quittai sur ces mots, et vécus comme elle pendant toute la seiuaine sur le plaisir que nous allions goûter. J'avais complètement oublié Coralie. Mon chef

insistait, il est vrai, pour que je la revisse, et ces instances n'étaient probablement qu'un contre-coup, mais je trouvai des prétextes pour éluder cette seconde épreuve. Saint-Léon se vit obligé de se passer de tiers et de traiter iui-inéme avec la reine du Vaudeville.

Il avait plu dans le courant de la semaine, et je craignais que le mauvais temps ne se prolongeât de manière à déranger la fête. Il n'en fut rien; le soleil se leva radieux comme s'il eût voulu entrer pour quelque chose dans nos plaisirs, et fournir sa part à notre joie. Je partis de très-grand matin, gai, dispos, le cœur plein d'enchantements. A la rigueur, j'aurais pu m'arréter à Sceaux et y attendre la famille. C'était m'épargner un double trajet , et tout autre qu'un amoureux eût fait ce calcul. Moi, je ne vis que le bonheur de rouler en carriole avec Mariette, de la voir plus tôt, de rester plus longtemps à ses côtés et de sentir dans les cahots du chemin son corps charmant rencontrer le mien, sa tête elileurer la mienne.

A Verrières, quand j'y entrai, une efl'ervcscence générale régnait dans les esprits. Les jeunes filles étaient sur leurs portes, vêtues de blanc, quoiqu'il ne fût que huit heures du matin. Elles ne pouvaient tenir en place, tant leur impatience était vive, piétinaient comme si elles eussent entendu l'archet du ménétrier et remplissaient les rues du bourg de leur babil. Plus calmes, les

grands parents veillaient aux apprêts du déjeuner, ou portaient l'avoine au cheval aOn de le mettre en état de fournir une course brillante. Chez ma mère, je retrouvai les mêmes émotions. Non pas qu'elle y fût pour riiMi; la pieuse femme avait déjà pris le chemin de l'églisp, et le seul avantage qu'elle se promît de la fêle, c'était d'avoir

plus de temps libre pour ses exercices religieux. Mais ma tante Brigitte ne voyait pas les choses au même point de vue. Daas ces jours solennels, il lui prenait des retours de jeunesse, et elle exhumait de son armoire un de ses plus brillants costumes de cour. C'était une robe de velours grenat avec la taille près des aisselles et une fraise à la Marie-Louise, qui ressemblait à un écran autour du visage. Si l'on y ajoute une toque à plumes et des souliers de satin blanc, on aura la veuve du général Pétermaun au grand complet ei sous les armes.

Je la trouvai dans cet attirail, roide, gourmée, mal à Taise, comme on l'est dans des habits d'emprunt; elle allait et venait d'une pièce à l'autre, et paraissait eu proie à des accès d'impatience :

— Ah! te Noilà, mon fils, dii-elle en me voyant. A la bonne heure, c'est de l'exactitude, lu n'es pas comme ce Grandchamp qui n'en finit plus.

— Voulez-vous, ma tante, que j'aille voir où il en est, lui dis-je, heureux de trouver un prétexte pour rejoindre sur-le-champ Mariette.

— Oui, mon garçon, dit la générale, va les pousser un peu; autreihent nous ne quittons pas d'ici avant le soleil couché.

Mariette était prêle; en b'anc delà têle aux pieds comme une vestale : une simple robe de percale, mais qui rhabillait à ravir, un bonnet à nœuds roses et des souliers de prunelle; tout cela porté avec une grâce et une candeur célestes. Les vierges qui conduisent les chœurs divins ne sonl pas plus belles qu'el e ne l'était. Je lui tendis la maiu, elle avança la sienne en rougissant, et, eidiardi, j'allais approcher mes lèvres de ses joues veloutées, lorsque nous entendîmes le pas lourd

et cadencé du père Grandchamp qui revenait des écuries. Ce bruit nous frappa d'immobilité.

— Tiens, c'esi toi? me dit le pépiniériste en entrant; déjà arrivé de la ville? peste, que d'ardeur! Et va t-il longtemps que tu es ici, mon gars? ajouiat-il en nous enveloppant de son regard soupçonneux et fin.

— Mais non, peii-t père, dit Mariette, Edouard est entré quasiment comme vous, il y a cinq minutes à peine.

— Bah! quand il y serait depuis plus longtemps, s'écria le faux bonliomme, voyez où serait !e mal. Mon garçon, ajouta-t-il, va dire à ta tante que la grise est sur son avoine et que nous partirons dans une demiheure d'ici.

En effet, la carriole fut bientôt devant nôtre porte, et la générale y monta dans les atours de l'empire. Tant bien que mai elle

arrangea sur les banquettes les flots de son velours grenat et défendit sa toque à plumes contre les cerceaux d'osier qui formaient le ciel de la carriole. Elle n'osait bouger de peur de compromettre cet édifice majestueux, et portait sa tète comme un saint sacrement. Grâce à ce luxe de précautions, la toilette im|jériale put arriver à Sceaux sans trop de dommage. Grandchamp avait la conscience de ce qu'il conduisaii; il ne voulut pas entrer dans la ville sans un peu de fanfare, et se mit à ébranler l'air à coups de fouet. C'était bien le moins que l'on pût faire pour une générale en grand costume.

A peine eûmes-nous mis pied à terre, que nous nous dirigeâmes \ers le ihéâire de la fcle. Grandchamp donnait le bras à matante Brigitte et semblait glorieux de |)i oiiicner tant de falbalas; moi, je me chargeai de

Mariette, heureux de me sentir si près de ma blanche colombe.

C'est dans les avenues du vieux château de Sceaux, que se groupait alors le mouvement forai(î,et les promeneurs pouvaient fouler les pelouses de ce beau parc, lémoiu de tant de magnificences. Que de gloires ont passé sous ces voûtes de verdure! Que d'ombres aimables on pourrait retrouver dans ces labyrinthes, le long de ces étangs, sur ces décombres même, monument des vengeances populaires. Voici Colbert qui eut un château comme Fouquei et ne Texpia pas comme lui. Voici la duchesse du Maine, la fée de Sceaux, qui avait rêvé un trône et une cour, et ne pul avoir qu'une académie de gens cVélite. Heureux mécompte dont elle sut mal se consoler! Autour d'elle et sous ces beaux ombrages, ac-

couraient Voltaire, Lamotie, l'abbé Genest, Fontenelle, Malezieu, et elle ne se trouvait pas suffisa.umeni indemnisée de la perle d'une couronne par le commerce de ces beaux esprits. Plus près de nous, voici le duc de Penthièvre, nature douce et touchante, etdans l'ombre, Florian, le prince de l'idylle qui essaya de jeter la France du côté des bergeries, à la veille d'une révolui.on.

Avant de nous mêler aux jeux forains, nous fîmes une longue couise sous les grands arbres du parc. Mariette eût mieux aimé se porter du côté du bruit; moi, je préférai un plaisir plus recueilli. Ma tante Brigitte nous laissait libres en matière de direction; l'important pour elle était d'avoir sous la main une victime qui écoulât ses récits et prît goût aux bullelins de la grande armée. Elle avait entamé le pépiniériste sur l'aflfaire dEyIau et ne lui faisait pas grâce d'un obus. Par une complication fâchtuse, Péiermann

avait reçu dans raction une légère blessure; ce détail entraîna de nouveaux développements. L'auteur dut assister au pansement et allei* jusqu'aux limites de la cure. Graiidcliamp s'y prêtait; à part s?s ruses, il avait du bon; c'était d'ailleurs un ctrand honneur pour un rustre comme lui que d'avoir sous le bras une générale en robe de velours, et il savait acheter cela par un peu de co'itplaisance.

Mariette insista si bien, que nous revînmes enfin du côié de la foule. Déjà le préau était rempli de curieux et les bateleurs avaient commencé leurs parades. C'était, enti e eux, à qui njènerait le plus de vacarme et se livrerait à une concurrence plus bruyante. La troujpeite à clé répondait aux délis de la grosse

caisse, la cloche à ceux du cornet à piston. La voix humaine cherchait de loin en loin h dominer ce tumulte, et n'y parvenait qu'à l'aide de ces sons rauques dont l'alcool dote les poitrines vouées à l'éloquence en plein a r. Des Ilots de peuple allaient et venaient d'une exhibition à l'autre, se croisant, se heurtant en sens contraire. Impossible de se parler, de se maintenir en groupe au milieu de ces chocs eî de celte confusion. Vingt fois nous peidîmes de vue Grandchamp et ma tante, et vingt fois il fallut faire des ellorts inouïs pour les retrouver. Il y eut même un instant où nous les crûmes coini)létement égarés. Ma tante Brigitte avait aperçu au fond d'un cabinet de personnages en cire un tableau où figurait Poniatowski se précipitant dans les Ilots de l'E ster, et elle li'avait pas voulu passer outre sans revoir ce bravo qu'elle avait, disait-elle, beaucoup connu. Or, à l'intérieur (!e la baraque, il y eut, pour ainsi dire, siibstiiuiioii de héros: au lieu d'un Poniatowski ,

ma tante reconnut postivement un duc d'Abraniès.

Depuis quelques instants, Mariette était revenue sur une idée qiii la poursuivait; elle voulait se faire dire la bonne aveuturo. Quand les grands parents nous eurent rejoints, je présentai la requête et elle fut accueillie. Justement nous passions devant un magicien qui sedisa t hrevetéde la société de médecine, et successeur du grand Estella. C'était vingt sous pour le petit jeu; nous entrâmes. Rien ne manquait à Til- Insion : l'intérieur éiait tendu en noir et constellé de signes cabalistiques d'un rouge ardent; dans des Goles pleines d'une eau-dc-vie colorée nageait une belle collection de reptiles; des réchauds, dos aîambics complétaient le mobilier. C'étaient les outils du grand jeu, auquel nous n'avions

aucune espèce de droit. Il nous fallait conformer nos préientions à noire forlune. Du reste, le pilre chargé du céiémonial nous avait introduits avec beaucoup d'égards et comme s'il se fût agi de millionnaires. I suffisait que nous fussions des clients; ce titre nous ahritait, ei il avait du pri^» puisqu'du dire de l'affiche, le roi de Prusse l'avait porté.

A notre entrée, le magicien se leva; il était vêtu d'une longue robe bariolée comme sa tenture, et coitTé d'un chapeau pointu, symbole ordinaire de son art. Son premier soin fut de nous envisager a\qc attention, afin de s'assurer de son terrain et de voir à qui il avait affaire. Il s'aidait évidemment de Gall et de Lavater, et plus encore de quelques indications extérieures pour conduire celte étude à un bo!i résultat. L'essentiel était qu'il ne prît pas des gens de Paulin pour des colons d'Amérique; le reste était laissé à la liberté de l'interprétation. Quand sou inspection fut

passée, il prit des cartes; c'était le petit jeu, la limite (le notre droit. Mariette se présenta la première pour connaître ce que l'avenir lui réservait. Le sorcier exécuta quelques pa^^scs avec la baguette de coudrier, puis il étala ses cartes une à une avec la gravité d'un homme qui se rend l'organe du destin. Me voyant auprès de ^îarieite, il parla naturellement d'un blond qui était en voie de réussite et de qui elle n'aurait à attendre que de bons procédés. C'était la part du client, ei tout ce que nous devions attendre dupeiit jeu; mais il restait à faire la part de la magie :

— Attention, dit le sorcier jetant sur la table un valet de pique; voici un brun qui est animé des pUis mauvaises intentions. Il ar-

rive, je îe vois; il se déclarera aujourd'hui même. Que le blond s'en méfle!

Là-dessus Toi acle appliqua sur la table un nouveau coup de baguette et nous en eûmes pour notre argert.

— C'est égal, disait ma tante Brigitte en sortant, Je le tiens pour un pauvre homme; il ne va pas au talon de mademoiselle Lenormand. En voilà une qui savait le fin du fin! Pour preuve, elle a i>ré(lil que Napoléon mourrait sur un rocher, si toutefois il y est mort. On saura cela dans cinquante ans d'ici. Enfin n'importe, mêlions (ju'il y soit mort, puisque c'est le bruit généraleiiio!it reçu. Alors mademoiselle Lenoruiand aurait bien deviné. Eh bien! moi je l'ai connue, la Lonorinand, et très-intimement connue. F igurez-vous, Gr.indrhamp, que j'y vais un jour en cachette; Pétermann n'aimait pas ces simagrées. J'y vais donc en cachette (t je dépose en entrant cinq napoléons sur la table. Ile, sensible à c«' procédé : —Madame, me ditelle, à ce prix vous aurez le jeu de l'impératrice José-

phir>e, lout ce que nous avons de mieux, !e marc da café. Bien! J'attends. Elle met sa marmite sur le feu et je lui laisse faire sa cuisine. De temps en temps elle manonnait quelques mots et jetait dans son potau-feu de la sauge, du romarin, des feuilles de lalTrier, enfin quesais-je, moi? un tas d'herbages. J'attendais toujours. Elle remunit la sauce avec un balon rouge, et continuait à réciter des salamalecs : c'était curieux au possible. Enfin, quand le bouillon est complet, elle me fait signe d'approcher et d'y lire mon sort : — Voyez, me dit-elle. — Quoi? lui dis-je, c'est noir comme de l'encre. — Vous ne voyez pas les lignes de vie? ajouta-t-elle d'un air enflammé. — Je ne vois rien du tout, lui répondis-je en m'obstinant, — Eh bien! me dit-elle,c'esttoujoursaiusique

cela se passe; les personnes que la chose touche n'y voient rien. N'empêche qu'il y a là dedans cent sept ans pour votre époux et pour vous cent vingt-deux ans, l'âge du plus vieux corbeau que la terre ait connu. Vous avez dixhuit mille SX cents lignes de vie, et votre époux dixsept mille quatre cents. Total: trente-six- mille lignes de vie à vous deux, couple fortuné! Elle me renvoya là-dessus; elle avait du monde dans l'anilchambre et cinq maires de café à faire. Voilà ce que j'appelle opérer, et non ce que nous a fait ce pleutre. Péiermann est mort, cela est vrai, mais le boulet n'était pas compris dans les dix-sept m Ile lignes de vie. La Lenormand me l'avait dit : Quand U y a un boulet, c'est à refaire; notre art n'y peut rien.

Tout en causant ainsi, et prenant des distractions à droite et à gauche, la journée s'avançait, Mariette avait encore une fantaisie et il fallut absolument la satisfaire; elle voulait mouler dans l'une de ces balan-

çoires qui pivotent sur elles-mêmes et ressemblent à la roue crixion. C'est un singulier pliénomène que ie goût prononcé de presque toutes les femmes pour cet exercice circulaire. Il ne se trouvait sur le champ de foire que deux établissements pourvus d'un mécanisme dont le jeu oIFiît quelque garantie. INous nous en rapprochâmes, et il fallut attendre qu'il y eût quelques vacances. Enfin, Mariette parvint à se placer dans un char, et j'alla s m'installer à ses côiés, quand je fus prévenu par un beau cavalier, et jeune encore plus que beau. C'était un garçon qui ne devait pas toucher à ses vingt ans; mais son visage avait celte expression caractérisée, apanage des types réguliers et des grandes races. Tl était brun avec des tons mats et des cheveux d'un noir bleu, enca-

drant l'ovale le plus noble et le plus pur. Sa lèvre supérieure portait un petit duvet noir qui semblait mis là tout exprès pour faire ressortir les dents les plus blanches du monde. Doué d'une taille riche et svelte, il semblait avoir pour lui la souplesse et la force, et son œil fier et doux annonçait rinieliigence et la bonté.

Qu'on 'juge de mon étonnement lorsque je vis Mariette livrée à de telles mains. Je voulus réclamer, la faire descendre, invoquer l'autorité paternelle. Il était trop tard, la machine venait de s'ébranler, et Mariette fut enlevée dans l'espace. Pour me rassurer, je me dis qu'il n'y avait là qu'une rencontre fortuite, un dos mille incidenis d'une fêle publique. Une fois le jeu fini, le beau cavalier tirerait de son côté, Mariette du sien, et tout serait dit. Cependant je ne perdais pas de vue le véhicule aérien où le couple s'était assis. Celle surveillance de jaloux me réservait

une nouve'Ie surprise. Etait-ce bien Mariette que j'avais sous les yeux, et que signifiait cette attitude? Le jeune homme lui avait passé la main sous la taille afin de la rassurer contre les frayeurs que lui causait le balancement, et en même temps il causai t avec el'e de la manière la plus amicale, la plus intime. Loin de s'en défendre, Mariette lui répondait, et, par intervalles, se livrait à de longs éclats de rire. J'étais anéanti; pour la première fois, le démon delà jalousie vint me mordre le cœur et y causer une blessure profonde.

— Le sorcier avait raison, m'écriai-je avec amertume; voici que le valet de pique est venu. Un brun, les cartes disaient vrai.

Ce jeu se prolongea pendant un temps infini au milieu d'une angoisse déplus en plus vivo. On eût dit que le jeune homme s'était entendu avec l'entrepreneur pour pousser la partie bien au

delà des limites ordinaires. Enûn, la balançoire s'ari éta, et Mariette toucha le sol.

— Merci, monsieur Ernest, dit-elle au jeune homme, qui s'éloigrrait après nous avoir salués avec une grâce tout aristocratique.

— Vous le connaissez donc? dis-je à Mariette sur un ton presque brutal.

— Si je le connais! me répondit-elle en riant; si je connais le comte Ernest! Tout enfants nous nous sommes vu . Demandez à mon père.

Grandchamp était intervenu pour compléter spontanément l'explication.

— C'est un fi!s d'Hautefeuille, disait-il à ma tante; un garçon charmant. J'ai vu ça au maillot. Voici vingt ans que j'ai des terres à bail de la famille. Lesp'usri-

ches propriéi aires de Vauhallan; des gens cousus d'or, et bons, et honnêtes, et pas flers!

La nuit se faisait, nous prîmes !e chemin de la salle du bal. Déjà la grande société était arrivée; les châteaux des environs en avaient fourni une part, Paris le reste. On sait quelle fut alors la réputation du bal de Sceaux. C'est là que se réglaient les modes d'été, et que se passait la grande exhibition des toilettes champêtres. Un vrai congrès d'élégance et de goût, auquel on se rendait de toutes parts. La réunion était magnifique ce jour-là; la beauté du temps y avait attiré une foule charmante et nom-

breuse. Aussi avait-on de la peine à trouver place dans l'enceinte où se formaient -les quadrilles. Il fallait cependant se procurer quelques sièges, afin que ma tante pût étaler tout à l'aise lespoir.-pesde sa toilette impériale. Je confiai les deux femmes au père Grandchamp, et me mis à la recherche. C'était une lâche dillicile, au milieu de la cohue et dos nouveaux arrivants qui débordaient de toutes parts.

Enfin, je finis par découvrir dans un coin trois chaises vides, et m'y précipitai comme sur une pioie. Il ne s'agissait plus que d'y faire an iver les personnes auxquelles je les destinais, opération aussi difficile que celle dont j'étais venu à bout. Je m'adressai aux voisins, et employai toutes les ressources de mon éloquence pour qu'ils empêchassent u)a propriété de tomber d.ins liî domaine public. Cette précaution prise, je ni'élançai de nouveau dans la foule en m'orienianl, à l'aide de (luclques indications, comme un pilote sur des Ilots Inconnus.

L'archet de l'orchestre venait de donner le signal d'un (pia-driilc, cotjui ajoutait encore aux dilUcullés de

la circulation. Enfin, à force de jouer des coudes et des épaules, je parvins de nouveau à Tendroit où^j'avais laissé matante et Mariette. Elles ne s'y trouvaient plus; c'était à se désespérer. Je ne savais que faire, lorsqu'en jetant les yeux veis la ligne des banquettes qu'occupaient les dames, j'aperçus, sur un siège élevé, ma tante Brigitte qui attirait sur elle tous les regards de l'assemblée par sa robe en velours grenat et sa fraise à la Marie-Louise. Cette toilette faisait événement. Elle m'avait aperçu, et me faisait un geste dont je suivis la direct on. C'était un dernier

défi que me jetait le sort. Mariette dansait la 'première contre-danse avec le comte Ernest d'Hautefeuille.

J'éprouvais une co'ère furieuse et concentrée; volontiers j'eusse cherché querelle au jeune homme ou rompu ouvertement avec la coquette. Je me mis à les suivre de l'œil; c'étiiit toujours la mêuie familiarité, la même aisance; on ne pouvait pas m'insulter plus ouvertement et en face de plus de témoins. J'avais peine à me contenir, et peut-être me serais-je laissé aller à un éclat, lorsqu'une voix que je crus reconnaître prononça mon nom presque à mon oreille. Je me retournai vivement et ne pus contenir un geste de surprise.

— Cora'ie! m'écriaije. Eh bien! tant mieux.

VI. — In nuage

Coralie tenait le premier rang an bal de Sceaux; elle en était une des reines. Aucune femme n'y apportait des toilettes d'un goût plus exquis, d'une ri-

chesse plus grande. A peine !a sava'i-on arrivée, qu'il se formait près d'elle une cour de brillants cavaliers, et c'était à qui d'entre eux briguerait Phouneur de la conduire à un quadrille. On citait même des querelles qui s'étaient engagées entre ses danseurs pour des erreurs de mémoire ou des questions de préséance. Quand je me retournai, à l'appel de mon nom, Coralie formait le centre d'un groupe où je reconnus Saint-Léon et Albert. Cette rencontre eût été pour moi, que'ques heures auparavant, une source d'embarras; j'y VIS un secours inespéré que

m'envoyait le ciel, un moyen infaillible de vengeance. Puisque Mariette me bravait ouvertement, il fallait accepter le déli, et rendre «iuei re pour guerre. Ainsi me parlait mon cœur ulcéré, et je lui obéis. Je m'approchai de la comédienne, qui m'accueillit avec le sourire sur les lèvres.

— Vous ne dansez pas, Edouard? tue dit-eile.

— Faute d'une danseuse, lui répondis-je vivement.

— Qu'à cela ne tienne, Edouard, répliqua-l-elle sur le même ton ; me voici. Vous voyez, messieurs, yjouta-t-elle on se retournant veis un groupe, c'est moi qui ai fait les Irais cette fois.

J'eus à peine le temps de saluer mon chef et le directeur. Coralie ui'emtnena à travers la foule, qui lui ouvrit un passage. Sur ses pas s'élevait un concert de louanges, un murmure d'admiration. Jamais elle n'avait si bieti rcnconiré en fait de toilette; chacpie objet était assorti au caractère de sa beauté. B;en n'est plus rare chez les femmes que ce seniimenl de riiarmonie et ce goût que Ton peut appeler un goût (le relation. Coralie le possédait au plus haut degré, et, en outre, elle avait eu une veine heureuse. Je ne

détaillerai rien de ce qu'elle poiiail. On est toujours mal venu à parler des modes qui remontent si loin; cVst en détruire le prestifie. Qu'il suflfise de savoir que M. de la Mésangère, l'arbilre du temps, en lit le sujet de irois articles, dont il enrichit son Journal des Daines, et qui eurent le plus grand succès dans le monde des ducliesses et des couturières.

En se dirigeant vers le quadrille, Coralie eut le soin de se pourvoir d'un vis-à-vis, et entre une pastourelle et une tréniiz, nous nous mîmes en ligne. Je me plaçai en face de Mariette, de ma-

nière à ce qu'elle pût essuyer toutes les foudres de mon regard. La jeune fille m'aperçut, et la vue de cette be le dame qui figurait à mes côtés lui causa évidemment un peu de surprise. Mais ce ne fut qu'un sentiment fugitif; après m'avoir fait un signe amical, elle se retourna vers sou cavalier et donna cours de nouveau à son babil. J'étais furieux, j'aurais voulu pouvoir l'accabler d'injures. Elle m'aimait donc bien peu pour ne pas ressentir quelque atteinte de jalousie! Pendant que j'étais en proie à une torture intérieure, elle semblait se partager entre l'enivrement de la danse et les discours de son beau cavalier. Que me restait-il au milieu de tout cela?

Ma colère s'accroissait des efforts que je faisais pour la vaincre. Coralie, à chaque instant, se retournait vers mo ; il fallait lui tenir tète et répondre à ce qu'elle me disait. Je n'entendais plus, je ne voyais plus; on m'eiit pi is pour un insensé ou pour un homme ivre.

La danse n'était pas alors ce qu'on en a fait depuis, une proiuenade sur un parquet, avec quelques sou-

esauts pus ou moins gracieux. Il fallait marquer

Ven avant-deux par quoiques jelés-bailus, savoir dstinguer les sissonnes des pas de basque, les assemblés des ronds de jambes. Heureux ceux qui allaient jusqu'au peiit battement et connaissaient à fond la théorie des pas de bourrée! La royauté des bals leur appartenait; on les citait, on faisait cercle autour d'eux. De nos jours, cette royauté s'est déplacée; elle n'est plus dans le mollet, elle est dans les hanches. C'est un goût comme un autre; il nous est commun avec les Hotientots.

On devine combien, sous l'empire des sentiments qui m'agitaient, j'étais déplacé dans une contredanse. Je brouillais les figures, je me livrais à des entrechats compromettants. Dans le cours d'une trénitz, le pied me glissa sur un pas de zéphyre, et je faillis renverser les deux dames qui traversaient en même temps que moi. Coi alie ne savait que penser de ces écarts, ni quelle contenance faire près d'un danseur si inconsidéré. Elle essaya d'ubord d'y voir l'effet du prestige qu'elle exerçait; mais son coup d'œil était trop sûr pour qu'elle prît longtemps le change, et comme je venais, dans le cours d'une poule, de commettre une nouvelle gaucherie, elle me secoua par le bras, et me dit vivement :

— Où al'ez-vous donc, Edouard?

Précisément, Mariette et le comte Ernest se trouvaient par le mouvement des figures à peu de distance de nous au moment où Coralie m'adressa celte apostrophe. La fille de Grandchamp parut s'en émouvoir; elle se tourna de mon côté et m'adressa un regard dans lequel je crus deviner une expression de reproche. Puis la danse nous ayant mis à poi tée, elle me dit en passant :

— Edouard, avec qui dansez-vous donc?

Coralie l'eniendit; ce fut à son tour de ni'interro-

ger et de me demander des comptes.

—Quelle est celle jeune fillt? me dit-elle.

J'aurais mieux aimé m'épargner les frais d'une explication; aussi fis-je semblant de n'avoir point entendu. Coriilie ne se paya

point de ce silence:

— Je devine, dit-elle, c'est votre Mariette.

Je ne pus que baisser les yeux en signe d'acquiescement; elle continua :

— Vraiment, Edouard? Eh bien! vous avez la main heureuse; c'est un joli brin de fille.

J'alais iépondre, quand le mouve.nent des danses nous sépara; il s'agissait d'un eu avant-deux, et, comme la confiance m'était revenue, j'y réparai mes torts par un pas de bouirée qui obtint du succès. Coralie s'ébranla à son tour et mit aussi plus d'accent, plus de verve dans sa danse, si bien que l'attention de la galerie se porta de notre côté.

— Savez-vous, Edouard, continua la comédienne, pendant l'un des intermèdes, que plus je la regarde et plus je la trouve charmante, votre fiancée? Des yeux pleins d'éclat, des cheveux magnifiques et de la distinction. Décidément, vous avez du goût, mon garçon; vous ne placez pas mal vos amours. Quelle perle de v. liage!

Coralie aurait pu continuer longtemps celle apologie sans que j'y intervinsse en aucune façon. De nouveau mon attention s'était fixée sur le couple aux mouvements duquel j'attachais tant d'intérêt. Mariette ne m'avait pas fait les honneurs d'une diversion b en longue ; de nouveau elle semblait absorbée par le plaisir de danser avec un aussi beau tavalitr que le

comte Ernest. De temps en temps, elle relevait vers lui des yeux animés par l'émoiion du bal et Péclal de la fête. Ce bruit, ces danses lui causaient une ivresse dont un autre que moi recueillait le fruit, et ce larcin s'accomplissait en face du public, afin que l'insulte faite à mon amour fût plus entière, plus éclatante.

J'ignore si Coralie devina ma plaie secrète; toujours est-il qu'elle se plut à l'envenimer et à l'agrandir.

— Edouard, me dit-elle, quel est cet adolescent qui fait danser votre Mariette? Un cavalier accompli, par ma foi! Si jeune et si beau, cela promet. Le connaissez-vous, mon ami?

— Non, Coralie, je ne le connais pas, répondis-je avec une impatience fiévreuse.

— Il faut alors que votre fiancée le connaisse, ajouta l'actrice en dardant sur moi un œil (le vipère; car ils paraissent au mieux ensemble. Voyez, quelle intimité! Ce n'est qu'un enfantillage, je le vois bien. N'importe, Edouard, vous devriez les avertir. Le monde pourrait en causer.

II ne manquait à ma douleur que cet écho de la malignité publique. Je ne tenais plus en place, je sentais s'agiier en moi les mille couleuvres du soupçon. Oh! la jalousie! la jalousie! que je plains ceux dont l'âme a été faite pour servir de pâture à ce démon! Non, il n'est rien au monde qui puisse être comparé à un tel tourment. On s'accoutume à la misère, à la prison, à l'exil, à la honte même; on ne s'accoutume pas à la jalousie. Elle ne s'éteint jamais, ne s'use jamais, et, à défaut de réalités, s'en prend à des chimères.

Je me trouvais au plus fort de cet accès quand un

vertige soudain s'empara de la salle de bal. Sans motif apparent, les quadrlles se dispersèrent et un désordre général éciata parmi les spectateurs. Des cris d'effroi, des accents de détresse s'élevèr^t de tous côiés; on se heurtait, on s'étouffait, on cherchait à se précipiter au dehors par toutes les issues. La foule prenait des courants divers qui tantôt venaient se combattre, et tantôt formaient de rapides tourbillons. On sait à quel point !a peur est contagieuse et quels vertiges elle occasionne. Toute présence d'esprit s'évanouità l'instant même; il ne reste plus qu'un terrible et universel égarement. Que de douloureux exemples prouverait-jusqu'oiîpeut aller cette inOrmilé humaine! Il n'y avait plus à se demander d'où venait cet effroi, puisqu'il était lui-même un péril. L'essentiel était de se défendre contre des chocs énergiques auxquels rien ne résistait. Les bonnets, les nœuds de rubans, volaient de toutes parts; les dentelles s'en allaient en lambeaux, et c'est à peine si les robes pouvaient résister à des pressions exercées en sens inverse. Je lis à Coralie un rempart de mes robustes épaules, et tins mes bras arrondis autour d'elle afin de protéger sa toilette. De son côté elle se tenait serrée contre moi afin de faire le moins de volume possible; nos deux corps n'en faisaient plus qu'un. Je la conduisis ainsi doucement et sans dommage, vers l'une des issues où nous trouvâmes enfin de l'air et de Tespace.

Cette panique provenait d'un accident sans gravité: un quinquetqui servait à l'éclairage de la salle de bal s'était détaché de son panneau et avait causé un premier émoi en dispersant au loin l'huile dont il était garni. Cet incident n'eût rien été si la flamme n'avait atteint les toiles qui eniouraieni l'enceinle et menacé

les spectateurs d'un incendie généra!. De là celte première terreur qui s'était communiquée de proche en proche et avait placé la foule entière sous le coup d'un inexplicable vertige. D'ailleurs tout était réparé; quelques seaux d'eau avaient suffi pour éteindre la flamme, et chacun au dehors en était à rire de l'événement. Il estprobablequedansle nombre des rieurs il se trouvait quelques industriels dont la gaieté ne provenait pas, comme celle du public, d'un sentiment de mystification.

Lorsque Goralie fut à l'abri de celte bagarre, ma pensée se reporta naturellement vers Mariette, vers ma tante, vers Grandchamp. Je jetai les yeux autour de moi, et n'aperçus aucun d'eux. La comédienne avait retrouvé une partie de son monde; je la quittai pour aller à la découverte. Pendant quelques minutes mes recherches furent vaines; la foule continuait à évacuer la salle de bal, et rien ne m'y rappelait des visages connus. Je fis plusieurs fois le tour de l'enceinte; personne. Enfin, au risque d'y laisser les lambeaux de mon habit, je pris le parti de regagner l'intérieur, en avançant contre le courant. C'était une entreprise laborieuse; mais la passion qui m'animait eût vaincu des résistances plus grandes. Dès que j'eus fait un peu de chemin, je levai les yeux, et le premier objet qui me frappa, ce fut ma tante Brigitte qui n'avait pas abandonné son siège, et contemplait la foule d'un air majestueux. Sa robe grenat planait sur la foule et sa fraise à la Marie-Louise, calme et intacte, semblait faire honte à toutes ces toilettes eïiarouchées. (jrandcliainp était à cô;é d'elle; mais je n'aperçus pas Mariette.

Evidemment, il fallait se diriger de ce côté; j'y

prendrais langue du moins. Les difficu'tés étaient toujours grandes. La foule, qui s'obstinait sans raison à vider les lieux, formait un massif énorme, et je n'avançais qu'en me glissant entre les interstices, et à l'aide d'un mouvemeni circulaire. A peiire y voyaisje, tant le tourbillon était grand. Enfin, j'arrivai devant un obstacle qui me parut oflrir plus de surface que le reste. C'était un jeune homme d'une taille élevée, qui soutenait dans ses bras une femme évanouie. Au lieu de suivre le mouvement de la foule, il se dirigeait dans le même sens que moi. Les oscillations d'une marche inégale le (Tient incliner de^mon côté; je reconnus le com;e Ernest. Plus de doute, Alaiùette avait trouvé en lui un sauveur. Tout conspirait pour m'accabier.

Un dernier effort nous amena enfin auprès de Grandchamp. La jeune tille était revenue à elle, quand le comte d'Hautefeuille la déposa sur un siège à cô:é de ma tante, cl elle remerciait son cavalier par un sourire expressiL Ce fut ce moiaera que je choisis pour faire mon apparition et porter le trouble dans l'âme de la coupab'e.

— Me voici, lui dis-je.

— Un peu lard, répondit-elle le plus naturellement du monde. On vous a de\anré.

— Bien des grâces, monsieur le comte, dit Grandchamp au jeune homme qui s-'éîoignait; sans vous, la petite ne s'en seiaitjaniais tirée. N'^st-ce pas, Mc.r,'ettc?

— Le fait est, répondit la jeune fille, qu'il y a eu un moment où la téie m'a tourné. Que s'esi-il passé depuis? je n'en sais rien.

— On n'a jamais vu cela, s'écriait le pépiniériste; jamais!

— Si fait, Grandchamp, on l'a vu, dit ma tanle Biig:iite; moi je Tai vu. Aussi n'ai-je pas bougé de place; j'aurais mieux aimé griller que de faire un mouvement. Quand on a vu, on sait le fond des choses. C'était chez le prince de Schwartzenberg. Etait-ce bien chez le prince de Schwarizenberg? La mémoire commence à me fourcher. Oui, je crois que c'était chez le prince de Schwartzenberg. Tout juste, j'y avais la robegtenat que vous voyez; une robe d'incendie, à ce qu'il paraît. Il faut vous dire, Grandchamp, qu'il s'était f >imé un complot entre la Prusse, l'Autriche et la Russie, pour incendier l'empereur. Une manière ingénieuse de s'en débarrasser. Là-dessus donc, on imagine un bal où l'on mettra le feu à l'empereur. Bien, c'est Schwarizenberg qui se charge d'amorcer. Après ça, est-ce bien Schwarizenberg? Enfl/i n'importe. Le jourôriive;noussommesinvilésavecPétermann. Quel bal, mes amis, quel bal! c'est-à-dire qu'on n'a jamais lien vude plus beau. L'empereur arrive et fait sa tournée. Aimalile, il fallait voir, et bon pour nous. Ce soirlà, il me combla! Des mots ravissants; il n'y avait que lui pour les trouver. Il faut vous dire que les domestiques avaient l'ordre d'allumer (Us après l'arrivée de l'empereur. On leur avait donné je ne sais combien de mèches soufrées, de barils de poudre et autres ingrédients. Ces gens-là élaieni Hongrois ou Cioates; sur un mot, ils auraient brîi'.é dix empereurs. Ils ne savaient pas même notre langue; personne n'aurait pu les dissuader. Ils se mettent donc à allumer leurs mèchessoufrées. Croiriez-vousune chose, Grandchamp? c'est que tant que l'empereur a été là, le feu n'a pas pu piendre. Ils entassaient dans les caves tout ce qu'ils pouvaient, des fascines, des copeaux, du papier;

rien n'y faisair. Mais dès que l'empereur a eu passé la porte, alors ça a flanibé. Un bel incendie, je m'en flatte, incendie complet comme au Kremlin. Jugez la figure que nous faisions là dedans; c'était à qui se jetterait du côté des portes. Et puis des cris, un tapage, et des châles, et des dentelles, et des plumes en l'air. Le parquet, jonché de diamants; on les eût ramassés à la pelle. Quand je vis cela, je me pris à réfléchir. J'avais fait celte robe pour l'occasion; je ne voulus pas la perdre. Au lieu de courir comme les autres, je me tins tranquille dans mon coin, si bien que le monde eut le temps de sortir. Quand A n'y eut p'us foule et que J'eus les coudes à i'a'se, je pi is le bras d'un pompier et je gagnai tranquillement la lue. Vodà toute l'histoire; aussi, pas de risque que je bouge quand on crie : au feu! Ce qu'il y a eu de plus beau dans tout cela, c'est que l'incendie n'a pas voulu mordre devant l'empereur. N'ayez pas peur que ces choses-là arrivent jamais à d'autres qu'à lui. Il commandait aux éléments, cet homme.

Pendant que ma tante poursuivait le cours de son récit, j'avais pris Mariette à paît et je lui adressas quelques reproche-. Au lieu de calmer mes inquiétudes, el!c se pla sait à les accroître et à les envenimer.

— Fi, le vilain j doux! me disait-elîe.

— Jaloux, soit, lui répondis-je, mais avouez aussi que vous êtes une coqieite.

— Ou ne pourra bientôt plus quitter sa chaise sans offenser monsieur, répliqua-t-eile avec un air mutin.

— Ecoutez, Mariette, jt» ne vous demande qu'une chose, c'est de ne plus danser avec ce jeune homme; uie le promeilez-vous?

— Si j'étais sûre que cela suffît pour vous rendre sage, Edouard, peut-êlre le ferais-je.

— Me le promettez-vous, Mariette? Je n'exige rien de plus.

— Nous verrons, dit-elle en accompagnant ces mots d'un geste enchanteur; mais vous renoncerez alors à votre duchesse. C'était la première fois qu'elle faisait allusion à Coralie; ce symptôme me lit plaisir.

— Duchesse ou non, j'y renonce volontiers, lui dis-je. Sacriflce pour sacrilice.

Elle s'était retournée vers son père, et semblait vouloir terminer là cet entretien. Je me prêtai à ce caprice et quittai la place pour aller au dehors iwe remettre de tant d'émotions. Près de l'une des portes, j'aperçus Coralie entoui ée de sa j léiade; je l'évitai et gagnai du côté du parc. L'air et le silence me firent du bien. Il ne m'arrivdit plus, à travers le feuillage frémissant, que les sons lointains de l'archet et un vague murmure d'harmonie. Je jugeai que le bal venait de recommencer, et que les quadrilles s'ébranlaient de nouveau.

A dessein, je prolongeai cette promenade et ne revins que lorsque je me sentis maître de- moi. Il me semblait que j'avais eu des torts envers Mariette, et que mes soupçons devaie il être h ses yeux une injure sans foiideuient. N'avait-il pas sufli d'une prière pour qu'elle renonçât à danser avec le jeune homme dont les poursuites me portaient ombrage? Elle qui aimait tant le bal, se priver ainsi d'un cavalier! Et tout cela sur un mot de moi. Evidemment il y avait dans cet acte spontané, une grande preuve de tendresse et plus de docilité que n'en eussent mérité mes :ib.su: (ies juloubies.

Tels furent ies seniiments que je rapportai dans la salie du bal, où les quadrilles étaient plus animés que jamais. En reparaissant à l'une ('es issues, mon preniiei' mouvement fut de regarder du côté où siégeait ma lanie, pensant bien que Mariette serait près d'elle. Je n'aperçus ni l'une ni l'autre, Grandchamp s'y trouvait seul et bâillait comme un homaie qui sent peser sur lui la main du sommeil. Un triste pressentiment ni'agila; je compris qu'il se tramait encore quelque chose contre mon repos. Je rejoignis Grandchamp et lui demandai ce qu'était devenue la générale.

— Elle roule vers Verrières, me dit le \iilageois, La pauvre mère était couime moi; son heure de dormir venue, elle n'a pas voulu attendre. La carriole la reconduit.

— Et vous, Grandchamp?

— Ohî nous! M. Ernest nous ramène, dit le pépiniériste avec un certain orgueil. Verrières est sur le chemin de Vauhallan; ça ne le dérange pas de nous y laisser.

J'en avais trop entendu; je me retournai vers les quadrilles et y vis Mariette dansant de nouveau avec le comte d'Hautefeuille. C'était un défi formel; mon cœur y répondit par un sentiment qui avait presque le caractère de la haine. Me plaçant de manière à être vu d'elle, je passiii dix minutes à la poursuivre de regards foudroyants. Les bras croisés, le visage sombre, j'avais l'air d'un homme décidé à conduire les choses jusqu'au crime. Seul et sans témoin, peutêtre aurais-je étoulTé ma Desdémone sous des coussins.

Mariette ne paraissait pas s'émouvoir beaucoup

de mes airs ténébreux; elle continuait à raser le sol avec la légèreté de l'oiseau et à causer gaiement avec son cavalier. Celte tranquillité d'âme me poussait à bout; j'eusse préféré un peu de révolte à cette paix parfaite. Désormais il ne me restait p'us d'autre refuge que réloignemeiU; j'avais comblé la mesure des explications paciflques. Rompre, rompre violemment, voilà ma seule ressource, et je ne pouvais y songer sans que mon cœur se brisât de douleur.

Eu suivîinlde loin lesmouvements de Coralie, j'avais pu compreiidre qu'il manquait quelque chose à sa fêle et qu'elle me cherchait. Jusque-lfi, j'avais dû la fuir et rester fidèle au pacte conclu avec Mariette; mais la conduite delà jeune flllemedégageait;j'étaislibre, je pouvais disposer de mol.

— Que le sort en soit jeté! m'écriai-je.

Eu même temps je fendis la foule, et me dirigeai du côté de la comédienne.

— Ah! c'est vous, Edouard, me dit-elle en m'apercevant; où vous éiiez-vous donc égaré, mon ami? Messieurs, ajouta-t-elle en se tournant vers son groupe, vous voyez mon libérateur; sans lui je ne sortais pas vivante de cette cohue.

Je m'inclinai en homme à qui la louange pèse.

— Edouard, reprit-elle, ne vous en défendez pas. Vous avez agi comme un paladin. Brave dans le danger, modeste après la victoire. Maintenant, en ma qualité dhéroïiie, j'ai le droit d'exiger quelque chose et je l'exige.

— Dites.

— J'exige, Edouard, que vous veniez souper avec nous à Paris. Je vous enlève. Nous aurons du champîignc et Saint-Léon.

EDOUARD MONGEROX. 90

La fête allait finir; la salle du bal se dégarnissait, de loutps purts !e monde élégant regagnait ses équipages. A la grille du parc, je me retrouvai près de Marieiic que le comte d'Hautefeuille accompagnait; Grandchamp suivait, dormant à demi. Moi, j'avais Coralie sous le l)ras, et nous marchâ^iies ainsi pendant quelque temps presque côte à côte. Il fallait tenir tète à la conédienne, l'écouter et lui répondre. Le rire était sur mes lèvres, l'enfer dans mon cœur. J'aurais voulu mourir.

Les doux voitures s'approchèrent presque en même temps. Je vis Mariette monter dans un ti bury découvert; elle s'assit près du comte, pendant que Grandchamp se mettait par derrière pi es du domestique. Ce spectacle fut pour moi le coup de grâce; je me jetai désespéré dans le landau de Coralie.

— Adieu mon bonheur, s'écrièrent en moi des voix intérieures, adieu le rêve de ma vie! Le sorcier du préau avait raison; le brun est arrivé et il a le dessus.

VIL — le premier échelon.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis cette triste rupture, et l'ombre qu'elle répandait sur ma vie semblait chaque jour s'épai>sir. Le dépit, la rancune m'avaient jeté dans les bras de Coralie; c'était ma vengeance, et elle me coûta t cher. Mon cœur s'insurgeait parfois; mais j'éiouff.iis ses murmures dms l'ivresse des sens. La comédien! e ne s'y trompait pa>; elle voyait bien que je ne m'éla spoinl douné tout entier.

Celte circonstance, loin d'aniédir sa passion, ne faisait qu'en accroître l'énergie. Assis à ses côtés, souvent j'égarais ma pensée dans ia région de mes rêves; le corps était là et l'âaie ailleurs. Coralie remarquait ces ajjsencos et en éprouvait des cogères d'enfant, El!e s'irritait de n'avoir à ses genoux qu'un esclave insoumis et de n'être arrivé^', après beaucoup d'eflbris, qu'à une victoire incoiuplète.

Parmi les éternels problèmes que soulève l'étude du cœur humain, il n'en est point de plus délicat que celui de préciser le rôle et la part de la vanité dans l'amour. En sait-on qui soit à l'abri de ce mélange? Peut-être chez quelques anges, égarés dans nos sphères, et qui y conservent les traditions d'une patrie meilleure. Hois de là, combien peu de passiorjs restent pures d'un tel alliage! Ainsi une possession tranquille éteint l'amour, tandis qu'une possession troublée le réveille. Comment expliquer ce fait mo'isirueux, si ce n'est par la vanité? Epris à doses égales, deux cœurs se font équilibre et s'annulent dans le choc; la dose est-elle inégale? l'impulsion renaît, la poursuite recommence. Conquérir ou reconquérir, voilà dans quel cercle s'agite la passion, et l'esprit de conquêie est bien proche parent de l'esprit de vanité.

Je demande grâce pour celle théorie; il n'est pas dans mes iiiteiitions d'en faire l'objet d'une doctrine, encore moins d'un culte. Seulement j'ai cherché à me rendre compte ai isi de i'a:nour violent que j'inspirai à la comédienne. Elle m'aiuia avec toute l'ardeur de la vanité blessée, s'atiach \ à moi en raison de ce que je lui mesura s mon attachement d'une manière plus avare et semblais réserver à une autre idole la meilleure pari de mes adorations. Ce qui n'eût été qu'un

caprice, qu'un goûl passager comme il en éclol tant aux feux du théâtre, devint, par la force des circonstances, un sentiment opiniâtre, impatient, ombrageux. Plus je semb'ais défendre le teirain, plus elle s'acharnait à y pénétrer de vive force.

Chez les femmes habituées à des liaisons faciles, celte disposition d'esprit, quand elle éclate, amène ordinairement des tempêtes. Que de fois j'eus à souffrir des emportements de Coralie, de ses exigences, de ses obsessions! que de fois je me vis contraint, pour apaiser ce bruit, d'en venir à une déclaration de révolte! Alors c'était l'excès opposé. Elle me demandait grâceà deux genoux, s'accusait, avouait ses torts, épuisait tous les mots que la passion suggère aux âmes exaltées. Il en résultait une alternative de brouilles et de raccommodements, d'orages soudains et de tendresses fougueuses. Quand je me dérobais par la fuite à ces scènes lassantes, elle n'abandonnait pas la partie et savait me poursuivre jusque dans les bureaux. Essayais-je d'opposer un front sévère à d'odieuses persécutions? Elle se lamentait comme une Ariane, et ne me quittait que lorsque la paix était de nouveau signée.

L'un de ses plus vifs soucis consistait à m'empêcher de retourner à Verrières. Pour cela, elle arrangeait chaque dimanche une partie de campagne, un dîfier dans les bois, une course aux environs. Un jour nous allions au Butard de la Selle, l'autie jour aux étangs de Villebon; nous passions en revue les châteaux de la couronne et les grandes foiéis qui entourent Paris. Pour animer ces promenades, elle avait soin de les faire en caravane et d'y entraîner quelques joyeux compagnons, deux intimes surtout, Marcel le vaude-

virisie, eî Théobakl, l'homme de lettres. Comme assonimenl, elle y joignait la seule actrice dont elle eût pu s'accommoder, une nommée Zoé qui avait, aux yeux de la reine du vaudeville, le double avantage de n'être ni belle ni élégante. Zoé ne manquait pas d'un certain talent; mais, en bonne 011e, elle le mettait volontiers à la suite de celui des autres. Ainsi s'expliquaient son intimité avec Coralie et sa présence dans nos excursions. Quant au directeur, il complétait la bande et nous accompagnait en homme habitué à ne rien voir et à tout approuver. Si ces goûts champêtres, si obstinés et si subits, lui causaient quelque éionnement, c'était pour lui l'objet d'une opéraiion intérieure dont rien ne transpirait au dehors.

Cependant celte servitude me pesait; mon absence devait être remarquée à Verrières, et, malgré tout mon dépit, je n'aurais pas voulu pousser aussi loin l'abandon. Je commençais àm'accuser de cruauté et d'excès dans la réparation de mes griefs. Une curiosité inquiète s'en mêlait aussi. Les rapports de Mariette et (hi comte Ernest auraient-ils continué? Peut-être ne Tava t-elle plus revu depuis celte rencontre fortuite. Tout alors s'expliquerait par une petite espièglerie, concertée entre deux enfants du même âge. On aurait répondu ainsi àmesdéfianccs de jaloux, à mes fureurs, à mes menaces, sans penser que ce jeu pût avoir des suites aussi cruelles. Dans ce cas, les torts n'étaient plus de son côté, mais du mien; elle restait libre co(nme avant le bal, tandis que j'avais accepté la plus lourde, la plus funeste des chaînes.

Un jour que ces pensées m'agitaient plus vivement que de coutume, je résolus 'Téclaircir mes (lotîtes et d'aller m'assurerdu point où eu étaient les choses. Le

despotisme de Coralie dépassait les bornes; tout devenait légitime pour m'en affranchir. Je iuiavaisdonné, il est vrai, le droit d'exiger un sacriflce, celui de mes projets d'union; mais je ne pouvais briser, pour lui obéir, mes liens de famille, condamner ma mère et ma lame aux tourments d'une absence prolongée. Déjà, depuis un mois, il m'avait fallu faire des prodiges d'imaginaiion afin d'expliquer ce changement si brusque dans mes habitudes, invoquer tantôt un travail forcé, tantôt une audience de mes supérieurs, enflii chercher mille défaites. J'étais las deces mensongeset honteux d'abuser duux pauvres femmes qui avaient placé en moi toute leur joie et tout leur orgueil.

Mon parti une fois arrêté, il ne s'agissait plus que d'en venir aux moyens d'exécution. Une déclaration ouverte m'exposait à des scènes orageuses; je résolus de prendre un détour. On devait le dimanche suivant partir de bonne heure pour la forêt de Saint-Germain; je me promis d'envoyer à Cora.ie, au dernier moment, quelques lignes d'excuse, et de me diriger du côté de Verrières. En effet, levé au premierjour, je descendis l'escalier, avec l'idée que rien n'entraverait mon dessein. J'étais heureux, je marchais d'un pas si léger, que mon pied effleurait à peine le sol. J'allais m'engager dans la me, lorsque, sur le seuil même du logis, je rencontrai une figure qui me frappa d'immobilité : c'élat Coralie.

— Je vous attendais, me dit-elle avec un regard sec et froid.

— Vous ici! m'écriai-je, et comment cela?

— Ne devions-nous pas aller ensemble à Saint- Germain? reprit-elle. Je suis venue vous prendre.

— Mais il me semblait... lui dis-je en balbutiant.

— Ah! il vous semblait, répondit-elle avec impétuosité; à moi aussi, hier il m'a semblé que vous n'étiez pas dans votre assiette ordinaire. J'ai craint une indisposition, une crise, un accès, que sais-je, moi? ajouta-t-elle en appuyant sur ces mots de manière à ce que son intention fût bien comprise. Et comme j'étais inquiète sur votre compte, au lieu de vous attendre, je vous ai prévenu. La voiture est là, venez.

En effet, une calèche nous attendait à l'entrée de la ruelle et elle m'y entraîna. J'étais pris en défaut et dans mon propre piège; je n'essayai pas de faire un simulacre de résistance. D'ailleurs, ce premier moment passé, Coralie se montra d'une grâce parfaite; elle semblait vouloir racheter, à force de soumissions et de tendresses, le brusque enlèvement du matin. Personne ne savait comme elle aller d'un pôle à l'autre de la passion.

L'hiver arriva et mes absences eurent une explication naturelle. De loin en loin, ma mère et ma tante faisaient le voyage de Paris pour me voir, et alors j'amenais naturellement l'entretien sur le chapitre des Grandchamp. Rien n'était cuangé sous leur toit; le pépiniériste songeait loiijours à ses marcottes, et ^]arietie semblait snppoiiei- gaiement l'abandon inexplicable dans lequel je la laissais. Ni sa santé, ni sa bonne humeur n'en aviiic-nl souffert. Ces détails me blessaient; j'y voyais la preuve que j'occupais une bien petite place dans la vie de la Jeune (ille. J'aurais voulu la savoir souffrante et malade; à l'instant même j'aurais rompu mes indignes liens. Mais se sacrifier à une âme indifférente, à quoi bon?

(Jiâce à Coralie, cet hiver fut pour moi une longue suite de fêles; el'e savait rouvrir mes chaînes sons des

fleurs. Chaque jour, au milieu de ces raffinements, je semais s'affaiblir l'erapire de mes souvenirs et s'accroîire le charme sous lequel je vivais. La reine du Vaudeville avait exigé que Ton confiât à Saint-Léon et à moi la pièce esseniielle de la saison, celle qui devait servir de base aux receltes. Nous nous mîmes à l'œuvre, et Coralie m'eut ainsi constamment à ses côtés, sous prétexte de collaboration. Il s'agissait de m'indiquer les nuances de son rôle, de chercher des mois à effets et d'essayer des airs nouveaux. J'étais presque devenu son commensal, et le directeur attachait trop de prix au succès de l'ouvrage pour s'inquiéter des conditions auxquelles il fallait l'obtenir.

C'était un vaudeville à tableaux, genre alors nouveau à la scène. Coralie devait y paraître sous trois costumes, dont deux travestis : en page, en villageoise, en duchesse. Tout l'effet était calculé de manière à ce que les beautés plastiques de l'actrice eussent les honneurs de la représentation. L'intrigue, le dia'ogue, le counlet étaient subordonnés à ce moyen d'influence. Moyen sûr d'ailleurs et vingt fois éprouvé! Quand, par exiraordinare, le public résisîait au jupon court de la villageoise, le maillot du page achevait sa défaite et le tenait enchaîné aux charmes de la perspective. A l'ombre de ces prestiges naturels, combien l'art de l'écrivain se trouvait à l'aise! Sa tâche était remplie dès qu'il avait su les meitre en relief elles placer sous leur plus beau jour.

Un vaudeville composé sur ces bases, n'est pas une œuvre qui exige du génie. Nous nous en tirâmes à noire honneur, Saint-Léon et moi. Il suffisait que j'y eusse concouru, pour que Coralie s'en montrât enihousiusie. Son senliiicnt faisait loi; la pièce fut reçue

par acclamations, et devint pour le théâtre de la rue de Chartres une affaire capitale. J'abordais la scène par la grande porte; du premier bond, je m'élevais au sommet. Tandis que la masse des débutants végétait dans les avenues, je me voyais introduit au sein du sanctuaire. Il ne m'avait pas fallu passer par le petit acte confié aux doubles de la troupe et joué dans le plus méchant salon du magasin. D'emblée, j'arrivais aux cinq tableaux avec huit décors entièrement neufs et des costumes de la plus giande richesse. Goralie exigeait que Ton dépensât vingt-cinq mille francs pour la mise en scène, et déclarait tout haut qu'elle n'en rabatrait pas un centime.

Jamais on ne l'avait vue prendre un ouvrage autant à cœur; elle surveillait tout par ses yeux et ne s'en remettait à personne pour aucun détail. A chaque acteur elie avait un mot à dire, une indication à donner. En outre elle étudiait son rôle de manière à en faire ressortir toutes les finesses. Au premier acte, elle arrivait en jupon villageois et avait cru devoir, en mon honneur, le raccourcir plus que de coutume. Il faut dire que ses pieds étaient d'une délicatesse exquise, et que sa jambe offrait les plus harii onieuses proportions. C'était donc là un succès prévu, certain, infaillible; Coralie ne sVn contentait pas. Elle prétendait y ajouter quelque chose par le contraste et chapitrait Zoé pour qu'elle s'y prêtât.

— Ma petite, lui disait-elle, je t'assure que tu seras fort bien en jupe courte.

— Moi, répondait naïvement la pauvre fille, avec mes pieds et mes chevilles. Juge donc, de vrais abbatis.

A l'appui de ses scrupules ciU*. nionlrail des cxlré-

mités qui n'étaient rien moins qu'irréprochables. Coralie savait à quoi s'en tenir et n'en insista que de plus belle.

— Je t'assure, ma peiiie, qu'une jupe courte est toujours d'un bon effet. Crois-moi, essaycs-en.

— Taillée comme je le suis, Coralie, à coups de hache; lu veux plaisanter.

— Non, te dis-je, la rampe amincit les formes; lu seras au mieux. Est-ce que je te le conseillerais sans cela?

Zoé s'en défendit encore, puis elle céda. Coralie s'était assurée ainsi d'un objet de comparaison qui devait faire mieux ressortir la richesse et l'élégance de ses formes.

Enfin, le jour décisif arriva, nous pariâmes devant la rampe. Rien n'avait été négligé pour assurer le succès de l'ouvrage. L'orchestre s'était adjoint quelques renforts, et sous les feux du lustre se déployait un bataillon disposé à des excès en matière d'enthousiasme. Malheur à qui eût troublé cet hommage par l'expression d'un mécontentement intempestif. Il y avait là des natures disposées à l'admiration et qui n'aimaient pas à être détournées de leurs voies. Noble élite qu'inspirait le culte du beau, et qui volontiers l'eût poussé jusqu'au fanatisme du pugilat!

Les choses marchèrent si bien, que cette réserve put se dispenser de donner. Le vrai public ne résista pas aux pompes de la mise en scène ni aux flots de satin que l'administration avait prodigués sur les vêtements. Les comparses mêmes s'étonnaient de ne plus se retrouver au milieu des taches d'huile qui leur étaient

familières. On eût dit que le théâtre avait trempe ^cs décors, ses costumes, sesacteursdans la chaudière

du vieil Eson, et qu'il en sortait frais, rayonnant, rajeuni. Aussi n'y eut-il dans la salle qu'un cri d'étonnement à Taspect de tant de mervei'ies. Il est peu de littératures qui soient plus universellement comprises que celles du badigeon et de la soie, des pourpoints d'or et des feux de Bengale.

Cependant le grand élément de succès, ce fut Coralie. Jamais on ne l'avait vue s'éîever à une telle hauteur. Le cœur l'insp'rait; c'était mon œuvre qu'elle avait à défendre. E le se montra sublime et enjouée, naturelle et brillante, naïve et majestueuse. Bans de certains moments, c'était la verve qui l'emportait, d'autres fois, c'était la sensibilité la plus exquise. Elle se servait du public comme d'un clavier, et essayait sur lui toute une gamme d'impressions. Aucun efTet ne manqua, tant les combinaisons avaient été bien prévues. La jupe champêtre flt jaillir des étincelles du sein de cette foule; le maillot du page y alluma un incendie. Loi sque Coralie, vint, sous ce costume, recueillir les applaudissements du public, les lorgnettes étaient toutes portées à leur plus haut degré d'activité et de puissance.

J'assistais à ce triomphe dans l'une des loges qui donnent sur la scène et sont placées en dedans du manteau d'arlequin. Aussitôt que la toile fut tombée au bruit des acclamations, je me dirigeai vers les coulisses et gagnai la loge de Coralie. Elle y était seule avec Ursui(;, qui la débarrassait de son travestissement de |)age.

— Eh bien! s'écria-t-elle en se jetant dans mes bras, es-iu content de moi?

— Divine! lui dis-je avec un enthousiasme sincère. Comme tu tiens ton public dans la main!

Ursule ne nous permit pas de pousser cette conversation plus loin. Depuis un instant elle était aux aguets.

— Madame, dit-elle en m'inlerrompant, quelqu'un vient.

— C'est juste, reprit Coralie, point d'imprudence, mon Edouard. Quitte ma loge, et va m'attendre dans le foyer. Tu soupes avec nous.

— Ce soir? répondis-je étonné.

— Oui, ce soir, ami. Je t'emmène avec Saint-Léon. Nous aurons Théobald et Marcel, Zoé aussi. Il faut bien célébrer le succès de tes premières armes.

— Toujours pleine d'attentions!

— Tu verras, mon Edouard, ceci n'est rien. Ecoute, je ne veux pas te prendre en traître; compte sur une surprise.

— Vraiment, et qu'est-ce donc?

— Compte sur une surprise; je ne peux rien le dire de plus. Et maintenant embiasse ton page et va-t'en bien vite. Ce négligé pourrait nous trahir.

Je me rendis au loyer où se trouvaient nos convives. Saint-Léon était radieux; jamais il n'avait eu un succès si franc, si décidé. Le directeur s'épanouissait à la perspeciive de cent représentations et de cent mifle écus de recettes. Les coflVes du théâtre al-

laient regorger d'or; c'était un filon qui venait de s'ouvrir. Théobald, malgré son humeur critique et sa férocité naturelle vis-à-vis des nouveautés, passait condamnation sur les résultats, et iMaicel, dont l'existence était un perpétuel calembour, en avait déjà trouvé dix sur les diverses exhibitions de Coralie.

Quand la comédienne parut, il n'y eut qu'un cri au sein du groupe :

— ^^Divine! — céleste! —admirable! —incomparable! s'écriat-on à la ronde.

Coralie reçut ces hommages comme une reine qui y est habituée, et se retournant vers ses amis :

— Silence! les babillards, dit-elle gaiement, et allons nous mettre à table pour remercier les dieux.

Le couvert était mis quand nous arrivâmes chez la comédienne, et le luxe du service, l'aspect du buffet, l'ensemble de l'ordonnance, prouvaient que le repas avait un caractère de préméditation. Théobald, qui ne se montrait pas moins féroce vis-à-vis des plats de choix qu'à l'égard des œuvres dramatiques, laissait éclater en termes assez vifs le plaisir que lui causait ce beau spectacle, tandis que Marcel, après avoir préparé solitairement un calembour, le jetait au milieu d'une conversation comme un projectile incendiaire. Ce système de jeux de mots, émis avec une gravité périodique, exaspérait Théobald :

— Marcel! s'écriait-il, je t'ai déjà dit vingt fois que tes calembours m'incommodaient. Tu en deviens odieux.

— Odieux? dis-tu. Eh bien! Théobald, adresse-toi à eux. pour qu'ils me punissent, répondit Marcel.

— A qui donc?

— Aux dieux! Puisque tu disque je le sui:^. Il suffit, pour cela, d'une imprécationà la manière antique. Antique, reprit le vaudevilliste relevant encore un calembour sur son chemin, tu m'y as pris en tic.

Théobald devint furieux; il s'élança vers la comédienne, et s'cmparant de ses deux mains :

— Coralie, s'écria-t-il,ily a un homme de trop dans cetie maison; lu sais lequel. Pas moyen de vivre dans la même salie à manger que lui; il ailenie à mon ap-

petit. Je ne te demande qu'une chose, cVstde le plonger dans un cachot. Brunet y a été jeté par Teuipereur pour des calembours moins atroces que les siens. L'actrice intervint et calma cette effervescence. Son attention seaiblait d'ailleurs distraite par un soin plus important que celui de rétablir Tharmonie entre le vaudevilliste et l'homme de lettres. Elle avait pris Saint-Léon à part et s'entretenait vivement avec le chef du bureau. Celui-ci tirade sa poche un papier que l'actrice parcourut d'un regard avide et joyeux. Quand elle se fut bien assurée de ce qu'il contenait, elle donna ses derniers ordres à Ursule, et s'écria :

— A table, mes amis, et trêve de propos.

— A table! répétèrent les convives.

— - Tiiéobald, ici, ajouta Goralie en désignant les places, près de Zoé, et sois décent; Edouard, à mes côtés; Saint-Léon aussi; à

eux les honneurs de la soirée, n'est-ce pas? Toi, Marcel, près d'Albert, et s'il l'échappe un calembour pendant que nous soupons, je te mets à l'eau.

— A la bonne heure! s'écria Théobald, voilà ce qui s'appelle de la justice.

Le repas commença; il fut d'une gaieté folle. Goralie, encore ivre de son succès, eut d'incroyables élans. Son amour éclatait à chaque mot et se trahissait malgré elle. Dans ce qu'elle disait, il y avait, au milieu de la part de tout le monde, une intention qui n'était que pour moi et qu'elle y mêlait avec un art infini. On parla du vaudeville et de sa réussite, du jeu de l'actrice et du mérite des auteurs. Saint-Léon se croyait revenu à ses beaux jours, au temps où il brillaitdans les salons de madame Tallien. Le directeur continuait à faire meuialemept le décompte de ce que le

nouvel ouvrage pourrait produire. Moi j'étais affaissé sous le poids d'un premier laurier et des émotions qui m'assiégeaient depuis quelques heures. Théobald, habitué à ne ménager personne, n'avait pas cru devoir changer ce système vis-à-vis du Champagne, et il effarouchait Zoé à un point que celle-ci fut obligée de chercher un voisin moins remuant. EnGn Marcel, après s'être longtemps maîtrisé, finit par jeter au milieu de l'entretien un calembour révoltant, fruit d'une longue méditation. Théobald se leva, les cheveux hérissés, le poing en l'air.

— Marcel, s'écria-t-il, décidément je m'adresserai aux chambres. C'est une infirmité trop caractérisée que la tienne. Je demanderai une loi contre les animaux mal faisants. Vois où tu m'entraînes!

— Théobald, calmez-vous, dit la comédienne.

— Non, Coralie, non, cet homme en veut à nos jours, il est impossible de se laisser égorger sans combat. C'est-à-dire, Marcel, ajouta-t-il en se tournant du côié du vaudevilliste, que tu me feras incliner vers le cannibalisme. Je m'y sentais quelques penchants; mais tu m'y précipites. Dès demain, je rédige une pétition pour le rétablissement de la torture.

Marcel demeurait impassible; il songeait sans doute à un nouveau jeu de mots.

Cependant Coralie avait réclamé le silence; à sa voix, toutes les passions s'apaisèrent. Sa physionomie avait pris une expression plus sérieuse; elle souleva son verrf^ et dit :

— Mcssieuis, à la santé des auteurs! Toi, Saint- Léon, tu es un ancien, tu as les chevrons, laisse-moi parler dudébutanl. Messieurs, à Kdouard, l'écrivain en vaudcviKcs et rédacteur dans les bureaux du ministère.

EDOUARD MONGEROX. 107

— A Edouard! dirent les convives.

Je ne savais ce que signiGait le titre nouveau dont me décorait la comédienne. Je n'y vis qu'une méprise.

— Rédacteur, lui dis-je; non pas, s'il vous plaît, mais seulement expeditionnaire.il ne faut pas placer les gens plus haut qu'ils ne sont.

— Rédacteur, répliqua-t-el!e, tout ce qu'il y a de plus rédacteur.

— Par votre grâce, Coralie, je l'accepte de celte façon.

— Et par celle-ci, Edouard, me dit-elle en me remettant un papier qu'elle prit .les mains de Saint- Léon.

Je jetai rapidement les yeux sur l'écrit; c'était l*avis de ma nomination, bien et dûment en règle.

— Oh! Coralie, lui dis-je en lui prenant la main, et en la couvrant de baisers auxquels une larme se mêla.

Elle était vivement émue et avait de la peine à se contenir.

— Mais, repris-je, qui donc a pu m'obtenir cela? J'y ai perdu mon temps et mes peines.

— Enfant, dit l'actrice, et vos amis! Ne devriez-vous pas compter un peu sur eus?

Je regardai Saint-Léon; il se défendit par un geste; Coralie continua :

— îsous sommes allés plus haut, monsieur; il ne faut pas s'arrêter à mi-chemin quand on sollicite. Votre directeur général, par exemple, voilà un austère. La belle résistance qu'il a faite! Mais quel est le directeur général qui n'aitpas son endroit faible! Celui-ci en avait un du côté de l'Académie royale de musique;

c'est par laque nous l'avons attaqué. Et bien attaqué, comme vous voyez, Edouard.

Ainsi, je devais tout à cette femme, mon premier succès au théâtre, mon avancement dans les emplois. Elle était pour moi comme ces fées des contes, qui tendent la main à leurs protégés dans les moments périlleux, et les confiuisent sains et saufs vers des palais de marbre ou de porphyre. Comment le souvenir de Mariette aurait-il pu tenir devant un tel amour, accompagné de

tant de bienfaits? Coralie venait de m'enchaîner par le plus puissant des liens, la reconnaissance, et ma vierge de Verrières ne pouvait pas engager la lutte sur un pareil terrain.

YIII. — Une rencontre.

Cet avancement inespéré me causa une joie que je ne chercherai pas à rendre. 11 faut avoir vécu de la vie de l'employé pour se faire une idée des émotions que lui cause une augmentation de grade ou de traitement. Depuis le jour où il met le pied dans un bureau jusqu'à celui où il en sort par l'une des deux issues ouvertes au repos, le mort ou la i elraiie, l'employé n'a qu'une pensée, qu'un but, qu'un mobile, l'avancement. Chacune des journées où il a gravi un échelon adminislralif est pour lui une date heureuse; volouiiers il la noterait d'un signe blanc et remeicierait les dieux par un sacrilice propiiiatoire.

J'étais donc rédacteur. Rédacteur! que ce mot me semblait doux à prononcer! C'est-à-dire que je cessais d'être une machine et devenais une intelligence libre.

Entre rexpéditionnaire et le rédacteur, il y a toute la distance qui sépare la main de la pensée. L'expéditionnaire est asservi à la phrase qu'il copie, !e rédacteur dispose à son gré du vocabulaire et ne reconnaît d'autres limites que celles de la grammaire et du bon sens. Le rédacteur se permet des ratures dont l'expéditionnaire doit s'abstenir; il ne fait pas de sa plume un pinceau, et peut laisser échapper à son gré des lettres irrégulières. Il n'est plus esclave, il a des esclaves.

Cependant celte tâche entraîne d'autres soucis et une responsabilité plus grande. J'étais passé maître dans i'art de peindre; le serais-je dans l'art d'écrire? Voilà quel problème se posait pour moi, et j'avoue que je n'y songeais pas sans émotion. N'en est-il pas ainsi à la veille de tout début? Le soldat devant le feu, l'orateur à la tribune, le comédien sur les planches, éprouvent également, dans leur premier essai, celte appréhension que font naître des chances inconnues. Comme eux je me prenais à douter de moi-même et à envisager mes nouveaux devoirs avec une certaine défiance. Il s'agissait de style, or, quel style employer? C'était précisémentl'heure oij la littérature à paillettes commençait à mener quelque bruit. Devais-je me préoccuper de ce mouvement et prendre là mes modèles? ou bien suflisait-il de m'en tenir à la tradition et de garder les allures simples et sobres, consacrées par tant de chefs-d'œuvre?

Mes incertitudes duraient encore, lorsque j'arrivai à mon bureau le jour suivant. L'avancement que j'avais obtenu y bouleversait mes habitudes. Je devais passer d'une pièce à une autre et quitter cet excellent Bernard, mon voisin depuis dix années. Certes je n'é»

migrais pas bien loin, seulement jusqu'à la porte voisine. Cependant, au moment de me séparer de lui, j'éprouvai une tristesse involontaire. Depuis que nous vivions côte à côte, jamais le moindre nuage ne s'était élevé entre nous; c'était le meilleur caractère, l'humeur la plus égale que Ton put rencontrer. Qui sait si le hasard me favoriserait toujours à ce point et s'il me donnerait encore des collaborateurs aussi parfaiîs que le mari de Denise!

Le bureau où je m'installai était occupé par trois rédacteurs, dont un seul mérite une mention dans ce récit. Je le nommerai Martin, faute de pouvoir mieux le désigner. Il est aujourd'hui l'un des employés supérieurs et l'une des lumières de l'administration. On pouvait prévoir, quand je le connus, le chemin rapide qu'il ferait. Même sous le régime de la faveur, il est des organisations vigoureuses qui échappent à la loi commune et se font une place par leur propre effort. Il faut pour cela un coup d'oeil sûr, une intelligence prompte, une grande aptitude au travail. Toutes les branches du service comptent un ou deux de ces hommes; ils en sont l'âme et le bras. Sans eux, le mouvement s'arrêterait; seuls, ils connaissent l'ensemble des ressorts et le secret du mécanisme. Les affaires délicates, les rédactions importantes ne sortent pas de leurs mains; ils se les réservent et demeurent ainsi les maîtres de la position. Rien de plus légitime d'ailleurs que cet ascendant conquis par le mérite. Il est d'un bon exemple et maintient dans l'armée des employés cette persuasion que les hauts emplois ne sont pas tous à la merci des convoitises parlementaires.

Martin portait sur sa physionomie rempreinte de

ses facultés. Il avait un de ces types bretons où Popiniâtreté domine. L'os coronal et les os maxillaires formaient deux saillies qui semblaient se correspondre et projeter de Jarges ombres sur le reste de son visase. Le teint était mat, tirant sur le jaune, comme dans toutes les complexions bi.ieuses. L'œil, d'un bleu clair, avait de Téclat et de la finesse; les lèvres minces et pâles indiquaient un esprit rusé. Dans l'ensemble se révélaient une puissance de volonté, une énergie indomptables.

Ce laborieux employé ne devait sa position qu'à lui-même. Il appartenait à l'une de ces provinces déshéritées qui semblent avoir le privilège de fournir les meilleurs travailleurs, comme les pâturages les plus ingrats fournissent les plus fortes races de chevaux. Il en était venu jeune et avait longtemps vécu dans un grenier, à raison de trente sous par jour, qui formaient Textrême limite des sacrifices auxquels pouvait se soumettre sa famille. Le pas le plus difficile à franchir, fut son admission dans les bureaux. Une fois entré, il (tonna prompiement la mesure de sa force, et marcha rapidement vers le sommet, A l'appui de ses autres facultés, il avait une admirable mémoire, et c'est surtout ce qui le servit... Vne aflaire qui avait passé sous ses yeux prenait place dans ses souvenirs d'une manièie ineffaçable; il n'en oubliait aucun incident, aucun détail. Aussi faliait-il avoir recours à lui comme à un répertoire vivant. Chaque loi avait dans son cerveau une case et une étiquette. Que de nivôses et de brumaires, il gardait ainsi classés; que d'arrêtés, que d'édits, que de décrets, que d'ordonnances dont il connaissait les dates, la substance et jusqu'aux dispositions!

La présence de Martindans un bureau suffisait pour en exclure les habitudes d'indolence. Il était l'antipode de Frédéric, et s'il se fût rencontré avec ce brillant employé, probablement il en fût résulté un conflit et une rupture par suite d'incompatibilité d'humeur. Avec Martin, pas une minute de perdue; quand la besogne était à jour, il furetait les cartons pour s'assurer qu'il n'y restait rien d'arriéré, et, en désespoir de cause, il rédigeait un mémoire sur une question en litige. L'administration n'avait pas de défenseur plus zélé; il se passionnait pour ses droits et ne souffrait pas qu'on y portât la moindre atteinte. Un procès s'engageait-il? Martin en faisait presque un débat personnel et n'avait

de repos que lorsqu'il avait obtenu un ou deux arrêts contre le plaideur téméraire.

Tel était le nouveau camarade que le hasard m'avait donné. Si je l'eusse rencontré au début de ma carrière, peut-être son exemple ni'eût-il imprimé une autre direction. Je voyais enlin ce que pouvait le zèle uni à l'intelligence. C'était une exception sans doute, mais pourquoi n'en aurais-je pas été une comme lui? Hélas! non; il fallait trop de vertus pour cela. Il fallait un cœur que l'amour de l'aduiinistration remplît tout entier, un esprit de suite que je ne pouvais avoir, une persévérance qui n'était pas dans mon organisation, et, par-dessus tout, il ne fallait rien d'idéal, de poétique qui pût faire tache au milieu de ces qualités positives.

J'ai dit que je n'envisageais pas sans quelque défiance les fonctions nouvelles dont j'étais revêtu. Ce trouble fut porté au plus haut degré quand le garçon déposa sur mon bureau une pièce que mes supérieurs

envoyaient à mon adresse. Voici ce que j'y lus en tête et en caractères fort lisibles :

M. MONGERO*,

Répondre dans le même sens et adopter les conclusions de la dépêche. Très-pressé : il le faut pour la journée même.

Très-pressé! c'est-à-dire que j'étais mis au pied du mur et qu'on ne me laissait pas le temps de me recueillir. Il y avait là un concours de circonstances bien prévu et bien grave. J'y vis une sorte de complot contre mon avenir et un piège tendu à mon inexpérience. Pour me tirer de ce mauvais pas, j'appelai a mon aide

le courage du désespoir et me précipitai sur la pièce officielle de l'air d'un homme qui franchit un abîme. Elle était ainsi conçue :

« Monsieur le ministre,

» J'ai l'honneur de vous transmettre la demande du

gieur tendant à obtenir la concession d'un bac à

traille sur la rivière de *** (*).

,) Vous m'avez renvoyé, le 17 du mois dernier, le dossier de l'affaire pour en compléter l'instruction, et je me suis empressé de mettre cet objet en éiat.

,) Il résulte de renquéle qui a eu lieu et des renseif'nemcnts qui ont été fournis par leshommescompét^enis, que le sieur*** se trouve dans les conditions

* Les énonciations qui figurent dans cette lettre ont été altérées à dessein. On aurait tort de s'en aider pour remonter à la position qu'a occupée Mongeron et aux bureaux dans lesquels il a figuré.

ll/l EDOUARD MONGERON.

voulues par la loi pour obtenir la concession d'un bac à traille sur la rivière de***.

» Cependant, le maire de la commune de***, dans le ressort duquel devrait se trouver ce bac, me marque, dans une lettre confidentielle, que la navigation est déjà bien entravée sur ce point, qu'il se trouve plusieurs bacs situés à de faibles dislances de celui que veut établir le sieur***, et qu'il résulterait de celte

créaiion plus d'inconvénients qu'on n'en peut attendre d'avantages.

» En conséquence, il vous appartient, monsieur le ministre, de décider s'il y a lieu d'accorder au sieur***, l'autorisation qu'il sollicite. » Daignez agréer, etc.

» Le préfet du département de ***,

Ainsi parlait cette dépêche, et je la relus huit fois de suite, afin d'en bien pénétrer le sens. J'étais donc chargé de fournir le dernier mot du pouvoir exécutif sur une affaire importante. Le sort du sieur *** se trouvait entre mes mains. Peut-être allais-je ruiner un père de famille, qui avait compté sur ce bac pour relever sa maison, armer le bras de l'Etat contre des infortunés, et attirer sur la dynastie les imprécations qu'ils ne manqueraient pas de faire entendre. Douloureuse nécessité! mais rien ne pouvait m'y soustraire. La note était précise; il n'y avait qu'à obéir. Tout ce que je pouvais en faveur de ces malheureux, c'était de ménager mes expressions, et de leur signifier aussi doucement que possible le rejet de leur demande. Je pris la plume avec le ferme dessein de faire passer dans mon style la compassion qui était dans mon cœur, et de mettre dans la bouche de l'Etat une sorte de bonté mélancolique.

Voici quel fut mon premier essai :

« Monsieur le préfet,

» Le sort du sieur *** touche profondément l'administraiioii, et elle désire qu'il soit informé de l'intérêt qu'elle a pris à sa demande. Cependant, etc.. etc, »

Je m'arrêtai sur celte phrase, afln de m'assurer par une lecture de TeÛet qu'elle devait produire. Le tour en était si simple, que j'en conçus quelques doutes pour le succès. Il me vint à l'esprit qu'un travail de début ne pouvait aller sur un pied si uni et qu'il convenait de fournir quelque chose de p'.us coloré. Autrement je restais dans la ligne des rédacteurs vulgaires. Par exemp e, une excursion dans la littérature à paillettes et un peu de poussière d'or jetée sur le protocole officiel, me semblaient un de ces audacieux coups de main à l'aide desquels la célébrité s'enlève. Je mis sur-le-champ cette idée à exécution, et traçai le début suivant :

« Monsieur le préfet,

» L*àme de l'administration répond à la vôtre; il est bon que les bienfaits du pouvoir s'irradient dans le paysetque les populations s'accoutumentà e considérer comme l'astre d'or qui étincelle au front du ciel bleu.

» Toutefois, etc. »

Je me relus et goûtai cette phrase de coloriste. Un seul point m'inquiétait, c'est qu'il ne régnût trop de contraste entre ce style et celui du fonctionnaire auquel j'étais chargé de répondre. Je n'aurais pas voulu humilier un préfet; il est dangereux de se faire des

ennemis aussi haut placés. Comment concilier lout cela? Evidemment par un système mixte et en suivant une ligne prudente entre deux excès. Point de sécheresse; mais aussi point d'écart de couleur. Ce nouveau procédé d'exécution offrait des difficultés inouïes et je fis vingt essais sans pouvoir parvenir à me satisfaire.

Mon bureau était jonché de lambeaux de papiers couverts de versions différentes dont aucune ne me semblait complète. Je me dépitais, je frappais la terre du pied comme un coursier impatient, je prenais mon front à deux mains, afin d'en faire jaillir l'inspiration rebelle. Martin s'aperçut de mon embarras et vint à mon secours :

— Qu'est-ce donc, monsieur Mongeron, medit-il et d'oiî vient votre inquiétude?

— Cette dépêche, lui dis-je, en la faisant passer sous ses yeux; comment y répondre?

— Voulez-vous que j'essaye une formule? repritil avec bienveillance. Vous verrez si elle vous convient.

— Volontiers, lui dis-je; aussi bien c'est me tirer d'un grand embarras.

Il prit la pièce, la parcourut et laissa courir sa plume; au bout de trois minutes son travail était prêt, il me le remit :

— Déjà! m'écriai-je. s

— Lisez, me répondit-il.

Je jetai les yeux sur ce qu'il avait écrit; c'était net et sans la moindre rature. Voici comment il s'exprimait :

« Monsieur le préfet,

» Vous m'avez fait l'iionneur de me transmettre la

demande du sieur ***, tendant à obtenir la concession d'un bac à traille sur la rivière de ***.

» Je vous avais renvoyé le 17 du mois dernier, le dossier de l'aflaire, pour en compléter l'instruction, et vous vous êtes empressé de meure cet objet en état.

» Il résulte de Tenquête qui a eu lieu et des renseignements fournis par les hommes compétents, que le sieur *** se trouve dans les conditions voulues par ia loi pour obtenir la concession d'un bac à traille sur la rivière de ***.

« Cependant le maire de la commune de ***, dans le ressort duquel devrait se trouver ce bac, vous marque, par une lettre confldentielle, que la navigation est déjà bien entravée sur ce point, qu'il se trouve plusieurs bacs situés à de faibles distances de celui que veut établir le sieur ***, et qu'il résulterait de celte création beaucoup plus d'inconvénients qu'on n'en peut attendre d'avantages.

» En conséquence, je décide qu'il n'y a pas lieu d'accorder au sieur *** l'autorisation qu'il sollicite. Vous voudrez bien, monsieur le préfet, lui en donner avis.

» Recevez, etc.

» Le ministre de***. »

Quand j'eus achevé cette lecture, je rapprochai la réponse de ia dépêche originale :

— Il me semble, dis-je à Martin, que c'est littéralement la même chose.

— Eh bien, après? me répiiqua-l-il. Où serait le mal?

— Quoi! repiis-je, c'esl ainsi que Ton répond à un préfet? en le copiant.

— Et comment voulez-vous lui répondre? il n'y a dans tout ceci qu^une affaire de forme.

— Alors, je puis envoyer cette version; on ne s'en formalisera pas, monsieur Mariin?

— Comment! monsieur Mongeron, mais vous en aurez des compliments, bien au contraire.

Je suivis ce conseil, et en efl'et, mon début en matière de rédaction obtint le suffrage de mes supérieurs. Le style parut concis, sage et vraiinent administratif. Le sieur*** fut la seule victime de celte combinaison; il n'obtint pas tous les égards dus au malheur. Ce n'est pas moi qui le condamnai, mais le protocole. Je ne pouvais pas, en un jour, obliger TEtal à avoir des entrailles, ni lancer le style officiel dans la région des paillettes. Des réformes de ce genre, le temps seul les accomplit et les consolide. En attendant, il existe un chemin tracé et on le suit. Je trouvais, il est vrai, ce chemin bien facile et ne pouvais me défendre de quelque étonnement.

— Quoi! m'écriai-je, c'est ce que l'on appelle de la rédaction! Et moi qui y voyais des difficultés grosses comme des montagnes. Me voilà désormais bien rassuré.

Plus tard, je m'aperçus que tous les thèmes n'étaient pas aussi faciles que celui de mon début. De temps en temps , il se présentait quelque occasion de se produire, d'éveiller l'ailention des chefs. Il y a, d.tns tout service, deux ordres de travaux : la paperasse cl les affaires. La paperasse est le gros du bagage adminis-

tratif; volontiers on l'abandonne à la garde du camp. Les affaires sont la partie brillante

du métier, celle où le rédacteur paye de sa personne. Alors il faut s'armer des textes législatifs, compulser les dossiers, remonter aux précédents. On étudie à fond, on discute, on commente. S'il s'agit d'un procès, on le plaide; s'il s'agit d'un projet de loi, on le motive. C'est à cette pierre de louche que l'on distingue les hommes forts, les plumes de choix, les intelligences d'élite.

Il me passa dans les mains peu de travaux de ce genre; Martin en était presque toujours chargé, et il les traitait avec une supériorité qui désarmait la jalousie. Cependant, les affaires qui m'échurent suffirent pour donner de moi une idée avantageuse. J"avais renoncé à la littérature à paillettes, et c'était tout prolit. L'Etat n'enteni pas raiiierie en matière de style, et prétend rester ûdèle aux grandes ii aditions. Sur ce trrrain j'avais quelque succès, et imprimais aisément a ma pensée le tour magistral qui sied au pouvoir exécutif. Plus d'une fois, il m'arriva, du sommet de l'administration, des compliments sur la manière large et calme dont j'envisageais les questions, et sur la forme simple et concise dont je les revêtais. Martin était le seul dans les bureaux qui entendît mieux les affaires que moi, et se montrât plus fort sur les textes.

Ma rédaction, une fois achevée, passait sous les yeux de mes supérieurs et allait jusque chez le chef de division. C'est de ce fonctionnaire que re evaient les corrections de délai!, et, quelle que fût la beauté de mon style, il trouvait toujours le moyen d'y ajouter ou d'en retrancher quelque chose. Faut-il le dire, ces mo-

difications me désespéraient; je les trouvais tantôt puériles, tantôt fâcheuses.

Ainsi, par exemple, j'avais dit dans une lettre à un fonctionnaire :

« Je vous accuse réception, etc. »

Mon chef de division, pris d'un accès de politesse, réformait la phrase et mettait :

« J'ai rhonneur de vous accuser réception, etc. »

D'autres fois, il changeait un mot, sans tenir compte que ce mol était répété deux lignes plus bas, et qu'il condamnait ainsi à la hâte un choix que je n'avais fait qu'après une longue délibération. Ces coups d'épingle troublaient mon repos, détruisaient le plaisir que j'éprouvais à construire mes périodes. Mon plus grand souci était d'enlever à mon juge tout prétexte de modiûcations, et je croyais avoir remporté une grande victoire quand un de mes travaux revenait chez les expéditionnaires, franc de surcharges et de ratures.

Au milieu de ces diversions administratives, mes amours suivaient leur cours naturel. De la part de Coralie, c'était une passion de plus en plus violente. Un rien lui portail ombrage; il fallait lui rendre compte de mes moindres actions. J'avais beau me soumettre à ses exigences, et vivre à ses pieds comme un esclave, celle soumission ne la louchait pas. Elle sentait qu'elle apportait dans cette liaison plus que je n'y apportais moi-même, que je recevais l'impulsion au lieu de la donner. Cette conviction la jetait dans de longs accès de jalousie et me soumettait à un système d'espionnage perpétuel. Impossible de goûter avec elle un plaisir

calme, une joie tranquille. Dans le bonheur même, elle ne procédait que par emportements.

— Tu ne m'aimes pas, Edouard, tu ne m'aimes pas, s'écriait-clle parfois après un moment d'ivresse»

Est-ce que tu crois me tromper? est-ce que Ton trompe une femme qui aime?

— Encore injuste! lui répMquais-je. Tu veux donc toujours me désespérer.

— Ecoute, Edouard, ajouta-t-elle avec une expression que je ne saurais rendre, si tu as des maî-tresses. qu'elles aient soiu de se cacher. On cite les Corses; je ferai voir qu'il y a des femmes qui les Talent bien.

Je passais ma vie au milieu de ces alternatives de fureur et de tendresse, tiiste de ce joug, mais trop faible pour le briser. Coralie avait tant fait pour moi! elle avait d'ailleurs un attaciiement si profond! Je comprenais jusqu'à ses jalousies; un amour exalté comme le sien n'était-il pas une excuse suffisante?

Je l'excusais donc; c'est tout ce que je pouvais faire pour ce cœur blessé. J'aurais voulu Taimer plus ardemment, je m'y excitais pour tromper ses soupçons et lui rendre un peu de repos. Vaines tentatives, contrainte inutile! Malgré moi, une autre image que la sienne prenait le dessus et la reléguait dans l'ombrp, La saveur d'un premier amour me revenait aux lèvres; j'en retrouvais toute la fraîcheur, toute la pureté. Non, Mariette n'avait rien perdu deson empire. II n'était point de boudoir qui pût me rendre les parfums qu'exhalaient sa jeunesse et sa candeur virgi-

nale! Tout ce que jefidsais pour l'oublier ne servait qu'à accroîire la puissance de ce souvenir et à fournir uFi nouvel aliment à mes regrets.

Celle situation devenait intolérable; je fis un dernier effort pour m'y dérober. Surveillé comme je l'étais, il me fallait user de grandes précautions pour que mon

absence ne fût pas remarquée. Dans les jours fériés surtout, j'étais mis pour ainsi dire sous le séquestre. Coralie ne se séparait pas de moi; j'étais forcé de la suivre partout, aux jardins publics, au théâtre, de m'afiicher et de rafficher. Tout stratagème eût été inutile : elle l'eût déjoué. Dans le cours de la semaine, cette défiance se relâchait pourtant; la règle inflexible du bureau lui servait de garantie. Ce fut là-dessus que je basai mes combinaisons. Il m'était facile de me faire accorder, sous un prétexte ou un autre, vingt-quatre heures de congé. Je m'y décidai, et, libre de mon temps, je partis un jour pour Verrières.

Coralie m'avait accoutumé à une telle servitude que je ne me crus à Tabri de ses poursuites qu'au moment où la campagne se déroula devant moi. Mon projet était d'opérer d'abord une reconnaissance extérieure des jardins de Grandchamp et de ne paraître chez ma mère qu'après avoir essayé de rencontrer Mariette. Il se pouvait que le dieu des amours me favorisât et amenât une explication inattendue. Le cœur devait faire le reste; il est un si bon médecin! Un mot, un seul mot de la jeune fdle.et le passé était oublié, et il ne restait plus rien des nuages qui, un instant, avaient obscurci notre bonheur.

J'arrivai à la limite des clôtures sans être aperçu, et chaque objet que rencontrait mon regard, réveillait en moi un écho du passé. Ici était la porte que j'avais franchie le jour où je me déclarai la première fois; là, ce beau noyer, à l'ombre duquel s'étaient écoulées de si douces heures. A travers les claies du jardin, on pouvait distinguer les serres, puis la grange, puis le logis de Grandchamp, et au milieu du piguon la croi-

sée qui éclairait !a chambre de Maiietie. Sans doute elle éiait là, joyeuse peut-être, ni'oubliant, songeant à un autre, ignorant que j'accourais à ses pieds pour implorer mon pardon et me mettre à sa merci.

— Marieitelm'écriais-jede temps en temps, comme ^i elle eût pu m'entendre, Mariette! me voici.

Ma voix se perdait dans le vide; lien n'y répondait, pas même l'écho. De guerre lasse, j'allais prendre un parti et franchir peut-être les clôtures, quand il me sembla entendre le sabot d'un cheval résonnant sur une chaussée. Il n'y avait autour de moi d'autre chemin qu'un sentier qui longeait le bourg de Verrières et allaii aboutir au château Mignaux. A tout événement, je résolus de me cacher et de laisser passer lïnconnu. Par un mouven:enl rapide comme la pensée, je me jetai derrière un buisson d'aubépine et m'y effaçai. Je pouvais voir et n'étais point vu.

Pendant quelques minuies, j'attendis en vain et m'imaginai que je m'étais trompé sur la naiure ou tout au moins sur la direction du brut. Enlin les pas du cheval se firent de nouveau entendre; je m'assurai qu'il se dirigeait décidément de mon côté. Le sentier formait un coude; et ce fut seulement loisque le cavalier

se trouva près de moi, que je pus songer à le reconnaître. Quand je le sentis à mes côtés, je relevai doucement la tèie, de manière à l'apercevoir sans attirer son attention.

A sa vue, un coup douloureux me frappa jusqu'au fond des entrailles. C'était le comte Ernest d'Hautefeuille qui s'avançait eu laissant Uolier les rênes sur le cou de son cheval.

ÎX. — les explications.

Le jeune d'Hautefeuille était plongé dans une rêverie qui ne lui permit pas de m'apercevoir. Livré pour ainsi dire à lui-même, son cheval s'en allait paissant le long des berges du ciiemin et s'arrêtait sur les points 011 Pherbe était la plus touffue. Dans Pun de ces mouvemenis, la tête de Tanimal vint eilleurer le talus derrière lequel je m'abritais et ses yeux rencontrèrent les miens. Effrayé, il fit une brusque courbette qui eût désarçonné un cavalier moins solidement assis.

— Eh bien! Faust, lui dit son maître, que signifient ces gentillesses?

Il ramassa les rênes et étreignit avec les genoux les flancs de la bêle, qui s'agita pendant une minute, puis retrouva une allure plus calme. Le comte Ernest lui rendit alors la main et reprit sa pose négligée et pensive.

Je l'examinais d'un œil soupçonneux et ne perdais aucun de ses mouvements, aucun de ses gestes. Quand il m'eut dépassé, je me mis à le suivre en ayant soin de laisser toujours la haie entre lui et moi, et en étouffant le bruit de mes pas de manière à ce qu'il ne pût m'entendre. Celle précaution était superflue; le jeune

homme paraissait absorbé dans une méditalion intérieure. Jamasje n'avais mieux vu à (|uel point il était noble n beau, et celte conviction inondait mon âme d'amertume. La comparaison m'écrasait; je me sentais bien dénué auprès de tant d'avantages. Que de ri-

chesse dans la taille! Que de dignité dans le maintien! Quelle pureté de lignes, et surtout quels airs de race! Plus je découvrais en lui de ces perfections, et plus mon esprit en était troublé. Voilà, \r.e disais-je, les séductions contre lesquelles Manette a été appelée à lutter. Comment croire qu'elle l'ait fait avec succès, qu'elle ait li ouvé dans un premier amour la force nécessaire pour se défendre? Cette réflexion me navrait; elle m'enlevait tout espoir et me p'ongeait dans un invincible accablement. Adieu mon rêve de réconciliation! Là oij j'étais venu chercher le i epos, je ne trouvais qu'un dernier et douloureux luécompte.

Le jeune homme s'avançait lentement dans le sentier; on eût dit qu'il ne gagnait du terrain que malgré lui et à regret. Son regard avait une direction fixe dont il ne se détournait pas; il cherchait à découvrir par-dessus les claies des jardins un objet qui échappait à sa recherche. De temps à autre, il se relevait sur ses étriers afin d'embrasser plus d'espace et de plonger dans la végétation touffue qui l'environnait. Son cheval jouait dans ce manège le rôle d'un confident et d'un complice. Se faisait-il une éclaircie au sein d'un feuillage? La bêle intelligente y séjournait^ comme si elle avait eu l'habitude de ces haltes. Le comte Ernest procédait alors à un examen des lieux, et poussait ensuite plus loin en homme découragé, afin d'y trouver d'autres perspectives. A la suite de diverses stations de ce genre, il arriva un moment où Faust s'arrèia court et releva les naseaux en manière d'appel. Je

me trouvais alois à dix pas du cavalier; aucun détail de celte scène ne m'échappait. C'était précisément en face de l'allée qui divisait dans le sens de la longueur les jardins du pépiniériste; l'œil remon-

lait de là jusqu'aux serres et à la maison d'habitation. Le comte Ernest parut hésiter un moment; puis, rangeant son cheval près des claies, il détacha de sa boutonnière une rose du Japon et la lança dans le jardin. Un double rideau de verdure m'empêcha de voir si quelque mouvement intérieur répondait à cette démonstration s'gnificative. Cependant je ne m'y épargnais pas et enfonçais mon visage, au risque de le déchirer, jusqu'au cœur de la haie d'aubépine. Enfin, le cavalier parut prendre son parti; il remit son cheval dans la ligne du sentier et descendit lentement la vallée en prentint la direction de la Bièvre.

Quand les mouvements du terrain l'eurent dérobé à mes regards, je me laissai aller sur le revers du fossé en proie à une alUiction profonde. Il n'y avait plus à en douter : le jeune homme avait continué ses poursuites. Sa présence dans ce sentier, Tattiiude qu'il y avait gardée, cette fleur, ce geste, tout accusait Mariette. Il était impossible qu'il n'y eût dans tout cela qu'une adoration contemplative. Le comte Ernest n'aurait pas consenti à jouer le rôle d'un paladin qui fait des confidences à la nature et se plaint aux échos des rigueurs de sa beauté. Il n'eût pas erré autour des jardins de Grandchamp pour le seul plaisir d'y jeter une fleura une déesse imaginaire. Evidemment il se cachait là-dessous un concert, peut-être une faute. Cette pensée me causa une telle douleur, que je me levai d'un pas chancelant et allai me jeter le long des clôtures du verj^er. Je pleurais comme un enfant, je m'arrachais les cheveux avec une sorte de rage. Que faisais-je là?

Etait-ce ma place, après une telle trahison? Le soin de ma dignité ne m'ordonnaitjl pas de me retirer à l'iustaut même, de laisser la

perede à la merci de son suborneur? Je restais pourtant et U'ouvais presque du plaisir à exhaler une plainte amère. La pensée que Mariette était à jamais perdue pour moi, arracliait de ma poitrine des sanglots étouûes, et je sentais mon cœur se déchirer comme sous la serre d'un vautour.

J'en étais au plus fort de cet accès, lorsqu'une voix, venue du sein du verger, retentit à mon oreille :

— Que faites-vous là, Edouard? disait-elle.

Je me relevai étonné; ce peu de mots agirent comme un charme souverain. Il y avait, dans les vibrations de i'air, dans les nuances du son, je ne sais quoi de consolant qui calmait les douleurs et guérissait les blessures.

— Boulé du ciel, m'écriai-je, serait-ce vous, Mariette?

Et j'appliquai mon œil contre les claies, aQn de m'assurer que je n'étais pas le jouet d'un rêve. Elle me comprit, et se dégagea du milieu des charmilles :

— Oui, Edouard, c'est moi, dit-elle avec un sourire divin. Vous le voyez bien que c'est moi, monsieur l'inconstant.

Je me mis à genoux comme pour l'adorer et implorer mon pardon.

— N'importe, ajouta-t-elle; j'étais bien sûre que vous reviendriez. J'y comptais, Edouard.

Ainsi il avait suffi de quelques mois pour changer entièrement les rôles. Je m'étais promis de l'accuser, deTaccabler sous le poids de mes dédains et de mes colères. J'avais amassé dans mon cœur une longue suite de griefs pour m'en faire un instrument au jour de notre" rencontre. Elle était là et je ne trouvais rien à lui dire, rien à lui reproctier. Je me sentais dés-

armé par sa grâce, confondu par sa beauté. Je ne savais plus ni me plaindre, ni me défendre. Elle, au contraire, avec une entière liberté d'esprit, savait me dire que j'étais coupable, et je me trouvais bien coupable en efifei d'avoir pu oublier cet ange au nimbe d'or qui répandait autour de lui tant de sérénité et de lumière. Adieu mes plans de vengeance! Adieu ces imprécations qui devaient éclater comme la foudre et briser la dernière tige sur laquelle reposaient nos amours! Haine, soupçons, vengeance, tout s'était évanoui devant un regard de Mariette.

Cependant la blessure était trop vive etsurtouttrop récente pour qu'elle ne se rouvrît pas. Une réaction était inévitable et elle eut lieu. Je songeai au beau cavalier qui venait, à l'instant même, de se montrer sur la lisière des jardins, et je me demandai si la pré^ sence de Mariette n'était pas une nouvelle preuve de connivence et de complicité. Au premier charme qu'elle avait exercé, succédait ainsi un accès de défiance. Mariette m'avait ouvert la porte du verger, et en y entrant, je ne pus me défendre d'un retour vers mes prétentions et mes rancunes. Mon air était sombre, mon œil soupçonneux; elle s'en aperçut :

— Qu'avez-vous donc, Edouard? me dit-elle en me prenant par la main et me conduisant à l'abri d'une tonnelle.

— El la rose! lui dis-je en cherchant à pénétrer jusqu'au fond de sa pensée.

— La rose! quelle rose? me répondit-elle d'une voix assurée et avec un regard dont la candeur me désarma.

— La rose de tout à l'heure! repris-je d'un ton moins ferme; une rose du Japon! je crois.

EDOUARD MOXGERON. 129

— Edouard, me dit-elle en me serrant la main et en donnant à son organe des inflexions si pures qu'elles eussent touché un Scythe, Edouard, qu'est-ce que cette rose et que voulez-vous dire? Si vous doutez de moi, mon ami, ajouia-t-elle, expliquez-vous sincèrement; je suis prête à vous répondre.

Tout cela avait un accent d'innocence et de dignité devant lequel le soupçon ne pouvait tenir et qui eiJt balancé l'évidence même. Mariette avait si bien conduit les choses que j'en étais réduit à une attitude purement défensive et qui tournait au ridicule. Mon orgueil s'en émut et fit entendre un dernier cri de révolte :

— Mais la rose? dis-je, je l'ai pourtant vue, cette rose, vue de mes yeux!

— Encore! répliqua Mariette impassible.

— C'est trop fort, m'écriai-je, en m'élançant vers l'une des allées latérales.

D'un coupd'œil je m'assurai de la pos;lion|qu'avait dû prendre le comte Ernest et cherchai çà et là le gage qu'il avait jeté dans le

jardin. La découverte en fut vite faite; la rose du Japon était restée suspendue à une haie de myrthes.

— La voici! m'écriai-je en me précipitant sur cette fleur comme sur une proie. C'est mo qui avais tort.

Mariette m'avait suivi, et comme si elle n'eût rien compris à ce bruit et à celte émotion, elle joignit, dans une pose qui lui était familière, ses deux mains sur mon épaule et attacha sur moi un regard curieux,

— Après? me dit-elle.

Je lui renvoyai son regard, et avec plus d'assurance que de contume, je lui répondis :

— Après, Mariette? Vous ne savez donc pas de qui vient cette fleur?

— Non, répliquat-elIe sans hésitation.

— Eh bien! ajoutai-je au risque d'aider à ma propre ruine; c'est de ia part du coaite Ernest.

— Le comte Ernest! s'écria-t-elîe avec vivacité. Vrai, Edouard?

— Oui, Mariette, le comte en personne; j'étais là tout à l'heure. C'est un hommage qu'il vous adresse. L'acceptez-vous?

— Le comte Ernest! reprit Mariette, devenue pensive. Je ne vous comprends pas, Edouard. Venez, quittons le jardin; mon père pourrait nous surprendre. Tout juste, je l'entends qui vient de ce côté. Venez vite, nous n'avons pas un instant à perdre; il faut que je vous parle.

Nous courûmes vers la porte et pûmes la franchir avant que Grandchamp nous eût aperçus. Un sentier creux se trouvait à quelques pas; nous nous y engageâmes. Mariette se suspendit à mon bras; elle semblait fière et heureuse. Moij'éprouvais le bienctrequi marque la fin des grandes crises. C'était un nouvel acte de possession, une victoire remportée sur le doute et le désespoir. Il y avait une heure à peine, j'étais en proie aux plus cruelles angoisses. Tout ce qui peut ulcérer un cœur et le remplir de fiel s'était conjuré contre moi. J'avais vu périr la dernière illusion à laquelle je pusse me rattacher, et tomber le seul voile dont je couvrisse encore ma défaite. Point d'horizon qui ne fût morne, point d'avenir qui n'offrît des perspectives désolées. Le deuil, le vide, voilà ce qui nie restait. Et, au contraire, tout à présent me souriait. Le ciel avait repris sa robe bleue, les prés

leurs fleurs, les oiseaux leurs chants. Quelques minutes de rosée avaient suffi pour changer mon désert en un paradis. Avec un mot tout s'expliquait : Mariette m'était rendue.

Mon âme était tellement pleine, que je n'avais plus besoin d'explications. Je comprenais tout, j'excusais tout; la joie renferme des trésors de bonté. Je tenais Mariette tellement serrée contre moi, que ses pieds ne touchaient plus le sol. Nous allions au hasard, sans autre but que celui d'être ensemble, de respirer le même air et de retrouver notre douce intimité d'autrefois. Elle était là; que pouvais-je désirer de mieux? Je sentais son bras s'appuyer sur le mien; n'était-ce pas une satisfaction suffisante? A quoi boa troubler ce bonheur par un retour vers des pensées de deuil? Quand le soleil luit, se souvient-on de la brume?

Nous arrivâmes ainsi à la lisière d'un petit bois de peupliers, jeté comme une île verte entre deux vastes prairies. Sur la ligne des nrbres s'étendait une rigole profonde, où serpentait un filet d'eau, et que tapissaient de hautes herbes, peuplées de quelques rainettes, Mariette voulut s'y reposer; elle avait, disaitelle, à s'expliquer avec moi. Ainsi, le combat que je fuyais, elle le provoquait. J'avais beau déserter le champ de bataille, la jeune fille s'était promis de croiser le fer, et, bon gré malgré, il fallait s'y résoudre. Celte hardiesse m'intimida :en sondant mon cœur, je ne le trouvai pas pur de tout reproche. J'étais venu à Verrières avec les allui es d'un accusateur, et je n'y jouais que le rôle d'un prévenu. En amour, c'est le plus beau; je m'y résignai.

Sur l'un des cOtés du ruisseau, nous découvrîmes

un réduit charmant, tapissé (Fun gazon ras et entouré d'un buisson qui lui servait d'abri nature!. Mariette s'y étendit, et donna à sa belle tête une auréole de bleuets, d'asters et de marguerites. Je m'assis à ses côtés, et elle commença :

— Edouard, me dit-elle avec une certaine gravité, je n'aime pas les bouderies sans motifs. Voyons, soyez franc, d'où venaient vos caprices?

La question était nettement posée; elle avait même un caractère de défi. Je pris les mains de la jeune fille dans les miennes et lui répondis :

— Mariette, j'ai eu tort; je vous ai soupçonnée! ayez compassion d'un cœur à qui tout fait ombrage. Quand on aime bien, il faut si peu de chose pour jeter du trouble dans l'esprit! Si vous saviez ce que j'ai enduré! si vous saviez quelles tortures, quels déchirements inléi leurs, quelles angoisses j'ai dû subir! Non, il

n'est pas d'enfer qui ait des peines plus horribles! i^e m'accusez pas, Mariette, plaignez-moi plutôt, car j'ai bien soullerl!

— SouCfert, Edouard, c'est possible, répliqua la jeune fdle; je le crois, je le veux bien; mais encore faut-il à cela un motif, une cause. SoulTert, soit, mais de quoi?

— Et ce jeune homme? lui dis-je avec une émotion mal contenue.

— Quel jeune homme? répondit-elle avec un calme impassible et en femme décidée à ne pas céder un pouce de terrain.

— Le comte Ernest, m'écriai-je.

— Un enfant, ré[K)ndit-elle avec un dédain souverain sur les lèvres.

J'aurais dû ni 'emparer de ce mouvciiienl et le se-

conder, combaitre mou ennemi par le seul point où il fût vu'-nérabli'. Au lieu de cela, je pariai en homme qu'un vertige aurait frappé, je pris en main la cause du comte, et la plaidai comme si j'ava s eu un intérêt à le faire réussir. La jalousie est si maladroite!

— Un enfant, répondis-je, un enfant! Alors, trouvezm'en un plus accompli. Mariette, je crois savoir ceque je vauA, et pourtant, lorsque je me compare à lui, un découragement profond s'empare de moi! Malheur aux jeunes lilles que cet enftint trouvera sur son chemin! Malheur aux hommes dont il se déclarera le rival! Croyez-moi, Mariette, lorsque je l'ai vu s'approcher de vous, s'attachera vos pas, rechercher ies occasions de vous plaire, j« me suis dit que c'en était fait de mon bonheur, et qu'il s'élevait

un obstacle entre vous et moi. Cependant, vous étiez ma fiancée; vous m'aviez donné votre amour, engagé voire main. C'étaient îà des motifs pour me rassurer. Eh bien! non : un trisie pressentiment pesait sur ma pensée; je na me semais pas la force de lutter; j'ai craint, j'ai douté, je me su s défié de moi-même, de vous, de Tuiiivers entier. Et quel supplice que le soupçon! quel horrible supplice! Puissiez-vous ne le jamais ressentir!

Pendant que je pariais, la jeune fille était devenue pensive; elle se remit néanmoins assez tôt pour me répondre :

— Vous êtes jaloux, Edouard, je le sais; je vous plains de l'être, c'est un cruel tourment que la jalousie; mais y ai-je donné sujet?

— Et la fête de Sceaux! lui dis-je; vous m'y avez fait mourir à petit feu!

— Edouard, me répondit Mar'ette, ne jugez pas les jeunes filles sur ce qu'elles sont au bal; elles y

éprouTent une ivresse doul on ne peut de sang-froid se faire une idée. Je ne suis pas la seule; toutes sont ainsi. II y a dans les sons de l'archet, dans ce mouvement, dans ce bruit, quelque chose qui nous exalte etnous met hors de nous-mêmes. Non, mon ami, ajouta t-eile, non, croyez-moi, qu'il ne soit plus question de la fête de Sceaux. Si je n'ai pas été pour vous ce que j'aurais dû être, je m'en repens, pardonnez-moi.

— Vous pardonner, Mariette, m'écria -je; vous êtes toute pardonnée. N'est-ce pas nioi qui suis le vrai coupable avec mes

sottes fureurs? Comme si je n'aurais pas dû comprendre qu'une jeune fille aime la danse, que c'est la joie et lattribut de son âge, qu'elle n'est au bal que pour cela, qu'elle y met sa gloire et son orgueil. Vous pardonner? oui, ma fiancée, je vous pardonne; mais je ne me pardonnerai jamais d'avoir laissé planer sur vous d'injustes soupçons.

— Ne parlons plus décela, mon ami, dit en m'interrompant la jeune fille un peu confuse.

— Oh! Mariette, laissez-moi réparer mes loris; laissez-moi à force d'amour faire oublier ma faute. J'ai agi comme un enfant, cela est vrai, je n'ai pas eu le sang-froid d'un homme qui a pour lui la garantie d'un saint engagement. Mais aussi comprenez combien je vous aime en voyant où me conduit la seule crainte de vous perdre.

— Pauvre Edouard! me dit la jeune fille en promenant ses mains dans les bouc'es de mes cheveux.

J'étais ivre; j'aurais voulu convier l'univers entier au spectacle de mon bonheur. Au milieu de la joie qui m'inondait, je ne remarquais pas à quel point la jeune (ille était inaîticsse de ses émotions, et quel empire elle exerçait sur elle-même. Penchée vers le gazon,

die y jouait avec les liges des herbes ou cueillait quelques fleurs des prés dont elle détachait les feuilles une à une. Quelquefois elle relevait les yeux et semblait suivre avec une attention inquiète les mouvements de ma physionoQiie. Pendant que je me livrais tout entier, il régnait chez elle une réserve tranquille et

une sorte de calcul. Je ne vis rien alors de tout cela; j'étais trop plein des émotions de la journée. A peine y pouvais-je suffii e; mon cœur débordait.

— Mariette, lui dis-je, en reprenant ses dernières paroles, vous avez bien raison, ne songeons plus à ces misères. C'était un nuage dans notre ciel; il est loin maintenant. Vous m'aimez, oublions le reste.

— Oui, Edouard, je vous aime, me répondit la jeune ûlle d'une voix douce; mais je n'aime pas vos extravagances. Il faudra vous en corriger, monsieur.

— Qu'à cela ne tienne, répliquai je avec chaleur; je serai ce que vous voudrez, Mariette. Ordonnez, disposez, faites de votre esclave ce qu'il vous plaira. Il suflit d'un regard de vous pour que mes tristesses se changent en joies; il suffit du son de votre voix pour dissiper les fantômes dont mon cœur s'épouvante. Quand mes idées s'assombrissent, c'estque je ne vous vois ni ne vous entends. Mariette, tel est votre empire sur moi, que vous pouvez me rendre le plus heureux ou le plus malheureux des hommes. Je ne sais pas de plaisir qui vaille un sourire de vous; je ne connais pas de tourment qui soit plus affreux que votre disgrâce. Parpité, n'en abusez jamais. Si vous deviez un jour cesser de m'aimer, si un caprice vous portait vers un autre, ce serait mon arrêt de mon que vous auriez prononcé. Je sens que je n'y survivrais pas.

Ce langage où respirait la sincérité toucha la jeune

lille; je vis une larme rouler dans ses yeux, puis, détachée de ses cils, lomber sur ma main comme une perle de rosée.

— Plus de ces idées noires, me dit-elle. Je vous aime, Edouard; je dois êire à vous. Pourquoi vous tromperais-je? Ne suis-je pas libre encore? Si j'en aimais un autre, je vous le dirais, et vous êtes si bon, que vous me le pardonneriez. Moi! songer à de grands seigneurs! ajoula-t-elle en revenant sur mes soupçons; le beau rôle vraiment! Et à quel titre, s'il vous plaîi? Serait-ce comme maîtresse ou comme servante? Dieu merci, je n'en suis point encore descendue là.

De tels écl lirs de flerté brillaient dans son regard, pendant qu'elle pronoiiçait ces paro!es,que j'en étais émerveillé. Elle s'était accoudée sur le tertre et relevait la tête avec une dignité de reine. Puis, comme si elle eût obéi à un dépit intérieur, elle arrachait des touffes de gazon et les dispersait çà et là. J'y crus voir encore un peu de rancune contre moi et j'essayai de la désarmer.

— Non, me dt elle d'une voix douce, Edouard, n'ayez point d'inquiéiude. Il n'y a dans mon cœur rien qui doive vous causer du souci. Je vous aime, je vous suis destinée. Mon père voulait rompre; il est furieux contre vous. Je l'ai apaisé, j'ai exigé qu'il attendît. Je savais que vous me reviendriez. N'est-ce pas assi z vous en dire, mon ami, et pourquoi forcez-vous une pauvre fl'le à faire des aveux aussi délicats?

Par un mouvemeiii gracieux, elle laissa retomber sa téie sur mon épaule, comme si elle eût cherché un appui. Son visage touchait le mien; nos souflles se confondaient. Les boucles de ses cheveux se jouaient sur n;oi, agitées par le vent, et je voyais près de mes

lèvres s*entr'oiivrir ses lèvres de carmin. La tentaiion était irop forte, j'y cédai et lui ravis un baiser. Elle se releva roucje comme une grenade.

— Edouard! Edouard! s'écria t-elle en prenant un air sévère et boudeur.

— Grâce! lui di«:-je humblement.

— Soit; mais ne recommencez plus; autrement nous aurions des querelles. Mais j'y songe, ajouia-t-elle avec vivacité, j'en ai une à vous faire.

— A moi? répondis-je sans me douter encore du piège où j'allais tomber.

— A vous, monsieur. Je viens de quitter la sellette; passez-y maintenant. Et n'allez pas me tromper, car je vous devinerais.

Je compris alors oii elle en voulait venir et ne pus me défendre d'un peu de trouble. Ma conscience n'était pas en repos. Je complais dans ma vie quelques pages que j'aurais voulu pouvoir en retrancher. Ce* pendant je fis bonne contenance. ^'ariett€ avait pris la figure impassible d'un juge; elle croisa les bras pour compléter sa tenue :

— Et votre grande dame? dit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre imposante.

— Ma grande dame? répondis-je en cherchant à éloigner l'explication. Quelle grande dame?

— Celle du bal de Sceaux! votre danseuse, ajoutât-elle en précisant les faits. Vous croyez peut-être que je n'ai rien remarqué.

— Ma danseuse? dis-je, comn»e un homme qui recueille ses souvenirs. Ah! j'y suis, celle du quadrille où vous étiez, Mariette?

— Précisément.

— Où vous étiez avec le comte Ernest, repris-je

loS EDOUARD MONGERON.

avec la pensée de me créer une diversion...

— C'est bon, c'est l)on, répondit-elle vivement; ne rompons pas les chiens. Celte grande dame, cette danseuse, qui est elle et qu'en avez-vous fait?

Il n'y avait plus à reculer; il fallait payer d'audace et s'en tirer aux dépens de Coralie.

— Cette femme, m'écriai-je, vous avez pu vous en inquiéter, Mariette, une...

Je m'arrêiai sur ce root comme si ma voix se fût tout à coup éteinte dans mon gosier :

— Une?... répéta Mariette.

Elle attendit vainement la suite. Derrière le buisson et dans les éclaircies du feuillage je venais d'apercevoir deux yeux ardenfs qui se tenaient fixés sur moi. Une pâleur soudaine envahit mon visage; je me sentis près de défaillir.

X. — Orages

Les deux yeux du buisson étaient ceux de Coralie, et je voyais maintenant se dessiner son corps entier dans la transparence du feuillage. Je n'osais plus faire un mouvement tant je redoutais l'éclat que celte scène allait amener. Comment était-eilelà, et depuis quand? Qui Pavait si bien guidée? Avait-elle assisté à nos enireiiens? Ces rétlexions se croisaient dans ma tète, où toute mon activité semblait s'être réfugiée. Ma stupeur ne cessait pas; j'avais toujours la pâleur et la fixité d'une statue. Mariette n'y comprenait rien; elle insista.

— Comme vous vous défendez mal, Edouard ! me

dit-elle; voyons, n'ayez pas de ces terreurs. Suis-je un juge si sévère?

Elle adoucissait à dessein sa voix, et en guise d'encouragement me couvrait d'une pluie d'herbes et de fleurs. J'étais à la torture.

— Allons, ajouta-t-elie! Faut-il vous arracher un aveu? N'avez vous pas fait une assez belle résistance? Je vous préviens, monsieur, que je ne vous en tiendrai pas quitte ainsi, et que vous ne vous en tirerez pas par des défaites. Parlez, expliquez-vous; quelle est celte grande dame?

Un bruit se fit entendre du côté du feuillage; j'y jetai un regard d'effroi. C'était Coralie qui se déplaçait; je craignais à chaque instant de la voir paraître. Elle se contenta de se rapprocher de la limite du buisson, de manière à se ménager au besoin une plus majestueuse entrée. Même en ces occasions on retrouvait la femme de théâtre; elle arrangeait sa mise en scène. Mariette n'entendit et ne vit rien; moi, au contraire je ne perdais aucune

circonstance de cette stratégie. Coralie me tenait toujours sous le feu de ses regards, et aux éclairsqui en jaillissaient je comprenais que nous aurions un terrible orage. Mon embarras était au comble; j'aurais voulu en finir. Je cherchais à désarmer Coralie par des gestes furlifset suppliants; elle y répondait par un coup d'œil implacable. Lajeune fille, de son côté, ne me laissait pas de repos; une curiosité inquiète s'en mêlait.

— Mais quelle est cette dame? me disait-elle avec une sorte d'acharnement. Es[-il écrit que je n'en saurai rien?

Ces instances faisaient naître sur les lèvres de la comédienne un sourire de démon; elle jouissait de

mon embarras et se plaisait à raccroîire. Evidemment elle était jalouse d'entendre de ma bouche une opinion sur son con pie, suitout dans de telles conditions. Je compris ce calcul et ne pus retenir un mouvement de dépit :

— Que vous importe? répîiquai-je assez durement à ma fiancée.

Mariette n'élait pas habituée à ce ton : elle s'en af- Cigea au point que des larmes lui vinrent aux yeux.

— C'est bien, Edouard, dit-elle tristement, je n'insisterai plus! Il faut que vous y teniez beaucoup, à cette femme.

— Mon Dieu! Mariette, lui répondis-je, pourquoi vous inquiéter de cela?

— Une coquette sans doute, une intrigante, ajoutât-elle avec un peu d'humeur.

— Mais non, mais non, je vous assure, répliquai-je, et par un regard je prenais Coralie à léaioin du soin que je mettais à la défendre.

— El vous la voyez sans doute très-souvent, reprit la jeune fille; tous les jours peut-être?

— Quelle idée, Mariette! Tons les jours! Une fois ou deux, au plus! Dans des bals, authéâtre, voilà tout.

Ce fut ce moment que Coralie choisit pour faire son entrée et m'écraser du premier mot. En deux pas, elle fut près de la jeune lille :

— Il ment, mademoiselle, s'écria la furie, il meni! je suis f-a maîtresse.

Mariette j)oussa un rri et chercha un point d'appui sur le gazon. Elle avait reconnu dans Coralie ma danseuse du bal de Sceaux, et tremblait, à son aspect, comme une feuille snus la brise. La comédienne n'en eut point de pitié cl cotuiiiua :

— Oui, madenioiselie, je sais sa maîtresse, et il est mon amant. Voyez ce qu'il vous reste.

M arif'tte tournait vers moi des yeux suppliants pour me demander un appui contre les fureurs de cette femme. C'était une tempête qu'elle appelait : cependant je compris où était mon devoir et n'hésitai pas.

— Coraiie, dis-je, vos persécutions prennent un caractère odieux; que celle-ci soit la dernière Quand elles ne s'adressaient qu'à moi, je pouvais les supporter; aujourd'hui vous les faites pe-

ser sur d'autres, c'est combler la mesure. Retirez-vous, votre place n'est point ici.

Mariette me remerciait par un regard; Coraiie frémissait de tous ses membres. Nous étions au moment d'une crise; j'essayai de la prévenir en redoublant de fermeté.

— Retirez-vous, lui répétai-je; tout est rompu désormais entre nous.

C'était une terrible parole; elle eut PefTeidu salpêtre, et fit éclater des foudres contenues. La physionomie delà comédienne s'éclairade lueurs menaçantes; je vis ses lèvres s'azurer, ses yeux s'injecier de sang. Elle se retourna vers moi comme le taureau du cirque se retourne du côté du fer.

— Et tu crois, s'écria-t-elle, que je me laisserai chasser aiusi? Tu crois que tu te débarrasseras de moi comme on le fait de gens à gages! Je t'aurais servi de hochet pendant quelques mois, et i! suffirait que ce goûl t'eût passé pour que lu me misses au rebut? Non, Edouard, il n'en ira point ainsi. Cela peut faire ton compte, le mien, non. On ne me prend paseton ne me quitte pas sur un caprice. Vraiment, il serait trop conimode de briser un amour profond pour !e

bon plaisir de petites commères, toutes disposées à tromper leur monde, dès que l'occasion s'en présentera. Edouard, j'aurai de la prudence pour toi, je te protégerai contre toi-même.

Il serait dilBcile de dire quel commentaire ajoutaient à ces paroles le geste de l'actrice, l'accent de Ja voix, la pose et le regard. Un dédain mêlé de colère y dominait, et semblait couvrir des résolutions inébranlables. Mariette eut peur; elle ne me crut pas as-

sez fort pour la faire respecter et pour la défendre. Aussi cssaya-t'elle de se dérober à cette scène par une prompte retraite. La partie était trop inégale, il valait mieux la quitter avant qu'elle empirât. La jeune fille se leva et chercha à gagner un sentier qui devait la ramener chez son père. Déjà même elle s'y engageait, lorsque Coralie la ramena brusquement.

— Un instant, mademoiselle, nos explications ne sont pas au bout. Encore que'ques minutes, je vous en conjure.

Je voulus intervenir; la comédienne me repoussa et obligea Mariette à reprendre la place qu'elle venait de quitter.

— Coralie! m'écriai-je, ceci passe les bornes. Que signifient ces insultes et ces violences? De quel droit, s'il vous plaît? Où avez-vouspu croire que, hors vous, personne ne me serait plus rien? Vous avez été ma maîtresse, cela est vrai et j'en rougis; mais Mariette sera ma femme. Apprenez à respecter un titre que vous n'auriez jamais su mériter.

— Edouard! Edouard! murmurait la comédienne d'une voix étouffée.

— Vous n'avez eu d'égards pour personne, Coralie, je n'en aurai point pour vous. J'étais heureux ici, cl

EDOUARD MONGEBON. Vi^

VOUS venez troubler mon bonheur de la manière la plus imprévue et la plus cruelle. Je sais ce que je vous dois; aussi, que ne vous ai-je pas pardonné? A quel rôle ne me suis-je pas soumis? J'ai supporté l'espionnage le plus humiliant! J'ai obéi à vos caprices, comme le ferait un esclave! Et vous trouvez que ce n'est point assez! il faut encore que je laisse offenser devant moi les

personnes qui me sont chères! Il faut que Je vous aide à les accabler! Retirez-vous, vous dis-je, ou, à mon tour, j'aurai recours à la violence. Vous m'aimez, dites-vous : singulier amour que le vôtre, un amour qui ressemble à de la' rage. Honorez-moi de voire haine, madame; c'est le seul sentiment que je puisse désormais partager,

La colère m'était entrée au cœur; Coralie vit que j'y puisais la force de me défendre et de protéger sa viciime. Elle était en fonds pour lutter sur ce terrain et opposer éclat à éclat. Cependant, soit que ma fermeté lui en imposât, soitqu'elleeûtchangé de tactique, il y eut chez elle comme un retour vers un langage plus modéré.

— Je t'excuse, Edouard, me dit-elle, tu ne peux pas parler autrement. De ta part, je supporterai tout, tu peux m'insulter, me chasser, je m'y attends; tu peux me battre, je m'y résignerai. Quand on prend un maître, c'est la chance que Ton court. Je ne t'en aimerai pas moins pour cela; peut-être t'en aimorai-je davantage. Ainsi je le fais une belle part : lu peux abuser, lu peux prendre tes aises, je le pardonnerai tout. Mais quant aux créatures qui viendront se mettre en travers de mon chemin, ajouta-t-el'e en chargeant son regard de tons les venins de son âme; quant aux femmes qui me disputeront tcsmoments.tes tendresses.

IdU EDOUARD MONGERON.

tes pensées, à celles-là, vois-tu, je ne leur pardonnerai jamais rien. Tout le mal que je pourrai leur faire, je le leur ferai; toutes les peines que je pourrai leur causer, je les leur causerai. Jamais elles n'auront une heure de trêve, un moment de repos. Oh! c'est une rude campagne qui les attend! Moi! te laisser aller dans les

bras d'une autre; mais tu n'y as pas songé, Edouard! J'aimerais mieux poignarder de mes mains tes maîiresses et me livrer ensuite au bourreau. Tu ne me connais pas.

Ces menaces, ces défis, ces imprécations s'adressaient à Mariette, et, pour rendre cette intention plus sensible, Coralie ne détournait pas de dessus elle son regard sombre jusqu'à la cruauté. La pauvre fille s'agitait en proie à un tremblement convuîsif, devant tant de fureur, son courage l'avait abandonnée.

— Mon Dieu! s'écria-t-elie en exhalant une plainte amère, est-ce bien ma place, ici?

— Plus qu'un mot, disait l'inflexible comédienne.

— Laissez-moi m'en aller, madame, reprenait la jeune fille, je vous abandonne votre amanî. Mes forces s'en vont, je me meurs.

II fallait terminer cette scène et arracher la pauvre enfant à celte agonie. J'étais résolu à tout, même à des brutalités. Me plaçant devant l'actrice de manière à lui faire comprendre que j'userais au besoin de ma force :

— Coralie, luidis-je, ceci a trop duré, et c'est ma faute. J'aurais dû recourir à mon poignet dès le premier moment; il n'y avait que ce moyen qui put avoir raison de vos fureurs. Laissez-moi le champ libre ou je ne réponds de rien.

Mon accent intimida la comédienne; elle se relira

un peu à l'écari. 3'allai vers Ma.ieiie et la soulevai

"".IVbèTeMarieue, lui dis-je, partez, a'iez-vo..en maintenant et comptez toujours sur moi. Je su_s vôtre Bancé et je vous aime; rien ne peut nous de-

'"ce dernier aveu, parti du cœur, arracha a ractrice un cri de hvèse. C'était un outrage direct; e,le ne pôuv"it le pardonner. D'un bond elle revint vers nous, et se Dlacant entre moi et Mariette :

!1 Voveï le paladin , s'écria-t-elle, qui délivre »a nrince'se desgrifresdu dragon. N'allez pas au moin5 îous montrer Ingrate, la belle. Tant de dévouement

mérite un peu de retour.

_ Coralie.m'écriai-je, vous abusez...

_ Pauvre ga.çon, répliqua-t-elle, ne vois-tu pas nue je parle pom toi? Tu fais le chevalier et ne sa,s S's prendre Us ga, anties. Sans moi, tu serais dupe, mon rns TU joues franc jeu; il faut savoir si on te rpnd la nareille! Oh! I innocent, l'innocent.

Le ton ' èl Mariette s'accroissait; elle étatt libre de panir et elle ne bougeait pas. '^aUéra.ton de so irails éiait à chaque i,:stant P'"^, '-^""«' f '" ""f. nressentait-elle un dernier et terrible assaut. Je su. Tte ces incidents de l'œil et retena.s avec pe:ne les ,iolen.es qui fermentaietit da»» '»"" ^»";; |^

_ Coialie, Coralie, m'écnai-je en allant vers eiie, tai.ei-vous, ou je ne réponds plus de mon sang-fioid. 1 C'est bien. Edouard, mais demande auparavant à Mariette si elle réiiond de son amour.

I a jeune fi le pâlit et chancela; je la soutins d une m'i: et de l'autre -poussai durement CoraieQ alla je heurter c.mrc un peu-

pher vo sm.l.echoc lu.

rude, elle ne s'en émut pas néanmoins, et revint vers moi avec des airs plus calmes :

— Brûlai, dit-elle; c'est ainsi que tu reconnais un service. Parce qu'on le dit que celte fille ne l'aime pas, tu fais le crocheteur. C'est assez clair, pourtant!

— Tu me mets hors de moi, Coralie, lui dis-je exaspéré.

— Et parce qu'on ajoute qu'elle en aime un autre, poursuivit l'implacable femme. Il faut être aveugle pour ne pas le voir.

— Un autre, m'écriai-je; qui a pu te dire cela?

— Un autre, répondit la comédienne avec une joie farouche, et c'est là ma vengeance.

Jusqu'alors Mariette avait résisté à cette suite d'émolions; ce dernier coup l'acheva. Il est un moment oij le vase déborde; ce moment était arrivé, elle s*évanouit et se laissa tomber sur le gazon.

— Eh bien! dis-je à Coralie, èies-vous contente maintenant? Voilà votre ouvrage!

— Comédie pure, me répondit-elle avec un sourire triomphant et sardonique,

— Ne parlez pas ainsi, m'écriai-je, révolté, ou je vous écrase sous mon pied comme une vipère.

— Elle en reviendra, dit-elle stoïquement. Vois comme elle est bien tombée!

Mon embarras était grand; je ne savais comment secourir la jeune fille.

La porter chez elle dans cet état nous exposait à une scène étrange; attendre qu'elle revîfit à elle, offrait d'autres dangers. Peut-être la syncope serait-elle longue, et je ne savais comment l'abréger. Coralie, au lieu de me venir en aide, continuait à m'exaspérer

par ses propos. Elle assistait à cette crise avec un visage tranquille, et se riait de mon anxiété.

— Laisse-la faire, mon garçon, me disait-elle; la petite trouvera le moyen d'eu revenir. Elle en sait le chemin; quelle femme ne le sait pas?

J'avais beau m'agiter autour de Mariette, inonder son visage de gouttes d'eau; elle ne reprenait pas ses sens. Nous avions donné un peu de jeu à ses vêtements de manière à ce que la respiration fût plus libre. Ce moyen n'avait pas sulfi; elle était encore là à demi morte, et blanche comme un linceul.

Ce spectacle m'accabla; moi seul j'étais cause de cet accès. Je l'avais exposée à celte rencontre qui, depuis plus d'une heure, la vouait à une sorte de torture; je l'avais forcée à subir le plus étrange langage et mise en présence d'une indigue rivalité. Tout cela était mon œuvre, ma faute, presque mon crime. Comment une enfant naïve aurait-elle pu résister à un pareil assaut? Je devais le comprendre et lui en épargner le tourment. En même temps que je m'apitoyais sur la victime, je me sentais gagné par une sorte de haine envers le bourreau, Coralie me devenait

odieuse; je me suipreuaisà la détester. Elle avait troublé de deux manières mon bonheur, en me faisant douter de Mariette et en la faisant douter de moi. Tout ce qu'il y avait dans mon existence d'incertain et de douloureux me venait d'elle, et comme compensation à ces ennuis, elle ne m'offrait qu'une passion turbulente, des jalousies sombres et un joug de fer dans une vie d'exception.

La comédienne devina sans doute la direction hostile que prenaient mes pensées; car elle y répondit par un nouvel acte d'agres^ion :

— Quelle pâmoison! s'éciia i-elle. 11 n'y a plus

qu'une ressource, c'est d'aller chercher son hei Ama- (îis. Tu verras comme elle se remetira vite.

Un bruit qui se fit dans la campagne m'eaipêchade relever celte cruauté gratuite. C'était un appoi souvent répété, et, en prêtant l'oreille je crus entendre le nom de Maiielte. La voix gagnait de notre côté, et devenait de plus en plus distincte. Bientôt le doute cessa, le nom qui retentissait, était h en celui de la jeune fille; je crus même reconnaître l'organe sonore du père Grandchainp. A mesure que ce bruit se rapprochait, il s'opérait une réaction dans l'état de ma fiancée. Les joues reprenaient quelque coloris, les lèvres perdaient leurs teintes pâles, le souffle devenait plus régulier. Enfin au moment où je m'y attendais le moins, Mariette ouvrit subitement les yeux et poussa comme un cri de détresse.

. — Mon père! s'écria»t-e!le.

Grandchamp se trouvait précisément à la limite du sentier et il accourut. Depuis que sa lille avait quitté le jardin, le pépiniériste était à sa recherche; il avait déjà exploré une partie des environs de Verrières, demandant Mariette à tous les buissons, à tous les chemins creux, à tous les bois de saules. Il se doutait bien que j'étais pour quelque chose dans cetteéclipse imprévue, et il ne voulait pas me donner le letnps de conduire mes opérations trop loin. Cette sagacité paternelle, qui ne l'abandonn lit jamais, l'avait mis enfin sur nos traces; il était là, il allait s'assure)' de l'étal des esprits et de la marche des événements. Il comptait nous découvrir sous que'quc feuillage touffu, bien épris, bien près l'un de l'autre, sans témoin importun et trop occupés de nos a ncurs pour songer à autre chose.

Quelle fut sa surpiist^ quand il vit trois personnes là 011 il coinpfait n'en trouver que deux, sa fllle languissante àcôléd'ur! fiincé dans l'embarras, et plus loin une sorte d'amazone qui jouait un singulier rôle à côté d'un couple amoureux. D'un coup d'œil Grandchamp embrassa cette scène, ei jeta çà et là un regard soupçonnoux :

— Eh bien! qu'est-ce? dit-i! en arrivant; vous avez tous l'air ef-farouché. Vous savez bien, mes agneaux, que je ne vous gène guère. Allez toujours, ne vous dérangez pas pour moi.

Cependant Mariette était allée au-devant de Grandchamp et le tenait éiroitement embrassé.

— Petit père, lui disait-elle avec leiidresse.

— Eh bien! quoi? flUetie, me voici, dit le vieillard, tu sais que nous allons toujours d'accord.

— Emnienez-;noî, petit père, s'écria la jeune fille avec une sorte d'emportement, je ne veux plus rester une minute ici. Venez, parions.

— Conime tu dis cela! répliqua Grandchamp. Partons, soit; c'est toi qui règles la marche. Ah! mon Dieu, ajoMta-t-il en la regardant dep!us près, comme lu es pâle! Te sentirais-tu malade? dis.

— Mais non, petitpère, je voudrais seulement partir; partir tout de suite, ajouta-t-el'e d'une voix impatiente.

Le- vieillard la regarda avec plus d'attention, et frappé de l'altératiofi de ses traits :

— Il s'est passé quelque chose ici, s'écria-t-il. On a fait du chagrin à celte enfant, pour sûr.

— Mon Dieu! mon Dieu, petit père, allons-nous-en donc! répétait-elle toujours.

Grandchamp n'était pas homme à laisser impuni

un tort causé à sa Olle. Il comprenait que l'enlreviie avait été orageuse et n'entendait pas quitter la place sans avoir éclairci ses doutes. De son côté, Mariette eimait mieux garder ce secret enfermé dans son cœur; pourvu qu'on l'arrachât à ce lieu funeste, elle consentait à tout oublier. Aussi se bornait-elle à pousser dou-

cement son père vers le sentier qui conduisait à Verrières. Sans l'entêtement du vieillard, tout se fût terminé là. Mais Grandchamp s'était dit qu'il saurait Je fond des choses et Coralie désirait ajouter un chapitre de plus aux incidents de la journée. Depuis l'arrivée du pépiniériste, elle suivait cette scène d'un air ricaneur et avait réussi, par ses impertinences, à amasser des colères sourdes dans le cœur du vieillard. Il ne fallait qu'une étincelle pour amener une explosion.

— Quelqu'un a causé du chagrin à ma flUe, répéta Grandchamp en jetant autour de lui un regard inquisiteur; serait-ce loi, par hasard, vaurien?

Cette épithète s'adressait à moi, et la figure du vieillard y ajoutait un commentaire qui n'était guère plus flatteur. J'allais répondre, Mariette ne m'en laissa pas le temps.

— Non, petit père, répondit-elle en venant à mon secours, ce n'est pas lui.

— C'est que, poursuivit Grandchamp, il ne ferait guère bon de s'y frotter. Du chagiin à ma fillel Ecoute, mon gars, une supposition que tu deviennes mon gendre, ce sera tout de même, vois-tu? Si tu fais veiser une larme à cette enfant, nous ne serons pas longtemps cousins. Du chagrin à ma tille, répéta-t-il en la pressant dans ses bras; qui lui en fera, aura à passer un triste quart d'heure, je d'en préviens.

Depuis un moment, Coralie brûlait du désir de mêler son mot à cette scène et d'y jouer un rôle; Mariette s'en apercevait.

— Au nom du ciel, petit père, allons-nous-en, s'écria-t-elle avec angoisse.

Le pépiniériste allait céder à ce dernier appel et ajourner pour ainsi dre sa curiosité, lorsque la couiédienne le retint par le bras :

— Ecoutez, villageois, dit-elle, vous me parassez très jaloux de trouver un coupable; je viens vous en offrir un. Si quelqu'un ici a causé du chagrin à mademoiselle votre fille, c'est moi.

— Vous, dit Grandchamp, et qui vous connaît? qui êtes-vous?

— Ce que je suis, villageois, la question est plaisante, vous ne le voyez donc pas?

— Je vois que vous êtes une effrontée, dit Grandchamp avec humeur. Mais c'est tout.

— Je suis autre chose encore, villageois, répondit Coralie sans s'émouvoir, et c'est ce qui explique ma présence ici. Je suis la maîtresse d'Edouard.

La foudre, tombant aux pieds du vieillard, ne Ttût pas frappé d'une terreur plus profonde :

-T La maîtresse d'Edouard? s'écria-t-il, Edouard a une maîtresse! et il la promène jusqu'ici! et elle vient nous braver sur le seuil mê:ne de noire maison. Viens, ma fille, allons-nous-en. Tu avais bien raison de vouloir quitter d'ici au plus vite! Joli monde, ma fol! Des gouigandines et des libertins!

En achevant ces mots, il entraîna Mariette du (ôté du sentier. Cependant avant de tourner le buisson il m'adressa un geste de défi :

— Edouard, s'écria-t-il, tout est rompu entre nous,

tiens-toi-lo pour dit. Cette fois, c'est sans rémission, entends-lu? Mariette est !à qui pense comme moi. Ainsi laisse-nous tianq-nilles niainienant, etsi je te retrouve à rôder autour de nos clô-tures, je ne le prends pas en traître, Edouard, je t'en avertis bien haut; si je t'y reprends, je te tuerai co nme un chien; oui, comme un chien, ajouta-i-ii en se retournant une dernière fois.

Je demeurai longtemps accablé sous le poids de ces paroles et plongé dans une consteination muette. La voix de Coraiie put seule m'en arracher :

— Edouard, me dit-elle, en reprenant ses airs d'enchanteresse, voilà une bonne journée. Tu m'appai tiens mainteîiant.

— Vous vous trompez, madame, répondis-je, avec tout le liel d'un cœur ulcéré; on n'ai)partient qu'à ce que l'on aime et je vous ai en horreur.

FIN DU DElXlEMi: VOLUME.

LA b^' SÉRIE CONTlEiNT :

A. DUMAS. —.Le comte de Monte-Christô, 15'^* et derniervoï;

— — La dame de Monsoreau, vol. 6 et 7 {fin). F. souLiÉ. — La Comtesse de ?i?onrioD., B voh GEORGE SAND. — Le péché de M. x\nioine» 3 vol. Louis^REYBAUD» — Édouard Mongeron, 1" vol.

AVIS

Nous commencerons" prochainement ia publication d'EF^- LÉNORE, par madame SOPHIE GAY. ELLÉNORE est le nom de Théroïne que Benjamin Constant a rendu si célèbre dans son remarquable roman d'ADOLPHE. Celte héroïne a existé, et c'est à sa demandé que l'histoire xle sa vie a été écrite par madame GAY.;Cet oavrage est la peinture fidè.'e de notre société sous le directoire, le consulat et l'empire.

Après ELLÉNORE viendront iffinjéuiatcment : *;

LES MÉMOIRES D'UN MÉDECIN, par Alexandre Dumas.'!

UNE RÉVOLUTION AU LOUVRE EN 18Zi/i, par Méry.

EN-VENYE:

HISTOÎKI DU COMllLAT

l»AR M. A. TIIIKRS

Les' 10 'pr('Fnifv< volumes soiilp.riMjg.

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/douardmongeron00reyb. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.